

CTHULHU
L'Appel de

6^e ÉDITION FRANÇAISE

Par-delà

**les Montagnes
Hallucinées**



DOCUMENTS DÉSTINÉS AUX JOUEURS

Documents destinés aux joueurs

Nouvelles compétences

La plupart des compétences décrites ci-dessous sont enseignées durant la traversée, au Chapitre Cinq. Pour savoir dans quelle classe les apprendre, reportez-vous à l'encadré « Les bénéfices de l'enseignement » page 116.

Athlétisme : escalade (15 %)

L'escalade libre (escalade à mains nues) requiert un test d'**Athlétisme : escalade** tous les 3 à 10 mètres d'ascension, suivant le nombre et la solidité des prises, le vent, la visibilité, l'adhérence, etc.

Si un investigateur souhaite grimper discrètement, lancez un D100 contre son score d'**Athlétisme : escalade** et de **Discrétion** sur la Table de Résistance. Si le test d'**Athlétisme : escalade** réussit et que celui de **Discrétion** échoue, il grimpe bruyamment. Dans le cas inverse, il tombe sans bruit.

Un investigateur avec un score de 60 % ou plus en **Athlétisme : escalade** sait escalader une paroi rocheuse à mains nues et maîtrise les principes et l'équipement de l'escalade artificielle. Un score élevé en Escalade est donc similaire à l'alpinisme : bien que ce soit un sport répandu dans les années 90, il est rare à la fin du XIX^{ème} siècle et dans les années 20.

Bagarre (DEX x2 %)

Permet à un personnage de se défendre d'une attaque physique en interposant un objet qu'il a en main. Un tabouret, un fusil vide, un tuyau, une branche d'arbre – tout ce qui peut logiquement être tenu à la main pour parer un coup peut être utilisé conjointement avec cette compétence. Un test de **Bagarre** réussi signifie que l'objet a encaissé le coup.

Si les dommages infligés par l'attaquant excèdent les Points de Vie de l'objet, il se brise ou échappe des mains du défenseur. Ce dernier perd un nombre de Points de Vie égal aux dommages excédentaires.

Comme pour l'**Athlétisme**, la compétence **Bagarre** augmente avec les tests réussis. Il ne remplace pas la capacité à parer les armes de corps à corps, telles que les épées.

Conduite : traîneau (20 %)

Connaître les traditions et les usages du voyage en traîneau à chiens, et comprendre le comportement des chiens de traîneau. Le personnage apprend à soigner, éduquer et diriger des attelages ; à réparer les traîneaux et les harnais ; à charger et à manœuvrer divers types de traîneaux ; et à choisir l'itinéraire le plus adapté au voyage.

Un personnage doté d'un score de 60 % ou plus en **Conduite : traîneau** possède automatiquement des attelages de chiens calmes, efficaces et obéissants. Mais tout spécialiste qu'il soit, il est toujours sujet aux difficultés et aux dangers du voyage et de la survie polaires.

Écriture des Anciens (00 %)

Sans fresque murale à disposition, le score de base est de 00 %. Les personnages ayant l'occasion de comparer en détail des fresques des Choses Très Anciennes et les bandes de pointillés qui les légendent commencent à remarquer que certains schémas d'écriture se répètent, en association avec les concepts picturaux qui les illustrent, tels que « catastrophe », « guerre », « espoir », « Shoggoth », etc. Avec le temps, ces correspondances entre illustrations et glyphes se multiplient.

On peut toutefois affirmer sans exagération que le score d'un personnage humain en **Écriture des Anciens** est égal au nombre de notions qu'il peut traduire par un mot : 50 % équivaut à 50 mots. Les fresques murales des Choses Très Anciennes sont bien plus instructives.

Métier : explosifs (démolition) (00 %)

Le stockage, le transport et l'utilisation des explosifs courants disponibles à la vente, tels que poudre à canon, dynamite (ordinaire ou à basse température), nitroglycérine, trinitrotoluène, picrate d'ammonium, cordeau détonnant, etc, ainsi que mèches de mise à feu, détonateurs électriques, systèmes de retardement, allumages rotatifs, et des considérations de sécurité et météorologiques. Pour des projets de démolition à petite échelle (détruire des rochers, creuser un puits, prolonger un conduit de mine, chasser un Chthonien), un score de 60 % garantit automatiquement un succès, sauf en cas de 00 ou de l'utilisation d'explosifs artisanaux.

Si un investigateur veut démolir un grand bâtiment, un long tunnel, un barrage massif, un pont en acier, ou toute autre

structure aussi imposante, les chances de succès initiales sont soit égales à la moyenne arrondie de ses scores de **Métier : explosifs (démolition)** et de **Sciences formelles : ingénierie**, soit, s'il ne possède pas cette dernière compétence, à la moitié de son score de **Métier : explosifs (démolition)** (un démolisseur inexpérimenté rate généralement sa première démolition à grande échelle). À partir de la seconde tentative de démolition d'une structure spécifique, les chances de réussite sont égales à son score de **Métier : explosifs**, ou à ses scores de **Métier : explosifs** et de **Sciences formelles : ingénierie** combinés. Les personnages ayant appris **Métier : explosifs (démolition)** durant leur service militaire peuvent aussi utiliser cette compétence.

Métier : mécanique aéronautique (05 %)

La préparation des avions et de leurs moteurs en vue du décollage (visite prévol, chauffage des moteurs à l'aide de lampes à souder et remplacement de l'huile), et leur entretien après l'atterrissage. Cela inclut des connaissances et des techniques spécifiques à la conservation d'aéronefs à des températures et dans des conditions climatiques extrêmes.

Le pourcentage gagné par l'apprentissage peut être utilisé dans cette compétence ou en **Conduite**.

Métier : opérateur radio (05 %)

Dans les années vingt, cette compétence inclut la transmission et la réception par ondes courtes, l'assemblage et la réparation d'un poste de radio, et des connaissances pratiques sur les procédures habituelles des radios bidirectionnelles à ondes courtes. Elle inclut également la capacité à comprendre et à retranscrire le morse avec plus ou moins de rapidité. À moins de 20 %, le score indique le taux par minute de retranscription par le personnage. Au-dessus de 20 %, il encode et décode à volonté. À ce stade, le personnage peut également demander une licence d'opérateur et posséder son propre émetteur radio à ondes courtes.

À 60 % et plus, le personnage peut faire fonctionner une station radio commerciale ou y travailler comme opérateur breveté. Il peut aussi fabriquer de l'équipement radio ou l'améliorer, concevoir et fabriquer ses propres tubes à vide, etc.

Orientation (10 %)

Permet au personnage de trouver son chemin par temps clair ou orageux, de nuit ou de jour. Avec un score de 20 % ou plus, il peut se guider en observant le soleil et les étoiles, les déviations magnétiques et les interférences radios, les tables de navigation, des cartes, des compas et des gyroscopes, les systèmes de pilotage automatique et de radionavigation, et des instruments tels que le sextant ou le GPS, suivant l'époque de jeu.

Un score de 60 % ou plus garantit automatiquement un succès dans des conditions normales, sauf sur un 00. Cette compétence permet aussi de faire le relevé topographique et la carte d'une région ; avec suffisamment de temps, il est possible de cartographier précisément des zones de centaines de kilomètres carrés.

N'importe qui doté d'une **INT** de 8 ou plus peut dresser un plan correct d'une pièce, d'un espace restreint ou d'un petit immeuble.

Sciences de la Terre : météorologie (00 %)

S'il connaît la température de l'air, le niveau d'ensoleillement et de précipitations, et la force des vents dominants et des vents d'altitude, le détenteur de cette compétence peut prévoir les conditions climatiques locales et régionales sur environ

une semaine. De nos jours, les observations par satellite et les modélisations informatiques ont aussi de l'importance.

Les personnages possédant un score inférieur à 20 % en **Sciences de la Terre : météorologie** peuvent, en se basant sur la saison et quelques connaissances sur la région, prédire les conditions climatiques locales et certaines variables, comme l'apparition de brouillard. Ceux qui possèdent un score égal ou supérieur à 20 % peuvent, s'ils disposent de l'équipement adapté, prévoir les conditions climatiques locales et régionales sans se tromper 90 % du temps, de même que la température, les vents, etc. de zones restreintes. Ils se trompent rarement sur le niveau de précipitations et la vitesse du vent. Les personnages possédant un score supérieur à 60 % peuvent, à partir de mesures précises, établir des prévisions exactes, sauf en cas de 00.

Survie (milieu polaire) (00 %)

La connaissance des bases de la survie dans les contrées glacées et désolées qui entourent les pôles, ou à haute altitude. Cela englobe vêtements, abris, sommeil, techniques de sécurité, chasse, préparation de la nourriture, manque d'oxygène gelures, et autres problèmes de santé. N'effectuez de tests avec cette compétence qu'en cas de disparition de facteurs importants pour la survie.

Cette compétence permet également de connaître le comportement de différents matériaux à des températures inférieures à zéro : les produits chimiques tels que l'huile de graissage, l'essence et le kérosène, les métaux et alliages métalliques, les thermomètres et autres instruments scientifiques, les cartouches et explosifs, les carabines et autres armes mécanisées, les batteries et générateurs électriques, les radiateurs, etc.

Un personnage possédant un score de 60 % ou plus n'a besoin de faire de tests de **Survie (milieu polaire)** que dans les situations les plus extrêmes et dangereuses, par exemple s'il est perdu dans une tempête de neige.



« L'Antarctique sinon rien ! »

Un aventurier renommé tourne son regard vers les confins du globe

New York (AP) - L'aventurier James Starkweather, dont la réputation s'étend bien au-delà de nos frontières, a annoncé aujourd'hui qu'il conduirait une équipe de scientifiques et d'explorateurs dans les régions inconnues du continent antarctique, dès cet automne.

Starkweather, qui sera accompagné de William Moore, géologue de l'Université Miskatonic d'Arkham, Massachusetts, a l'intention de marcher sur les traces de l'expédition de l'Université Miskatonic, qui se déroula de 1930 à 1931, date de son tragique dénouement.

L'expédition Starkweather-Moore appareillera de New York en septembre prochain. À l'instar de leurs prédécesseurs, les membres de l'équipe emploieront des avions à longue portée afin d'explorer les terres vierges du grand Sud

polaire, plus loin que n'importe qui auparavant.

« Atteindre le pôle Sud n'est pas notre préoccupation », a déclaré ce matin Starkweather durant une conférence de presse donnée depuis son hôtel new-yorkais. « De nombreuses personnes s'y sont déjà rendues. Notre intention est d'explorer des lieux que nul pied n'a jamais foulés, et d'y contempler ce qu'aucun homme encore de ce monde n'a jamais vu. »

L'expédition compte ne passer que trois mois en Antarctique. L'utilisation systématique d'aéroplanes pour la reconnaissance et le transport devrait permettre, selon Starkweather, de parcourir et de cartographier en quelques heures une étendue de territoire qui aurait demandé des jours d'exploration par des moyens traditionnels.

L'un des buts de l'expédition est de retrouver le camp avancé de l'expédition Miskatonic, dernière demeure du professeur Lake et de ses douze hommes. Ceux-ci furent les premiers à découvrir la chaîne des montagnes Miskatonic avant d'être décimés par une tempête foudroyante. Le relevé cartographique et l'ascension des sommets de cette chaîne, ainsi que la reconnaissance aérienne des territoires situés sur les versants opposés au Camp de Lake, constituent d'autres objectifs importants.

« Ces pics sont prodigieux », a déclaré Starkweather. « Ce sont les plus hautes montagnes du globe ! Ma mission est de conquérir ces sommets, d'en percer les secrets et de les partager avec l'humanité toute entière. »

« Nous avons le meilleur équi-

pement que l'on puisse s'offrir. Nous ne pouvons que réussir. » Starkweather, âgé de 43 ans, est un vétéran de la Grande Guerre. Il a dirigé des expéditions dans les contrées sauvages de quatre continents. Il était présent à bord du vol transpolaire *Italia* dont le crash, peu avant la fin de son voyage au-dessus de la calotte glaciaire arctique, a été rapporté par les journaux du monde entier.

Moore, âgé de 39 ans, est professeur de géologie. Il occupe la Chaire Smythe de Paléontologie de l'Université Miskatonic, et possède une longue expérience des climats hostiles, acquise sur le terrain. Il a déjà pris part à des expéditions en Arctique ainsi que sur le plateau himalayen.

Aide de jeu P.2 : Pillar-Riposte - Édition de midi, 3 cents - 26 mai 1933

LE COMMANDANT DOUGLAS REJOINT L'EXPÉDITION

Le célèbre capitaine de retour dans les eaux antarctiques.

New York (UPI) - Le commandant J. B. Douglas, capitaine de la marine marchande réputé et ancien commandant du brick *Arkham*, retournera dans les eaux antarctiques à la fin de cette année.

James Starkweather, le célèbre explorateur et codirigeant de la prochaine expédition Starkweather-Moore à desti-

nation de l'Antarctique, a annoncé aujourd'hui que M. Douglas avait accepté de reprendre du service et de commander le navire de l'expédition durant son voyage vers le pôle.

« Le commandant Douglas apportera une contribution inestimable à notre expédition », a déclaré M. Starkweather. « Non seulement il a une connaissance personnelle de la plupart des dangers et des risques du pôle

Sud, mais c'est aussi un explorateur et un aventurier accompli. L'expédition tirera un bénéfice considérable de son expérience des climats les plus rudes et de sa vivacité d'esprit. Je suis d'ailleurs impatient de pouvoir fournir aux scientifiques les plus remarquables de ce pays les moyens d'enrichir notre compréhension du monde. »

M. Douglas, après plus de 25 ans passés au service de la marine marchande, était le

capitaine de l'*Arkham* lors de son désormais célèbre voyage en Antarctique avec l'expédition Miskatonic en 1930. Il était retraité de la marine depuis 1932.

Nous n'avons pu joindre le commandant Douglas pour qu'il réponde à nos questions. M. Starkweather nous a assuré qu'il organiserait des interviews avec le commandant dès le 7 septembre, sur rendez-vous.

Aide de jeu 1.1 : Edition du matin, 3 cents - 3 SEPTEMBRE 1933

Des explorateurs intrépides préparent leur expédition

(suite de la page 1)

« Nous y retournons », nous explique Starkweather. « Le travail n'est pas terminé. Nous y retournons, nous allons finir ce qui a été commencé, et partager tout cela avec le monde entier. Ce sera une grande aventure humaine, et une page glorieuse de l'histoire scientifique. »
Le professeur Moore, assis calmement à ses côtés, paraît moins exalté, mais tout aussi déterminé.

« Beaucoup de choses ont changé durant ces trois dernières années », nous soutient-il. « Nous avons maintenant accès à des technologies qui n'existaient pas à l'époque. Nos avions, par exemple, sont bien meilleurs : des Boeing du dernier modèle, plus robustes et plus sûrs. Les foreuses du professeur Pabodie ont été améliorées. Ces équipements de meilleure qualité nous permettront d'anticiper les difficultés, de même que des connaissances du terrain dont aucun des membres de l'expédition Miskatonic ne disposait lors de la préparation de leur voyage. Nous pouvons aussi nous appuyer

sur la transcription des transmissions de Lake. Oui, bien sûr que je suis optimiste. Très optimiste. Nous allons atteindre nos objectifs. »
Lorsque nous leur demandons quels sont ces objectifs, les deux hommes échangent un regard rapide, puis Starkweather répond en se penchant en avant avec détermination.

« Jouer à saute-mouton, messieurs ! » dit-il en souriant.
« Nous traverserons tout le continent à saute-mouton. Une base sur la plate-forme glaciaire de Ross, puis une autre au pôle Sud. Une sur l'ancien Camp de Lake, si nous parvenons à le retrouver. Et nous avons l'ambition, messieurs, de traverser ces fantastiques montagnes décrites par Dyer et par Lake, d'y installer nos instruments et de planter notre drapeau sur le plateau d'altitude ! Imaginez ! C'est comme disposer d'une piste d'atterrissage naturelle au sommet de l'Everest ! »
« Nous aurons le meilleur équipement possible, et des hommes de grande compétence. Des géologues, des

paléontologues, le professeur Albemarle de l'université d'Oberlin qui vient étudier la météorologie. Des glaciologues, peut-être encore un ou deux biologistes...
L'équipe n'est pas encore au complet, bien sûr. Nous disposons encore de cinq mois avant le départ ! »

Moore ajoute : « Il est crucial de retrouver le camp du professeur Lake et de rapporter ici tout ce que nous pourrions recueillir dans les grottes qu'il a découvertes. La perspective de fonder des champs radicalement nouveaux de l'étude de la vie, de renouveler profondément la taxonomie communément admise, est très enthousiasmante. Il serait tout à fait décevant que nous ne soyons pas capables de retrouver ces vestiges qui ont déjà été découverts une fois. »
Les deux explorateurs projettent de débarquer avec trente hommes sur le continent austral, soit une dizaine de plus que l'expédition Miskatonic. Leur projet est financé par des fonds privés et ne dépend d'aucune université ou institution.

Aide de jeu P.3 : The Arkham Advertiser, 30 mai 1933

LEXINGTON MET LE CAP AU SUD L'égérie blonde s'apprête à s'envoler pour le pôle

New York (INS) – Dans une surprenante déclaration faite aujourd'hui depuis sa résidence du Queens, l'industrielle millionnaire Acacia Lexington a annoncé à la presse son intention de troquer ses livres de comptes contre des fourrures en peau de phoques et des lunettes protectrices. Son but affiché : être la première femme à poser le pied sur les contrées les plus australes de notre monde.

Lexington, seule héritière de feu P.W. Lexington, citoyen émérite de notre ville, impressionnée depuis des années

amis et adversaires par ses manœuvres habiles dans les eaux troubles du monde de la finance. Elle est aujourd'hui sur le point de s'aventurer en territoire inconnu.

Accompagnée d'une équipe de journalistes, photographes et experts des climats extrêmes, tous triés sur le volet, la belle Acacia traversera les étendues désertiques de l'Antarctique à bord d'un avion Northrop Delta spécialement modifié pour ce voyage et d'un gyrocoptère Cierva C-30.

« Il est temps qu'une femme entreprenne ce voyage », a-t-elle

déclaré à nos reporters. « Les femmes d'aujourd'hui sont capables de réaliser tout ce sur quoi leurs homologues masculins prétendent conserver la mainmise. Si j'ouvre la voie, d'autres auront le courage de m'imiter. »

Interrogée sur le fait que son expédition, programmée pour cet été, pourrait être affectée par la présence simultanée de pas moins de quatre autres groupes d'exploration sur la glace antarctique, Miss Lexington n'a pas souhaité faire de commentaire.

Aide de jeu 1.2 : Édition du matin, 3 cents - 4 SEPTEMBRE 1933

Une hôtesse du gotha new-yorkais rejoint Starkweather dans son voyage en Antarctique

Des sources proches de l'expédition Starkweather-Moore ont divulgué aujourd'hui le nom de la dernière recrue de l'expédition antarctique : Miss Charlene Whitston. Miss Whitston est connue du public pour ses élégantes réceptions, son inlassable curiosité pour les sciences, et ses charmants carnets de voyages dans des contrées exotiques de par le monde. Le compte rendu de cette excursion viendra certainement compléter au mieux ses précédentes publications sur les Jungles de l'Afrique et les plaines reculées de la Mongolie.

Aide de jeu 1.3a

RUBRIQUE NÉCROLOGIQUE

Commandant J. B. Douglas

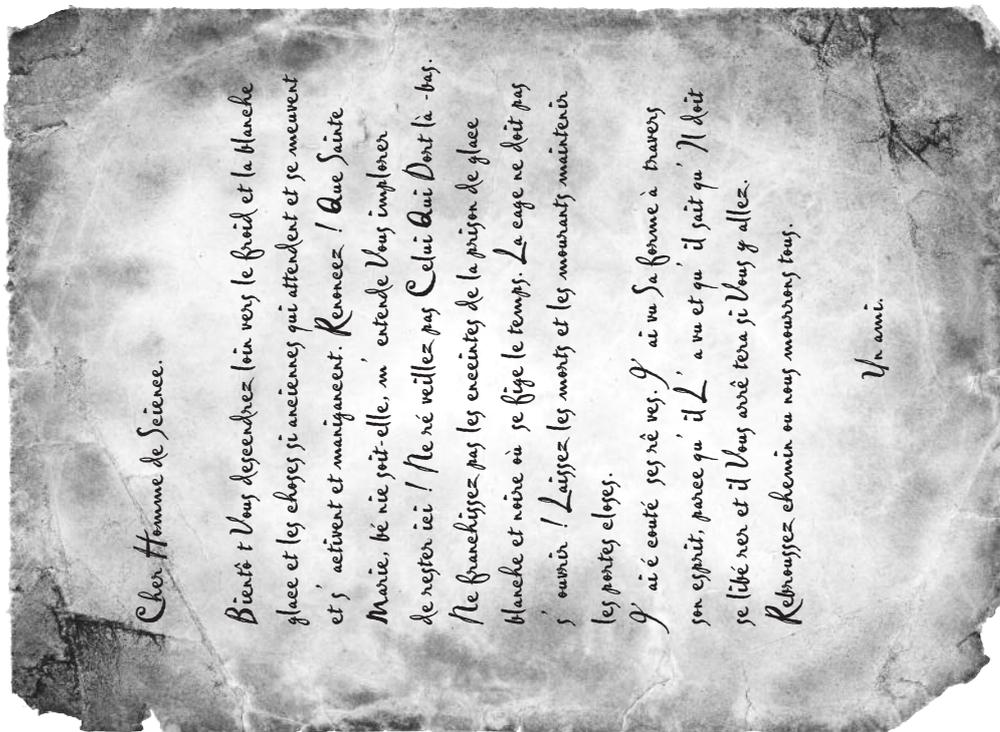
Jeremiah Banes Douglas, commandant retraité de la marine marchande américaine, est décédé le 5 septembre dernier à New York, à l'âge de 50 ans.

Douglas a servi comme officier de la marine marchande durant la Grande Guerre. Il a pris sa retraite de la marine en 1926, après avoir atteint le grade de commandant et à l'issue de 25 années de bons et loyaux services. Il devint alors capitaine de son propre navire, l'*Arkham*, connu notamment pour son périple en Antarctique entre 1930 et 1931. En 1932, il prit définitivement sa retraite et se retira dans sa maison du New Hampshire.

Connu sous le surnom de « J. B. » par sa famille et ses amis, Douglas restera dans les mémoires comme un homme calme, droit, et vaillant. Il laisse un frère, Philip.

Le service funéraire se tiendra le 8 septembre à 11 heures du matin, au cimetière Sainte Brigitte de Brooklyn.

Aide de jeu 2.2



Aide de jeu 1.4 : Premier avertissement

UNE ÉRUDITE VIENT RÉTABLIR L'ÉQUILIBRE DANS L'EXPÉDITION STARKWEATHER

New York (AP) – Le capitaine James Starkweather, codirigeant de l'expédition Antarctique Starkweather-Moore, a dévoilé aujourd'hui l'identité de la dernière recrue de son expédition vers le Pôle Sud. Miss Charlene Whitston, géologue diplômée avec mention par le Bowdoin College, vient de rejoindre son équipe.

Le capitaine Starkweather a rappelé à cette occasion sa conviction en faveur de l'in-

clusion de femmes intelligentes et talentueuses au sein d'entreprises scientifiques majeures, telles que son prochain voyage d'exploration, et a annoncé qu'il souhaitait ainsi contribuer au progrès des mœurs de notre époque.

« Valider la candidature de Miss Whitston en l'invitant à participer à notre expédition vers l'Antarctique était à la fois une évidence et un grand plaisir », a-t-il déclaré aujourd'hui à nos reporters

depuis sa suite de l'hôtel Amherst. « Elle bénéficie d'une forte reconnaissance de ses pairs au sein de la communauté scientifique, et je suis certain qu'elle se révélera un membre de valeur au sein de l'équipe que nous avons rassemblée en vue de ce voyage. »

Le professeur William Moore, coresponsable de l'expédition, n'a pu être joint par notre rédaction.

MEURTRE D'UN CAPITAINE AU LONG COURS

New York (AP) – J. B. Douglas, cinquante ans, a été repêché la nuit dernière non loin de Battery Park. Il a été ramené sur la berge par deux marins. Il avait perdu connaissance après avoir été agressé par une ou plusieurs personnes non identifiées.

Le commandant Douglas est mort durant son transfert à l'hôpital.

Il fut un officier estimé de la marine marchande pendant de nombreuses années, et restera dans les mémoires pour avoir été le capitaine du SS

Arkham, le navire qui conduisit l'expédition Miskatonic en Antarctique en 1930.

D'après nos informations, Douglas était à New York pour rencontrer les responsables de l'expédition Starkweather-Moore, qui quitte la ville dans quelques jours et compte suivre l'itinéraire que le navire de Douglas avait emprunté trois ans auparavant.

Thomas Gregor et Phil Jones, deux marins résidant à New York, retournaient à leur bateau de pêche, le *Bristol*,

lorsqu'ils ont entendu des cris étouffés. Ils se sont rués sur les lieux, et y ont aperçu un homme en fuite et du tumulte dans l'eau.

Tandis que Jones s'élançait à la poursuite du fuyard, Gregor a plongé dans les eaux froides et y a découvert un corps inanimé. Il a héroïquement tiré l'homme inconscient hors de l'eau, puis l'a ramené sur les docks, où il a essayé de le ranimer. Jones a entre-temps perdu de vue l'agresseur éventuel, et est revenu prêter main-forte à son partenaire.

La police a par la suite annoncé que le commandant Douglas avait reçu un coup de matraque sur la tête, et qu'elle se mettait à la recherche de ses meurtriers.

Toute personne possédant des informations sur ce crime grave ou sur l'emploi du temps de Douglas la nuit de sa mort est priée de contacter l'inspecteur Hansen au commissariat du quartier de Battery.

Aide de jeu 2.1 : Édition du matin, 3 cents - 6 septembre 1933

L'AUDACIEUX SAUVETAGE D'UNE HÉRITIÈRE !

Nairobi (I.N.S.) – Le Continent Noir, où les merveilles de la nature peuvent se retourner dangereusement contre l'Homme, a apporté à nouveau la preuve que partout où l'Européen pose le pied, la galanterie l'accompagne. Des dépêches nous arrivant des colonies belges d'Afrique rapportent le sauvetage audacieux de notre jeune première facétieuse, Acacia Lexington, par un vaillant officier britannique, le capitaine James Starkweather.

L'adorable Lexington savourait depuis quelques jours la visite des savanes de l'Afrique Noire dominées par le puissant lac Tanganyika. Les indigènes se battent quotidiennement avec des alligators plus grands qu'une Duesenberg*, afin d'assurer le passage du commerce dans

cette région exotique et sauvage. En dépit des conseils de ses aînés, Lady Lexington insista pour se rendre dans la province d'Eyasi, fameuse pour sa concentration de couples de girafes avec leur progéniture. Sous la direction experte du capitaine Starkweather, l'expédition brava alors les étendues sauvages de l'Afrique pour parvenir dans les plaines dont les hautes herbes ondoyantes sont indispensables à la survie de ces animaux.

Les girafes, peu habituées à la présence de l'homme, furent pourtant adoucies par notre charmante Miss Lexington, au point de s'approcher à quelques mètres des hommes, le plus paisiblement du monde. La présence de la jeune Acacia était si fascinante que, lorsqu'elle tomba

nez à nez avec un tout jeune girafeau dormant dans les herbes, celui-ci fut immédiatement apprivoisé et se laissa même étreindre brièvement avant de s'enfuir pour rejoindre son troupeau, faisant gagner à la jeune fille son surnom chez les sauvages : « Celle Qui Est Aimée Des Girafes ».

Lors du retour vers Nairobi, des pluies soudaines empêchèrent l'expédition de traverser un bras du puissant fleuve Nakuru. L'équipement fut presque perdu lorsque les sauvages furent pris de panique sous les assauts conjugués des flots et de l'averse. Le vaillant capitaine Starkweather rallia les autochtones et leur fit abattre des arbres afin de construire des radeaux destinés à passer les vivres en toute sécurité. La

découverte par le capitaine d'un village voisin permit l'acquisition de suffisamment de canoës pour transporter les hommes sur l'autre berge. La traversée fut éminemment dangereuse mais, grâce à la supervision habile de Starkweather, l'expédition fut de retour en ville à temps pour l'embarquement de Miss Lexington sur le paquebot qui nous la ramène actuellement à bon port.

Nous ne remercions jamais trop le capitaine Starkweather pour le retour de l'une des plus brillantes étoiles de notre saison, saine et sauve. Hourra pour le capitaine et hourra pour la galanterie !

(*NdT : automobiles de luxe des années 1920 et 1930)

Aide de jeu 4.1 : N.Y. Pillar-Riposte, Édition anticipée, 3 cents - 20 octobre 1920

5 septembre 1933
New York

Cher Philip,

Comme tu le vois je suis arrivé à New York, et je te rejoindrai dans quelques jours, plus tard que ce que j'espérais. Je t'envoie quelques effets personnels par train. Ils devraient arriver un peu avant moi. Prends-en soin et garde-les en sécurité pour moi. J'ai quelques affaires contraignantes à régler en ville avant d'être en mesure de venir te voir.

Un homme du nom de Startweather recrute du personnel pour un voyage en Antarctique. Il m'a harcelé pendant des mois, par courrier et par téléphone. Comme tu peux t'en douter, sa proposition ne m'intéresse pas. J'ai juré que je ne retournerai jamais dans cet endroit infernal et je compte bien m'y tenir, avec l'aide de Dieu ! Mais cet individu veut que je sois le capitaine de son navire, et ne veut pas entendre mes refus. Je lui ai dit que je le rencontrerai quand j'arriverai à New York. Il comprendra peut-être mieux mon point de vue quand je le lui aurai crié au visage.

Tu peux imaginer mon agacement quand je suis arrivé ici et que j'ai découvert que cet imbécile avait dit à la presse que j'étais de l'embauché ! Nous nous voyons cet après-midi, et j'ai bien l'intention de lui montrer ma détermination.

Pour couronner le tout un Allemand amateur fou qui réside dans le même hôtel que moi me court après depuis qu'il a entendu mon nom. Je n'arrête pas de tomber sur lui par hasard. Il est obsédé par les contes de fées. A chaque fois, il me demande si je sais quelque chose à propos du folklore des mers du Sud, de grandes statues sur la banquise et de peuples insulaires engoutis. Je lui ai répondu que non, que je ne savais rien de Tsalal, des sauvages aux dents noires, d'un homme du nom de Pym, et de n'importe quoi de ce qui se trouve au-delà du Cercle Antarctique, si ce n'est la glace, les baleines, et la souffrance. Si jamais il m'accoste à nouveau, Dieu m'en garde, Philip, je te jure que je vais l'assommer !

Startweather n'a pas seulement profité de mon nom en le répandant dans la presse. Il s'en est aussi servi pour appâter d'autres hommes et les faire entrer dans son équipe. Il a même réussi à engager certains des gars qui étaient sur l'Arkham et la Lady Margaret grâce à mon nom.

Je ne sais pas comment il a réussi à convaincre des hommes de l'Arkham. Je doute que tous ceux qui ont fait partie du voyage puissent un jour oublier ce qui a été dit sur les meurtres et les hurlements de Danforth, ce pauvre fou. Les choses qu'il m'a murmurées vers la fin, quand il a compris où il était, reviennent encore me hanter. Dieu seul sait ce qu'il a raconté aux autres.

Je vais faire mon possible pour convaincre

L'HÉRITIÈRE LEXINGTON REVIENT SUR SES DÉCLARATIONS

New York (AP) – Acacia Lexington, fille de l'industriel Percival Lexington décédé en début de semaine, est revenue aujourd'hui sur ses déclarations antérieures. À peine quelques jours après avoir affirmé par voie de presse qu'il s'agissait d'un meurtre abusivement classé comme suicide par les forces de l'ordre, Miss Lexington a offert aux journalistes présents, à l'issue de l'inhumation de son père, un récit en tous points différent.

« Le rapport du médecin légiste et l'accumulation de preuves matérielles me contraignent à accepter la triste vérité au sujet de la mort de

mon père », a-t-elle déclaré.

Il y a quelques jours, Acacia Lexington avait affirmé que le décès de son père était lié à la disparition d'un manuscrit rare de la bibliothèque de celui-ci, installée dans la pièce où le corps a été retrouvé sans vie.

« Je pense que ce livre se trouve encore dans son cabinet de travail », a-t-elle répondu lorsque nous l'avons interrogée sur ses affirmations antérieures. « Je n'ai pas encore achevé le nécessaire inventaire des biens présents dans notre demeure familiale. Lorsque cela sera fait, je ne

doute pas que je retrouverai cet ouvrage. »

« Nous savons que Miss Lexington traverse une période difficile », a déclaré le commissaire Ronald O'Meira qui a conclu au suicide dans cette affaire. « Les supputations qu'elle a pu avancer durant les journées écoulées s'expliquent évidemment par la tension nerveuse qu'elle a eue à subir. »

De nombreux amis et collègues de Percival Lexington ont tenu à lui rendre un dernier hommage, dont l'industriel John D. Rockefeller et le célèbre financier John

Pierpont Morgan. À la suite d'une cérémonie donnée dans la plus stricte intimité, le corps a été inhumé dans la propriété familiale du comté de Suffolk.

Le testament et les dernières volontés du défunt seront dévoilés au cabinet de son avocat mercredi prochain. Sa fille unique Acacia devrait logiquement hériter de l'intégralité de la fortune familiale. On ne sait pas encore qui sera à l'avenir chargé de gérer l'entreprise et les investissements Lexington pour le compte de la jeune femme.

UN MANUSCRIT RARE LIÉ À LA MORT DE LEXINGTON

(Envoyé Spécial) – Un communiqué provenant de la famille Lexington demande aux collectionneurs et vendeurs de livres anciens de signaler l'éventuelle apparition sur le marché d'un manuscrit volé pouvant être lié au décès récent de Percival Lexington.

Il s'agirait d'une version particulièrement rare du récit d'Edgar Allan Poe intitulé *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*. Cette épreuve d'imprimeur, d'un prix inestimable, aurait disparu du cabinet de travail où M.

Lexington a été retrouvé mort hier.

« Le vol est un mobile possible », a déclaré le commissaire Ronald O'Meira.

« Cependant, les pièces de conviction dont nous disposons nous orientent vers d'autres conclusions. Ce livre va probablement réapparaître d'ici quelques jours. Il est toujours très douloureux pour la famille d'accepter la perte d'un être cher dans de telles circonstances. »

Le communiqué a été rendu public par Acacia Lexington,

la fille du défunt. La jeune femme avait déjà fait part de ses soupçons quant à la nature crapuleuse du crime, et mis en cause l'enquête policière.

« Ce manuscrit est unique. Je suis persuadée qu'il a quelque chose à voir avec l'assassinat de mon père », nous a-t-elle déclaré. « Cette épreuve diffère sensiblement de la version publiée. Il n'est pas impossible qu'un collectionneur ait eu recours au meurtre pour l'acquérir. »

Ce document devait être vendu aux enchères publiques

aujourd'hui même, ainsi que plusieurs autres biens de grande valeur provenant de la collection personnelle de Percival Lexington.

Le rapport du médecin légiste est attendu pour demain. Une cérémonie ouverte au public, suivie d'un enterrement dans l'intimité, se tiendra ce vendredi. La cérémonie aura lieu en la cathédrale épiscopale Saint-Jean le Divin à 11 heures du matin.

Cher.....

Vous devez é couter eet avertissement. Il n' y en aura pas d' autres. Après, secla, seuls important les actes. Je ne m' attends pas à ee qu' aucun de vous ne comprenne mes raisons, la seule chose qui compte est que vous agissiez. Considé rez ceci comme une menace si vous le souhaitez. Une très, s se riieuse menace.

L' espé dition ne doit pas mettre le cap au sud. Le capitaine Douglas n' é fait que le pie-mien. Si vous persistez dans vos courageses mais vaines entreprises, vous pé rirez tous. Seuls ceux qui rebrousseront chemin s' en sortiront indemnes. J' espé re que vous en ferez partie.

Laissez les morts reposer en paix avec leurs secrets. Eux seuls ne craignent plus la douleur. Il n' y a rien d' autre à espé rer de la banquise que la souffrance et une fin amé re. Je ferai tout pour vous aider à l' é viter. Oui, vous aider : même me la mort est une bé né diction comparé e à ee qui attend là -bas.

Je suppose que vous me tiendrez pour responsable de tout. Peu m' importe, même si ee n' est pas la vé rité. Il y a des forces à l' œuvre ici que vous ne pouvez comprendre, et je dois m' y ré signer. Parfois, il n' y a pire pé ché que la connaissance, et plus damné que celui qui l' enseigne.

Je vous en prie. Je vous en conjure. Faites demi-tour. Passez le mot. Pour votre propre salut, pour le nô tre, renoncez tant que vous en é tes capables. Je n' ose rien dire de plus.

Très sincé rement,

Le meilleur ami qu' il vous soit jamais donné d' avoir.

4 septembre 1921

Philadelphie, Pennsylvanie

Cher Monsieur Bosceley,

Je vous écris en réponse à votre courrier du 28 août.

C'est toujours avec peine que j'apprends le décès prématuré de quelqu'un, particulièrement celui d'un homme avec lequel j'ai entretenu des relations par le passé. Mes rapports avec Percival Lexington datent de là où il y a plus de vingt ans, cependant, et j'ignore quels profits vous pourriez tirer de mes souvenirs, si longtemps après les faits.

Comme vous ne l'ignorez pas, je suis un amateur d'antiquités. C'est en cette qualité que je fus en mesure d'acquiescer le manuscrit ancien de Poe auprès d'un gentleman partageant ma passion, un collectionneur nommé Lionel White. L'ouvrage me fut livré en bon état et répondait parfaitement à la description qui m'en avait été faite. Je me souviens qu'il s'agissait de feuilles volantes, non reliées, et qu'un certain nombre de pages montraient quelques signes d'usage. Monsieur White y avait joint une notice résumant ses propres recherches concernant l'origine de l'ouvrage. Son avis, formel, était qu'il s'agissait d'une œuvre authentique. Je fus au regret, après diverses inspections, de me ranger à l'opinion contraire.

Vous êtes probablement conscient, monsieur, que le récit des Aventures d'Arthur Gordon Pym offre d'importantes différences stylistiques du reste de l'œuvre d'Edgar Allan Poe. Le manuscrit que j'ai acquis est tout, pour ce qui concerne ses vingt-cinq premiers chapitres, largement semblable à la version publiée de la même œuvre, y compris en ce qui concerne ces usages et tours de phrase inhabituels. Cependant, les cinq chapitres restants étaient sensiblement différents, en termes de style comme de contenu, du reste du manuscrit, et avaient manifestement été rédigés par un autre auteur.

Lorsque ce fait devint évident pour moi, je perdis tout intérêt pour l'ouvrage. Aussi astucieuse que fût l'imitation, il était clair qu'il s'agissait non pas de la fin du roman de Poe mais d'un hommage, voire d'une mystification délicate. Je cherchai en conséquence quelque moyen de récupérer la somme payée pour ce faux. Monsieur Lexington se montra absolument ravi d'acquiescer l'objet et je pus même en tirer un léger bénéfice qui me dédommagea de ma peine.

Je ne dissimulai rien de ce que je savais à monsieur Lexington lorsqu'il vint examiner le manuscrit. C'est ainsi que je régle toutes mes affaires. Il tira ses propres conclusions au vu de l'ouvrage et fut tout à fait content de son achat. Je lui donnai ma bénédiction. Si je m'en souviens bien, il me semble qu'il était excité par la possibilité que ce récit fût une collaboration inconnue de Poe avec un tiers, plutôt qu'une œuvre originale. Je ne cherchai pas à l'en dissuader.

Plusieurs autres amateurs se sont renseignés à propos de cet ouvrage ; je les ai tous renvoyés vers Lexington. Je pense n'avoir rien d'autre à vous apprendre au sujet de cet achat.

En ce qui concerne votre autre question, à propos de la teneur des chapitres supplémentaires, je crains de vous être de peu d'utilité. J'ai le souvenir d'un texte désagréablement spéculatif, plus macabre que nécessaire, et de commerces avec une tribu d'horreurs non-humaines vivant en Antarctique et pratiquant des sacrifices humains. C'est tout ce dont je me souviens.

Tout en vous souhaitant bonne chance dans la suite de vos recherches,
Cordialement,

Stanley Edgar Fuchs

TRAGÉDIE CHEZ LES LEXINGTON

New York (AP) – Une scène macabre attendait aujourd'hui la police chez P. W.

Lexington, le fameux avocat et industriel new-yorkais, qui se serait apparemment donné la mort dans sa résidence du Queens.

Percival Woodrow Lexington a été retrouvé mort dans son cabinet de travail, atteint d'une balle en plein crâne. La police a d'abord soupçonné

une action criminelle en raison du désordre régnant dans la pièce.

« Nous avons par la suite découvert des traces de poudre concordantes sur le crâne et la main gauche de la victime », a déclaré le commissaire Ronald O'Meira. « De plus, la position du corps et de l'arme est également caractéristique d'un suicide. »

Acacia Lexington, la fille du défunt, n'est cependant pas de cet avis. « Papa n'aurait jamais commis un tel acte. Ces incompetents ont recours à une explication facile pour éviter d'avoir à remplir convenablement leur tâche », a déclaré la jeune femme en larmes. « Je jure que je trouverai les assassins de mon père et que je le leur ferai payer. »

D'autre part, une source anonyme à Wall Street a suggéré que les investissements de P. W. Lexington s'étaient dernièrement révélés dangereusement élevés.

Le ciel de la finance new-yorkaise est ce soir assombri, et les zones d'ombre entourant cette mort requièrent des investigations plus approfondies.

Aide de jeu 4.2 : N.Y. Pillar-Riposte, Édition du soir, 3 cents - 23 juillet 1921

Résumé des Aventures d'Arthur Gordon Pym

Le récit débute en juin 1827. À cette époque, d'après des indices laissés dans le texte, Pym a environ 18 ans. Il s'embarque clandestinement sur le trois-mâts *Grampus* avec l'aide d'Auguste Barnard, le fils du capitaine. Le navire part à destination des mers du Sud pour chasser la baleine. On n'entendra jamais plus parler du *Grampus*.

Des mutins assassinent le capitaine et la plus grande partie de l'équipage, et le navire est détourné loin de sa destination initiale, avant de faire naufrage à la suite d'une violente tempête. Pym et un membre d'équipage, Dirk Peters, sont les seuls survivants et seront repêchés le 7 août, avec difficultés, par la goélette *Jane Guy* (provenant de Liverpool et se dirigeant vers le Pacifique Sud). Ils accompagnent le navire dans ce voyage, passant au large de l'île du Prince Edouard le 13 octobre et arrivant aux Kerguelen le 18. Aucun débarquement n'est mentionné auparavant, et l'on ne sait pas si des nouvelles du sort de Pym et du *Grampus* sont parvenues aux États-Unis.

Le capitaine de la *Jane Guy* se comporte mystérieusement aux Kerguelen, laissant sans explication à terre, sur l'une des îles, des messages enfermés dans des bouteilles.

À l'issue de quelques semaines de séjour, ils reprennent leur voyage en novembre en direction des îles Tristan da Cunha, où ils déposent leur courrier et procèdent à divers préparatifs... Puis ils s'engagent au travers de l'océan inconnu pour plus de découvertes. Ils parcourent les mers durant de nombreuses semaines, tentant de situer et cartographier des îles, s'enfonçant de plus en plus vers le sud et l'ouest, s'aventurant dans des zones encore inexplorées à l'époque.

La *Jane Guy* dépasse le cercle polaire antarctique à la mi-décembre, se dirigeant vers le sud. Ils croisent de nombreux bancs de glace flottants durant la journée qui suit, ainsi que des zones de mer gelée, mais ils parviennent à franchir ces obstacles et à atteindre une eau plus navigable.

Début janvier 1829 – Au-delà des zones de banquise, la glace cède la place à une large étendue d'eau dégagée.

Un marin, Peter Vredenburg de New York, se noie en tombant par-dessus bord le 10 janvier. *Note au gardien* : le *Grampus* était la propriété de la société Lloyd et Vredenburg, mais aucune relation entre les noms n'est indiquée. À nouveau des zones de

banquises, au travers desquelles ils se tracent un chemin. Au-delà de ce point, l'eau et l'air semblent se réchauffer régulièrement au fur et à mesure que le navire s'avance vers le sud. Ils rencontrent d'étranges animaux : un ours polaire géant et une créature non identifiée avec des dents et des mâchoires rougeâtres et une fourrure blanche.

19 janvier – Le navire jette l'ancre devant une île habitée. Position estimée : 83°20' Sud, 43°5' Ouest. Les autochtones sont sauvages et surprenants, mais apparemment amicaux. De nombreuses descriptions des gens et de l'île s'ensuivent, dont certaines paraissent étranges et peu probables, même dans l'univers de l'*Appel de Cthulhu*.

1^{er} février – Les autochtones assassinent sauvagement l'équipage et attaquent la *Jane Guy* avant de la détruire. Pym et Peters sont les seuls survivants, mais ils se font piéger dans une zone déserte de l'île et il s'écoule plusieurs jours avant qu'ils puissent s'échapper et dérober un bateau indigène. Nombreuses descriptions de tranchées escarpées et de fissures, dont certaines ne sont peut-être que de la littérature ; d'autre part, une mention des vestiges d'une ruine extrêmement abîmée par les éléments, mais pas de détails – Pym n'était pas intéressé.

20 février – Pym et Peters parviennent finalement à dérober un gros canoë et s'enfuient de l'île. Ils emmènent un jeune otage indigène nommé Nu-Nu, qui leur distillera quelques bribes d'informations sur les autochtones mais rien de définitif. Nu-Nu et les autres indigènes sont absolument terrifiés par tout ce qui est blanc. Ils ne toucheront ni n'approcheront pas de tels objets, hurlant « *Tekeli-li !* » et plongeant dans des spasmes et des crises d'épilepsie lorsqu'on les y force.

1^{er} mars – Pym, Peters et Nu-Nu sont dans le canoë, suivant un courant qui les entraîne vers le sud. L'eau devient graduellement plus chaude, et une lointaine bande de brume est visible sur l'horizon.

5 mars – Le vent a complètement disparu, il ne reste plus que le courant. L'eau devient laiteuse (des bulles ?) et la région plongée dans la vapeur est désormais proche. Sentiments de torpeur et de léthargie du corps et de l'esprit. L'eau est très chaude.

6 mars – Explosions occasionnelles sous l'eau, qui suggèrent des échappées de gaz ou d'autres turbulences. Une matière poudreuse, semblable à de la

endre, se dépose sur eux de temps en temps.

8 mars – À nouveau, l'un de ces animaux blancs passe dans l'eau près d'eux, mort. Nu-Nu plonge dans un état catatonique rien qu'à sa vue. La température de l'eau est trop élevée pour pouvoir y plonger la main.

10 mars – Ils sont en plein dans la zone des vapeurs désormais (la description faite par Pym rappelle parfois la façon dont le brouillard descend des collines autour de San Francisco vers sa baie). La pluie de matière cendreuse (qui se dissout dans l'eau) est continue et intense.

11 mars – Complètement sombre au-dessus d'eux – mais l'eau présente un éclat lumineux. Vent soufflant en rafales, nombreuses turbulences sous la surface, mais peu de bruit.

12 mars – De gigantesques oiseaux blancs percent la brume sans discontinuer en hurlant « *Tekeli-li !* » Nu-Nu meurt instantanément. Le canoë est pris dans les serres d'un courant furieux.

« ...Et alors nous nous précipitâmes dans les étroites de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit, comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une silhouette voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de la silhouette était de la blancheur parfaite de la neige. »

Le récit publié se termine ici. L'éditeur ajoute qu'il y a seulement « deux ou trois » chapitres supplémentaires que Pym avait conservés « pour les revoir » lorsqu'il mourut d'une façon non précisée mais, s'il faut l'en croire, abondamment commentée à l'époque. « Il est à craindre que [ces derniers chapitres] ne soient irrévocablement perdus par suite de la catastrophe dans laquelle il a péri lui-même ».

Peters, nous dit-on, a survécu. Il est, en 1837, un résident de l'Illinois, mais « on ne peut pas le trouver pour le moment. »

Poe, qui a participé à la publication des premiers chapitres, aurait pu fournir quelques commentaires mais il « a décliné cette tâche, et cela, pour des raisons suffisantes tirées de l'inexactitude générale des détails qui lui ont été communiqués, et de sa défiance relative à l'absolue vérité des dernières parties du récit. »

SS Gabrielle

Vous entrez dans le domaine de Neptune Oyez néophytes !

Je décrète et vous ordonne de comparaître devant moi et ma cour dès demain afin d'être initié aux mystères de mon Empire. Sachez que si vous tentez de vous dérober, vous serez livré en pâture aux requins, baleines, tétards, crapauds et autres êtres vivants peuplant les mers, qui vous dévoreront, tête, corps et âme, à titre d'avertissement envers les pitoyables néophytes qui, à votre exemple, entreraient en mon Domaine sans invitation.

Vous êtes accusés des crimes suivants :

.....

.....

En conséquence de quoi, vous êtes sommé de comparaître avec obéissance et de subir mon juste châtiment

Signé :
Davy Jones,
scribe royal de Sa Majesté

Aide de jeu 5.1 : La convocation de Davy Jones

Vol Lexington à travers les montagnes

À 6 000 mètres d'altitude, un individu utilisant un masque de la Drägerwerke consomme environ 30 litres d'oxygène du réservoir par heure pour rester alerte et en bonne santé, et 60 litres s'il y a effort (par exemple travaux ou exploration sur terrain accidenté). Dans la tente à oxygène, il consomme 30 litres d'oxygène par heure, tant que les boîtes d'hydroxyde de sodium gardent leur capacité d'absorption. L'équipage utilisera environ 280

litres d'oxygène pour traverser le col, ce qui laisse 15 820 litres pour toutes les opérations menées dans la cité, et pour le vol du retour. Étant donné que l'équipage a passé plusieurs jours au Camp de Lake, où la pression atmosphérique était à 64 % de sa valeur au niveau de la mer, et qu'il a déjà utilisé de l'oxygène pendant les vols à haute altitude, il devrait y avoir peu de risques de maladies de décompression (dysbarisme).

Les rations de survie peuvent sustenter l'équipage de l'appareil pendant deux mois. Elles ne seront utiles qu'en cas de crash à basse altitude ; l'équipage ne survivrait jamais tout ce temps sur le plateau. L'équipement inclut deux lampes torches avec batteries de rechange, apportées par les Allemands.

NORTHROP DELTA « BELLE »

Nb	Description	Poids en kg
1	avion vide, radio retirée	1 520
6	membres d'équipage et passagers	540
57	litres d'huile lubrifiante de moteur dans le moteur	51
1 040	litres d'essence	749
1	jeu d'outils et de petites pièces de rechange pour l'avion (fil électrique, bougies d'allumage, etc.)	9
6	lots de rations de survie individuelles, un traîneau, pas de générateur ni de radio	410
1	tente à oxygène	23
2	boîtes en fer blanc de soude caustique, capacité de 48 heures pour 1 personne chacune	23
7	réservoirs à oxygène avec masques Dräger, capacité de 2 300 litres chacun	63
2	lanternes électriques	2
1	panoplie photographique et cinématographique	10
TOTAL		3 400

Sa Majesté Océanique Neptune Seigneur des Sept Mers

Qu'il soit par la présente proclamé que l'individu ci-après dénommé a manifesté de façon éclatante le mépris approprié envers les êtres qui ne naviguent pas sur Mes eaux, ou qui se complaisent à caboter le long des rivages de leur terre natale.

De la sorte, par la latitude $00^{\circ}0'0''$ et la longitude $87^{\circ}21'33''$, il a été purgé de ses tares de néophyte.

En conséquence de quoi, il est signalé à tous les Requins, Baleines, Sirènes, Serpents de mer, Marsouins, Dauphins, Raies, Murènes, Mulets, Homards, Crabes, Têtards, et à toute créature vivant dans les mers que :

A été déclaré digne de compter parmi nos fidèles Dignitaires, ayant rejoint notre bercail et été dûment initié aux mystères solennels de l'Ordre Antique des Profondeurs.

Il se voit gratifié du titre de Fils de Neptune, et peut dès lors naviguer sur Nos mers sans entrave ni empêchement jusqu'aux confins du Monde.

En vertu de quoi, en ce 25 septembre 1933, j'appose mon Royal Sceau :



Neptune, Roi des Océans, Seigneur des Sept Mers, etc.

Davy Jones, Scribe Royal de Sa Majesté. _____

capitaine Vrendenburgh, S.S. *Gabrielle*. _____

« Il est colossal. Vaste ; plus vaste que des mondes. Présent ; capable de briser des continents, de modifier les trajectoires de mondes. Il s'étend sur des distances immenses ; devant dans des directions dont la simple vue fait hurler l'esprit de douleur. »

« Il est piégé. Son immense être est écorché et étouffé en un lieu étroit, insupportable, enchaîné une torture glacée et inexorable, sans pouvoir s'échapper. Depuis une éternité en dehors du temps, il se tend et se bat contre Ses liens. Ils ont tenu jusqu'ici, et il est toujours piégé... mais de peu. »

« Entre les mailles du filet, des petites parties de lui s'éteignent du froid vers la liberté. Elles respirent tout autour de vous, invisibles, avides de se nourrir et de grandir et d'alimenter et de rendre fort leur horrible Géniteur. Certaines sont petites ; d'autres sont la taille de maisons ; d'autres sont plus grandes encore. »

« La créature qui vient de consommer votre corps était l'une d'elles, une infinitésimale existence du grand être dans votre existence. »

« Vous pouvez sentir leur présence, comme des pustules détestées festoyant sous la peau de ce monde. Quelques-unes sont gelées dans le froid du fleuve. D'autres sont éveillées, et sillonnent les terres occidentales ; même les Bâ-tisseurs ne peuvent les détruire. Ils les englobent et les entourent dans le froid. Le froid augmente d'année en année ; bientôt eux aussi mourront, attendant, jusqu'à ce que la terre se réchauffe à nouveau. Alors elles mourront le Prisonnier, et il se libérera. »

« Il attend ce jour avec impatience. »

12 mars. C'est terminé. Ma main est complètement inutilisable maintenant qu'elle est rongée par la gangrène, et les lignes rouges de l'infection se sont étendues au-delà du gattot et remontent le long de mon bras. Il n'y a rien à faire. Ma propre propreté me dégoûte. Bowers est mort dans la nuit.

Je ne suis ni Shackleton, ni Mawson, et je n'ai pas leurs ressources pour faire face à l'adversité et la surmonter. Je ne suis plus qu'une vieille à me fatiguer qui a joué, perdu et mortua scelle sur la glace. L'horrible banquise sans fin. Elle est belle mais impropitable. Au cours des derniers jours, j'en suis venu à lui r' sa cruauté. Elle étie, m'importe, et gémit dans l'air immobile, écrasant tout espoir et toute prière sans en déchaînement de fureur hostile. Je prie pour que les autres aient pu en réchapper. Il n'y a rien pour personne ici. Me me les baleines sont parties depuis longtemps.

Si quelque un trouve un jour ce journal, laissez-moi lever à nouveau l'excellence et la compétence de mes officiers et de mon équipage. Leur loyauté et leurs corps vaillants sont sans égal. Je pense bien à eux et je prie pour qu'ils soient de sermais lors de danger, sur le chemin du retour.

Toutes mes pensées vont à Nancy et aux gens ours. Peussent-ils être heureux pour les années à venir. Je regrette seulement de ne pas pouvoir les serrer une dernière fois entre mes bras. Seigneurs, pardonne-moi pour ce que je suis sur le point de faire.

capitaine Stephen Willard
SS Wallatoo

Aide de jeu 6.1 : Le journal du capitaine, dernière entrée

Aide de jeu 10.1 : La lutte du Dieu Inconnu

Résumé du Texte Dyer

Le compte rendu de Dyer sur l'expédition de l'Université Miskatonic est entièrement reproduit dans l'excellente nouvelle de H.P Lovecraft, *Les Montagnes Hallucinées*. Le gardien devrait l'avoir lue avant de jouer cette campagne. Il peut maintenant la donner à lire aux joueurs. Pour les gardiens qui ne souhaitent pas que leur session soit interrompue par la lecture de la nouvelle, voici une synthèse du *Texte*.

Le récit de Dyer s'accorde sensiblement avec les témoignages historiques, jusqu'au moment où la mission de sauvetage atterrit au Camp de Lake. Il trouve en effet le camp en grand désordre, tout comme l'a trouvé le groupe de Moore d'ailleurs, mais il découvre également les corps de chiens et d'hommes cruellement massacrés, dispersés dans le camp et disposés dans l'abri H2. Il ne fait aucun doute que ces hommes ont été assassinés ; l'identité du meurtrier demeure par contre incertaine, même si de lourds soupçons pèsent sur Gedney, l'étudiant disparu.

Dyer et Danforth effectuent plusieurs vols aux alentours dans l'espoir de trouver Gedney, mais sans succès. Ils allègent un avion et traversent les montagnes par le col le plus proche. De l'autre côté des montagnes, ils trouvent non pas un plateau stérile, mais les vestiges incroyablement anciens d'une immense cité, inhabitable depuis plusieurs ères géologiques. Après avoir atterri, ils entrent dans la cité, tout en faisant des croquis et en prenant de nombreuses photographies. La cité est déserte mais recèle un nombre incalculable de sculptures murales, de fresques et d'objets imposants qui indiquent son âge, et l'extrême degré de civilisation atteint par ses constructeurs maintenant disparus.

Dyer soutient que la ville a été construite non pas par des hommes, mais par des créatures d'aspect semblable aux « Anciens » du professeur Lake, et que les meurtres n'ont pas été commis par Gedney mais par les huit « spécimens intacts » extirpés de la caverne. Ils n'étaient pas morts mais, semble-t-il, en hibernation ; une fois réveillés, ils ont attaqué leurs sauveteurs puis se sont envolés à travers les montagnes, vers leur ville d'origine.

La cité est construite au plus haut du plateau, mais il existe une grande mer sans soleil profondément enfouie en dessous. Elle peut être atteinte en empruntant de longs tunnels s'enfonçant sous la surface. C'est là, selon Dyer, que les bâtisseurs de la cité ont établi leur dernier refuge. Leurs descendants y sont peut-être encore ; cependant, lors d'une incursion dans l'un de ces tunnels, Dyer et Danforth sont repérés par un énorme et monstrueux prédateur – un Shoggoth – un descendant des esclaves antiques des architectes de la cité, qui maintenant semble errer en liberté. Les deux hommes s'échappent par chance, mais le choc de la rencontre est l'une des causes du trauma de Danforth.

En descendant dans le tunnel, Dyer et Danforth trouvent aussi les corps de quatre des « Anciens » ressuscités, apparemment massacrés par les Shoggoths. Il en conclut que les autres ont aussi très probablement péri en cherchant leurs semblables. Dyer trouve également le corps de Gedney, parfaitement conservé, comme s'il avait été emporté en vue d'un futur examen.

Après avoir étudié la ville pendant plusieurs heures, et été pourchassés par le Shoggoth, Danforth et Dyer concluent que l'existence des « Anciens » et de leur cité devrait rester inconnue du reste du monde, sous peine de libérer des abominations qui ne pourraient être maîtrisées. Ils se promettent de garder le secret, et persuadent les autres membres de la mission de sauvetage de ne rien dire de ce qu'ils ont appris. Mais l'apparition de l'expédition Starkweather-Moore, et son intention déclarée d'explorer le haut plateau, a forcé Dyer à briser son silence dans l'espoir de les dissuader de partir.

Bien que Dyer fasse référence à un grand nombre de photos et d'échantillons qui auraient à l'origine accompagné l'ouvrage, ils ne sont pas inclus dans ce manuscrit.

Un lecteur rapide pourra parcourir le livre de bout en bout en trois heures environ ; une lecture plus lente, avec plus d'attention aux détails, exige au moins un jour ou deux.

Le *Texte Dyer* (publié en 1936 sous le titre *At the Mountains of Madness*), en anglais, est dactylographié sur feuilles reliées. 110 pages. Par le professeur William Dyer. Récit de l'expédition de l'Université Miskatonic en Antarctique de 1930 à 1931, et ses rencontres avec les « Anciens ».

Complexité : Facile (20 %)

Durée : Heures

Mythe : 1

SAN : 1

Sortilèges : aucun

Spécial : lire le texte Dyer donne un bonus de +10 % pour décrypter l'écriture des Anciens sur les fresques de la Cité.

Ce que le monde sait de l'expédition antarctique menée par l'Université Miskatonic

(1930-1931)

La plus grande partie de ce qui suit a été révélée au grand public via la puissante station radio-émettrice de l'*Arkham Advertiser* située à Kingsport Head, dans le Massachussets.

L'expédition a débarqué sur l'île de Ross, dans la mer du même nom. Après plusieurs vérifications sur l'équipement de forage et des explorations du mont Erebus ainsi que d'autres points d'intérêts locaux, l'équipe au sol, constituée de 20 hommes, 55 chiens et de matériel, a construit un camp semi-permanent sur une barrière située à proximité, avant de préparer les cinq gros avions Dornier au décollage.

Employant quatre des avions (le cinquième étant gardé en réserve au camp sur la barrière), l'équipe établit un deuxième camp de base sur le plateau polaire, de l'autre côté du sommet du glacier Beardmore (Latitude 86°7' Longitude Est 174°23'), et s'employa à explorer le sous-sol des environs en utilisant du matériel de forage et de dynamitage. Du 13 au 15 décembre 1930, Pabodie, Gedney et Carroll escaladèrent le mont Nansen. De nombreux fossiles du plus grand intérêt furent découverts durant la campagne d'excavation.

Le 6 janvier 1931, Lake, Dyer, Pabodie, Daniels et une dizaine d'autres s'envolèrent directement vers le pôle Sud à bord de deux appareils. À une reprise, ils furent contraints de se poser durant plusieurs heures pour cause de vents violents. D'autres vols d'observation furent réalisés vers des lieux de moindre intérêt durant toute la semaine qui précéda et celle qui suivit cette sortie.

Le planning de l'expédition envisageait de déplacer toute l'opération de 800 kilomètres vers l'est à la mi-janvier, dans le but d'établir une fois pour toutes si l'Antarctique formait un seul continent ou bien deux. Durant cette période, le grand public apprit que Lake, le biologiste, avait milité énergiquement pour qu'une mission d'exploration vers le nord-ouest soit organisée avant le déménagement du camp de base. En conséquence, au lieu de décoller vers l'est le 10 janvier comme prévu, l'équipe resta sur place tandis que Lake, Peabodie et cinq autres explorateurs organisaient une expédition en traîneau vers ces terres inexplorées. Celle-ci s'étala du 11 au 18 janvier et fut une réussite scientifique complète, assombrie seulement par la perte de deux chiens lors de la traversée d'une grande arête de glace. Durant la même période, un abondant matériel et de nombreux bidons de carburant furent amenés par avion aux membres de l'équipe restés au camp du glacier Beardmore.

Le plan d'action officiel de l'expédition fut à nouveau modifié par la décision d'envoyer une importante équipe vers le nord-ouest, sous la direction de Lake. Cette équipe quitta le glacier Beardmore en avion le 22 janvier, et envoya par radio transmetteur de nombreux comptes rendus à l'*Arkham*, afin que celui-ci puisse les diffuser au monde entier. L'équipe était constituée de 4 avions, 12 hommes, 36 chiens et de tout le matériel de forage et de dynamitage. Plus tard dans la journée, la mission atterrit à 500 kilomètres à l'ouest ; les hommes creusèrent et dynamitèrent le sous-sol jusqu'à découvrir de nouveaux échantillons,

notamment des fossiles de l'époque cambrienne particulièrement intéressants. Encore plus tard, l'équipe de Lake annonça avoir en vue une nouvelle chaîne montagneuse, plus haute que toutes celles connues en Antarctique jusqu'à présent. Sa position approximative était de latitude 76°15' et de longitude Est 113°10'. Ils la décrivirent comme une chaîne de très grandes proportions, et certains indices laissaient supposer l'existence de phénomènes volcaniques. L'un des avions fut forcé de se poser sur ses contreforts et fut endommagé lors de l'atterrissage. Deux autres avions se posèrent à proximité et installèrent le camp, tandis que Lake et Carroll prirent quelque temps pour longer de près les sommets à bord du quatrième appareil. Ils mentionnèrent avoir vu sur les plus hauts pics des formations singulières en forme de cubes, des colonnes et des entrées de caverne, le tout d'étrange aspect. Lake estima que les points culminants de la chaîne montagneuse devaient atteindre 10 000 mètres. Dyer contacta les navires et ordonna aux équipages de préparer l'envoi de grandes quantités de matériel à un nouveau camp de base qui serait installé au pied de cette chaîne montagneuse jusqu'alors inconnue.

23 janvier. Lake fit des remarques sur la possibilité de rencontrer de violents ouragans dans la région, et annonça qu'ils débutaient de nouveaux essais de forage près du nouveau camp. On décida que l'un des avions retournerait au camp du glacier Beardmore pour récupérer les hommes restant ainsi que tout le carburant qu'il pourrait transporter. Dyer affirma à Lake que lui et ses hommes seraient prêts en 24 heures.

Le reste de la journée fut rempli de nouvelles fantastiques et révolutionnaires, qui ébranlèrent le monde scientifique. Une tête de forêt avait mis à jour une grotte, et la dynamite avait permis de dégager une ouverture suffisamment large pour y entrer. L'intérieur de la grotte calcaire s'était révélé contenir une pléthore de magnifiques fossiles. À partir de cette découverte, les messages ne furent plus délivrés directement par Lake mais dictés d'après les notes qu'il écrivait sur le site d'excavation et envoyait au transmetteur par un messager.

Dans l'après-midi, les comptes rendus se succédèrent. Un nombre époustoufflant de spécimens avait été découvert dans la grotte, certains d'entre eux remontant aux ères siluriennes et ordoviciennes, tandis que d'autres ne remontaient qu'à la période oligocène. Rien ne datait de moins de 30 millions d'années. Fowler découvrit des empreintes triangulaires striées sur une strate fossile de l'époque comanchienne dont la parenté avec d'autres découvertes par Lake lui-même dans une ardoise archéenne, ailleurs sur le continent, était indiscutable. Ils en conclurent que les auteurs de ces stries étaient les membres d'une espèce qui s'était perpétuée sans autre changement que des modifications morphologiques mineures durant une période de 600 millions d'années – et qui était « déjà évoluée et spécialisée voilà mille millions d'années, quand la planète était jeune et encore peu de temps auparavant inhabitable pour n'importe quelle forme de vie ou structure protoplasmique normale. Reste à savoir quand, où et comment un tel développement biologique a pu avoir lieu. »

Plus tard le même soir. Orrendorf et Watkins découvrirent un fossile monstrueux en forme de tonneau, de nature totalement inconnue. Les sels minéraux avaient apparemment conservé le spécimen avec un minimum de calcification depuis une date indéterminée. Les tissus avaient conservé une étonnante souplesse, bien qu'ils fussent extrêmement résistants. La créature mesurait 1 m 80 d'un bout à l'autre et possédait ce qui semblait être des nageoires ou des ailes membraneuses (suivent d'autres détails trop nombreux pour être retranscrits ici). Étant donnée la nature unique de la découverte, tout le monde fut envoyé dans les grottes à la recherche de traces supplémentaires de cette nouvelle espèce.

Peu avant minuit. Lake révéla au grand public que les étranges animaux en forme de tonneaux étaient les mêmes créatures que celles qui avaient laissé les étranges empreintes triangulaires dans les roches des époques archéenne à comanchienne. Mills, Boudreau et Fowler découvrirent un lot de treize autres spécimens à douze mètres de l'ouverture, mêlés à des sculptures de stéatite curieusement arrondies et en forme d'étoiles. Plusieurs de ces créatures étaient en bien meilleur état que le premier spécimen, avec des portions de têtes et de pieds qui convainquirent Lake que ces êtres étaient bien à l'origine des empreintes (suit une description anatomique extrêmement détaillée). Lake prit alors la décision de disséquer une créature, puis de prendre un peu de repos avant de rencontrer Dyer et les autres un ou deux jours plus tard.

Le 24 janvier, 3 heures du matin. Lake envoya un message pour signaler que les quatorze spécimens avaient été transportés par traîneau depuis le site d'excavation jusqu'au camp, et déposés dans la neige. Les créatures étaient étonnamment pesantes et résistantes. Lake tenta une première dissection sur l'un des spécimens les mieux conservés, mais comprit qu'il ne parviendrait pas à pratiquer les incisions nécessaires sans une certaine brutalité, ce qui risquait de détruire les structures les plus fines, précisément celles qu'il souhaitait étudier. Il en fit donc amener un autre en moins bon état, ce qui lui donna par la même occasion un accès plus aisé à l'intérieur de la créature (nombreux détails : systèmes vocaux ; système nerveux d'une grande sophistication ; odeur particulièrement écœurante ; organes sensoriels étranges et complexes). Il surnomma plaisamment ses trouvailles les « Anciens ».

Dernier contact, vers 4 heures du matin. Des vents violents se levèrent, et tout le monde fut réquisitionné au Camp de Lake afin de monter des barricades de neige improvisées à même de protéger chiens et véhicules. Une tempête étant probablement à venir, les trajets aériens n'étaient plus possibles pour le moment. Lake alla se coucher, épuisé.

On ne reçut plus aucun mot du Camp de Lake. La tempête fut si violente qu'elle menaça même d'engloutir le camp de Dyer sous la neige. Durant les premières heures, on imagina que les radios de Lake étaient en panne, bien que le silence prolongé des quatre transmetteurs fût très inquiétant. Dyer fit appeler l'avion de réserve de McMurdo afin de le rejoindre au glacier Beardmore dès que la tempête se serait apaisée.

25 janvier. La mission de secours de Dyer quitta le glacier Beardmore avec dix hommes, sept chiens, un traîneau et beaucoup d'espoir. Leur avion, piloté par McTighe, décolla à 7 h 15 du matin. Plusieurs bourrasques d'altitude rendirent le trajet difficile. McTighe déclara qu'il avait atterri au Camp de Lake à midi et que l'équipe de secours était arrivée sur les lieux saine et sauve.

16 heures, le même jour. Les hommes de Dyer diffusèrent une annonce radio : tous les membres de l'équipe de Lake avaient été tués et le camp presque totalement détruit par les vents incroyablement violents de la nuit précédente. Le corps

de Gedney était porté disparu, probablement emporté par le vent ; les autres explorateurs avaient été retrouvés morts et si mutilés par les éléments que le transport des corps était rendu impossible. Aucun des chiens n'avait non plus survécu ; les chiens de Dyer, quant à eux, étaient très nerveux aux alentours du camp et singulièrement autour des quelques restes des spécimens découverts par Lake. Les fragments restants de cette nouvelle espèce – les « Anciens » du biologiste – étaient endommagés, mais suffisamment complets pour attester que les descriptions du scientifique avaient très certainement été tout à fait précises. Il fut décidé qu'une équipe de reconnaissance prendrait place dans un avion allégé pour survoler les plus hauts sommets de la chaîne montagneuse, avant que tout le monde ne rentre au camp de base.

26 janvier. Tôt le matin, un compte rendu de Dyer relata son expédition avec Danforth dans les montagnes. Il décrit l'incroyable difficulté qu'ils eurent à atteindre une altitude suffisante pour franchir les cols les plus bas, à 7 300 mètres. Il confirma l'opinion de Lake selon laquelle les sommets les plus hauts étaient d'une strate très primitive, intacte depuis au moins l'époque comanchienne. Il parla des formations en cubes sur les flancs des montagnes, et mentionna que certains des défilés repérables devaient permettre la traversée à pied, bien que la raréfaction de l'air à ces altitudes constitue un réel problème. Dyer décrit le versant de l'autre côté des montagnes comme un « super-plateau haut et vaste aussi ancien et immuable que les montagnes elles-mêmes – six mille mètres de haut, avec des formations rocheuses grotesques en saillie à travers une mince couche glaciaire, et des contreforts bas échelonnés entre la surface du plateau et les à-pics des plus hauts sommets. » Les hommes de Dyer passèrent la journée à enterrer les corps et à récolter les livres et les notes rescapés, en prévision du voyage de retour.

27 janvier. L'équipe de Dyer revint au glacier Beardmore par un vol sans escale à bord de trois avions : celui par lequel ils étaient venus, et les deux appareils les moins endommagés parmi les quatre emmenés par Lake.

28 janvier. Les avions furent de retour au détroit de McMurdo. L'expédition rangea tout son matériel et quitta les lieux rapidement.



Vol Starkweather-Moore à travers les montagnes

À 6 000 mètres d'altitude, un individu utilisant un masque respiratoire à tube consomme environ 115 litres d'oxygène de son réservoir par heure pour rester alerte et en bonne santé, et ce qu'il soit en plein effort ou au repos. Dans la tente à oxygène, il consomme seulement 30 litres d'oxygène par heure, tant que l'hydroxyde de sodium (la soude caustique) peut absorber le dioxyde de carbone. L'équipage de chaque avion aura utilisé environ 1 130 litres d'oxygène pour survoler les montagnes jusqu'au haut plateau, et les pilotes insisteront pour conserver les réservoirs partiellement entamés en vue du vol de retour. Il reste donc 38 réservoirs (86 000 litres) pour les opérations au sol. Notez que l'oxygène ne peut pas être transféré d'un réservoir à un autre. Étant donné que l'équipage a passé plusieurs jours au Camp de Lake, où la pression atmosphérique était à 64 % de sa valeur au niveau de la mer, et qu'ils ont déjà utilisé de l'oxygène pendant les vols à haute altitude, il devrait y avoir peu de risques de maladies de décompression (dysbarisme).

Chaque personne active (qui travaille ou explore) usera un réservoir par jour (ce qui inclut le temps passé dans la tente à oxygène). Ainsi, l'expédition peut espérer passer environ trois jours sur les montagnes. L'oxygène des réservoirs de Starkweather est pollué avec de l'huile de graissage, de la glycérine et d'autres « impuretés » ; chaque personnage utilisant un réservoir un jour donné devrait faire un test d'**Endurance** avec un bonus de 20 % pour éviter nausées et intoxication pétrochimique. Ceux qui échouent seront affaiblis et chancelants pendant les **20 - CON** prochaines heures. Une pince doit être portée sur le nez afin de ne pas inhaler l'air environnant, à basse pression ; cela peut provoquer de douloureuses engelures si on n'y prend garde, par exemple en utilisant une pince en métal. Un avion transportera un ensemble de matériel de météorologie (baromètre, anémomètre, thermomètre à alcool, psychromètre, 12 ballons pilotes de 30 cm de diamètre une fois gonflés, et un petit réservoir d'hélium), de cartographie/géologie (deux mires, théodolite de rele-

vés sur trépied en aluminium à usage à la fois météorologique et topographique, mètre ruban en acier, astrolabe à prisme, chronomètre, niveau, marteau de géologue, sachets à échantillons, matériel à dessin), et équipement de prélèvement et de tests chimiques. L'autre avion transportera un compteur Geiger-Müller pour l'étude du rayonnement cosmique, et un spectrographe à quartz pour celle des spectres du soleil et du ciel. Notez qu'à moins que les investigateurs ne pensent à en apporter, aucune lampe torche n'est incluse dans l'équipement (pour cause d'été austral). Il n'y a pas de jumelles non plus. Le docteur Moore a spécifiquement interdit les lanternes à alcool ou à pétrole dans les tentes à oxygène : elles pourraient y mettre le feu, et épuisent le précieux oxygène et la soude caustique. Les listes de chargement ci-dessous incluent du matériel habituellement classé sous la catégorie « matériel de secours ».

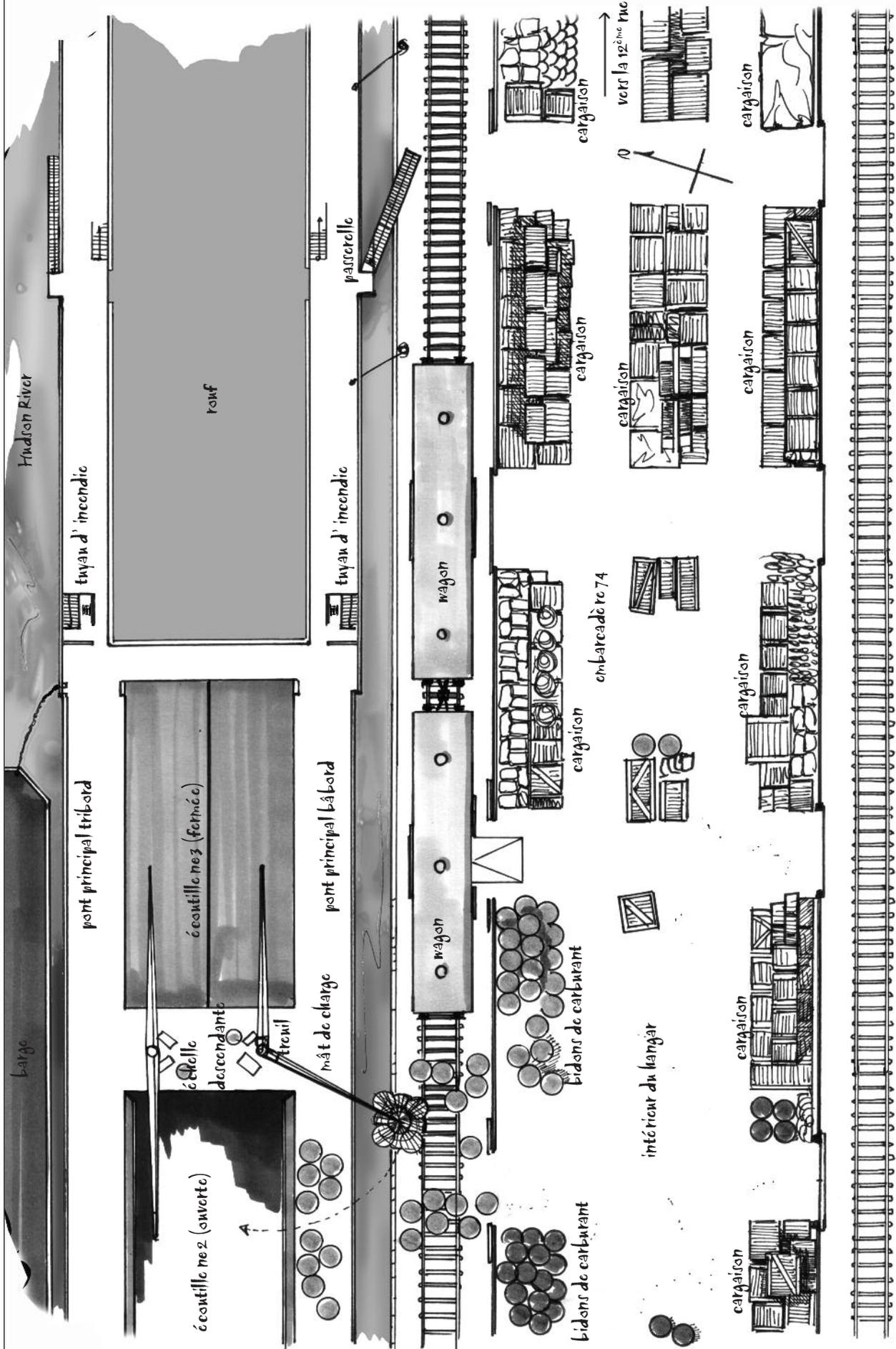
WEDDELL

Nb	Description	Poids en kg
1	avion Boeing 247 vide	4 990
6	membres d'équipage et passagers	540
90	litres d'huile moteur (dans le moteur)	81
2 105	litres d'essence (autonomie de 3 000 km)	1 515
1	sac de toile, contenant outils et pièces de rechange pour l'avion	21
1	bidons de 87 litres d'huile moteur	78
1	jeu d'instruments de navigation (montre, cartes, sextant, compas solaire, tableaux, etc.)	3
1	chaleur	2
2	bâches avec anneaux isolants, et 6 piquets (protection des moteurs au démarrage)	9
24	rations de nourriture (journalières et individuelles)	22
2	sacs de couchage en toile duvetés à la plume d'oie	15
6	paires de raquettes	16
1	cuisinière Nansen, et 1 réchaud Primus	11
1	bidon de 3,80 litres de pétrole (40 jours d'utilisation du réchaud pour une personne)	5
1	radio portative (100 W, portée nominale de 80 km)	45
1	batterie électrique pour radio mobile	9
1	pistolet à fusées éclairantes de 2 cm, son étui et une boîte de 10 fusées	2
1	lampe de signalisation « Mars »	1
1	ensemble de prises de vue (appareil photo, lentilles, trépied, pellicule, 10 ampoules à flash, filtre infrarouge, étui)	11
1	rouleau de 90 mètres de corde d'escalade	9
2	sacoques de matériel d'escalade (2 piolets, pitons, mousquetons)	11
1	jeu d'instruments météorologiques, dans une mallette en bois	6
1	jeu d'instruments géologiques et cartographiques, dans une mallette en bois avec courroies de transport	15
1	jeu d'échantillonnage et d'expérimentation chimique, dans un sac de toile	4
1	sacoche de médecin, contenant instruments, médicaments et matériel	8
1	traîneau de secours, avec harnais d'attelage	45
1	tente à oxygène pour 2 personnes, avec piquets, sardines et attaches	23
2	boîtes en fer blanc de soude caustique, capacité de 48 heures pour 1 personne chacune	23
20	réservoirs à oxygène, capacité de 2 300 litres chacun	180
TOTAL		7 700

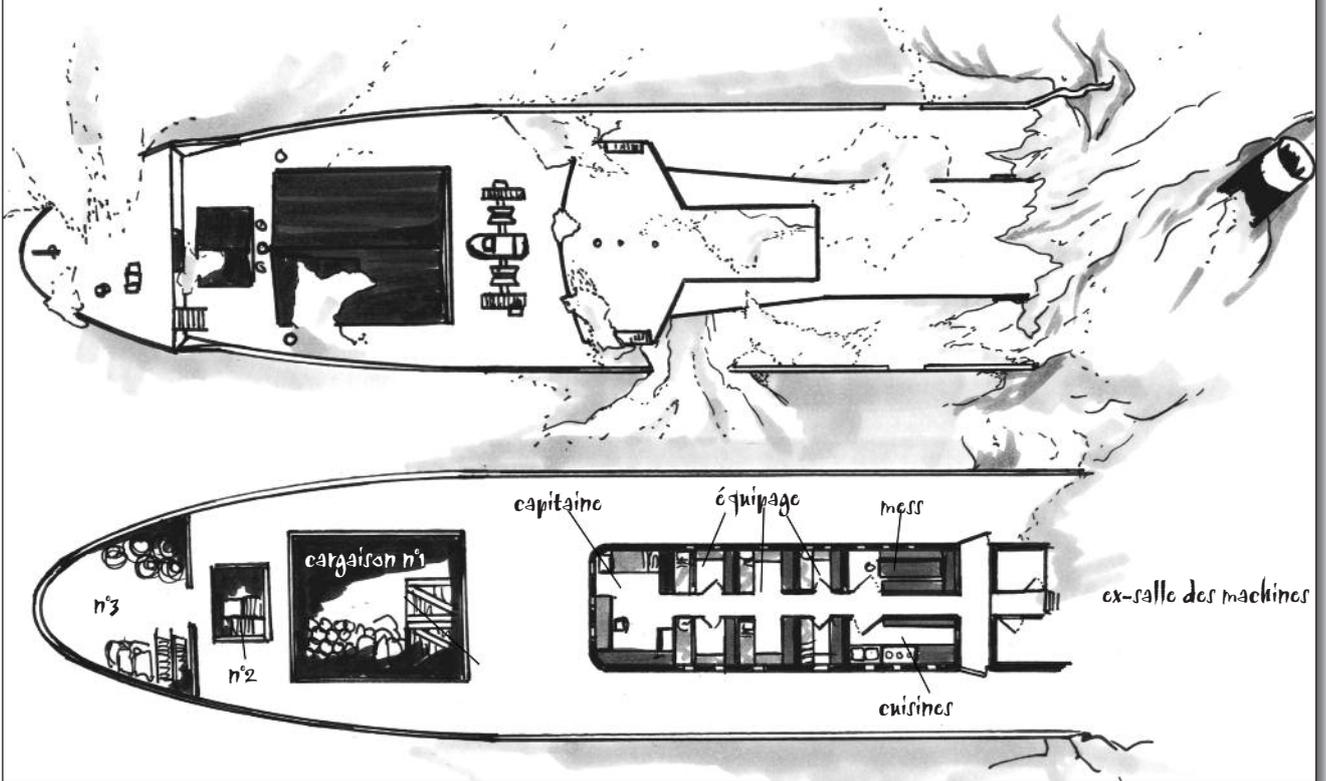
ENDERBY

Nb	Description	Poids en kg
1	avion Boeing 247 vide	4 990
6	membres d'équipage et passagers	537
91	litres d'huile moteur (dans le moteur)	81
2 105	litres d'essence (autonomie de 3 000 km)	1 515
1	sac de toile, contenant outils et de pièces de rechange pour l'avion	21
1	bidon de 87 litres d'huile moteur	78
1	jeu d'instruments de navigation (montre, cartes, sextant, compas solaire, tableaux, etc.)	3
1	chaleur	2
2	bâches avec anneaux isolants, et 6 piquets (protection des moteurs au démarrage)	9
24	rations de nourriture (journalières et individuelles)	22
4	sacs de couchage en toile duvetés à la plume d'oie	30
6	paires de raquettes	16
1	cuisinière Nansen, et 1 réchaud Primus	11
1	bidon de 3,80 litres de pétrole (40 jours d'utilisation du réchaud pour une personne)	5
1	radio portative (100 W, portée nominale de 80 km)	45
1	batterie électrique pour radio mobile	9
1	pistolet d'alarme et 10 fusées éclairantes de 2 cm	2
1	lampe de signalisation « Mars »	1
1	rouleau de 90 mètres de corde d'escalade	9
2	sacoques de matériel d'escalade (2 piolets, pitons, mousquetons)	11
1	compteur Geiger-Müller et 1 spectrographe, dans une mallette en bois	9
1	traîneau de secours, avec harnais d'attelage	45
2	tentes à oxygène pour 2 personnes, avec piquets, sardines et attaches	46
2	boîtes en fer blanc de soude caustique, capacité de 48 heures pour 1 personne chacune	23
20	réservoirs à oxygène, capacité de 2 300 litres chacun	180
TOTAL		7 700

Plan du pont de la Gabrielle et du quai

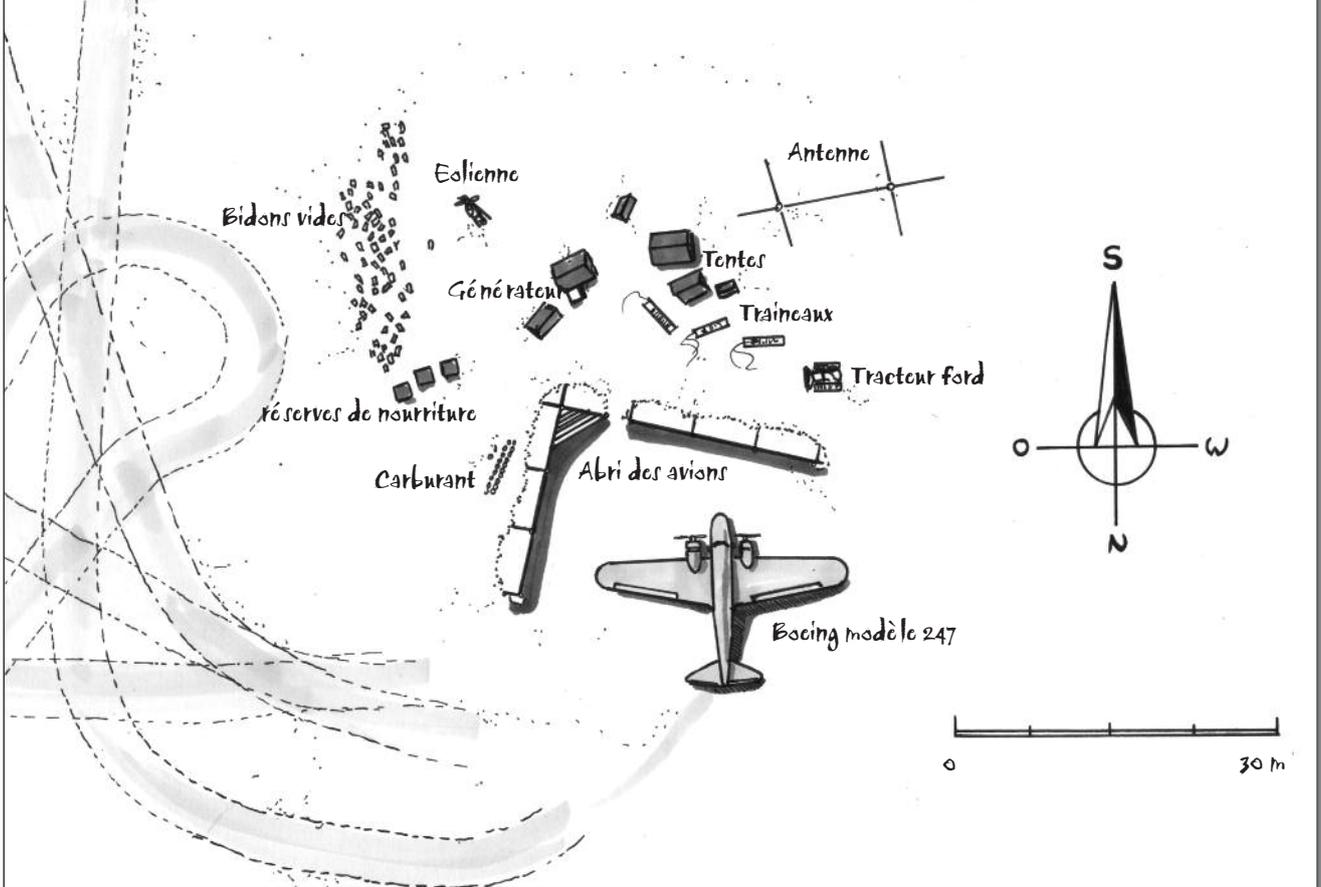


Plan du pont du Wallaroo

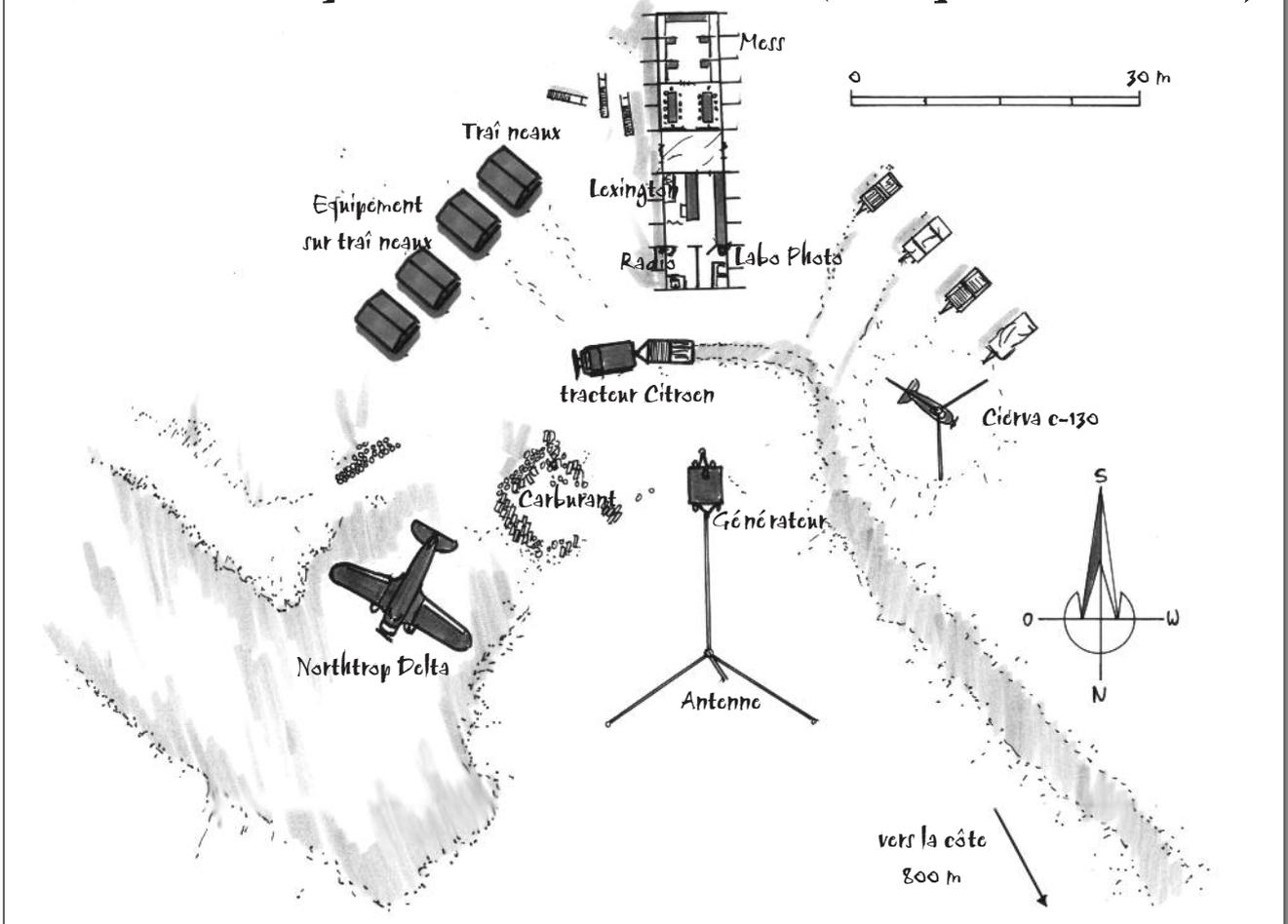


La mer de Ross
et les camps de base sur la barrière

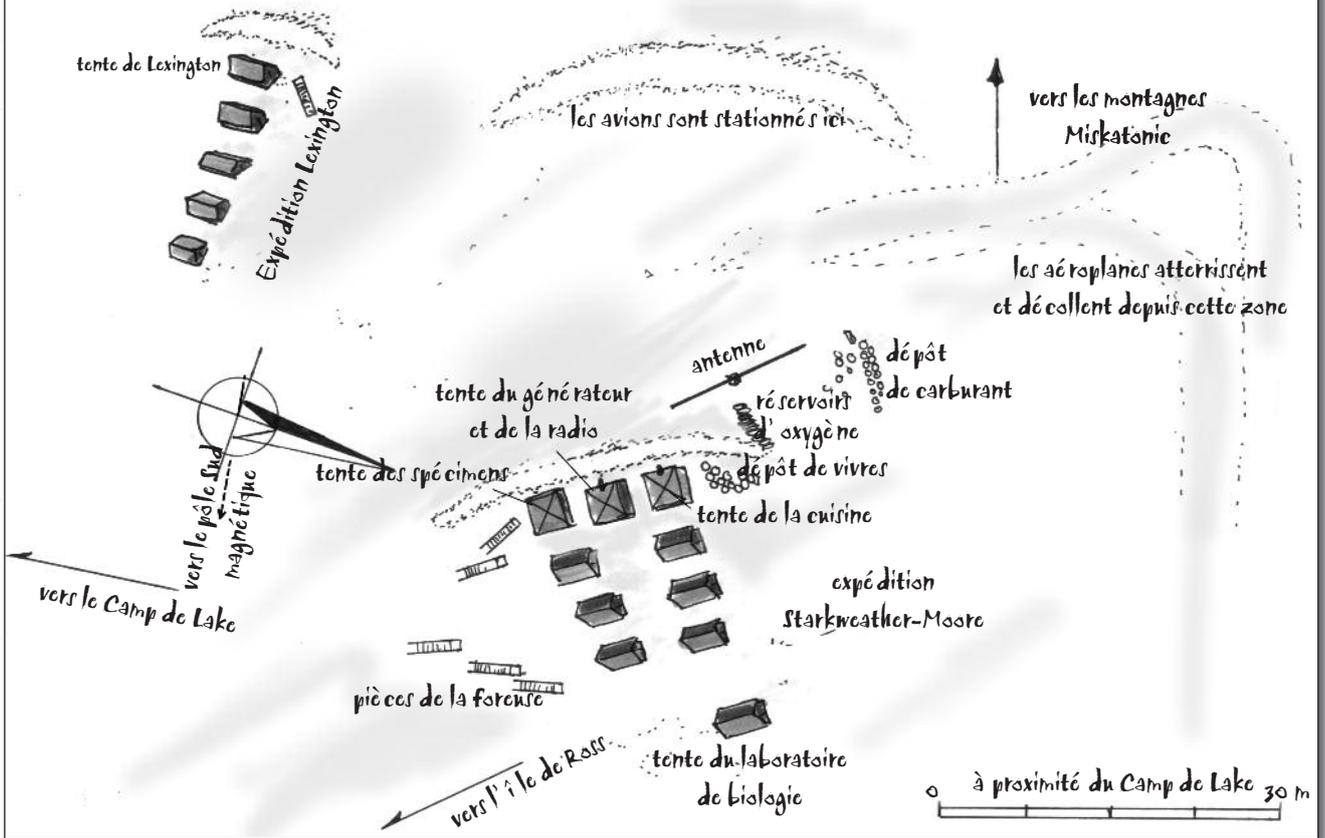
Plan du camp de base de l'E.S.M. (banquise de Ross)



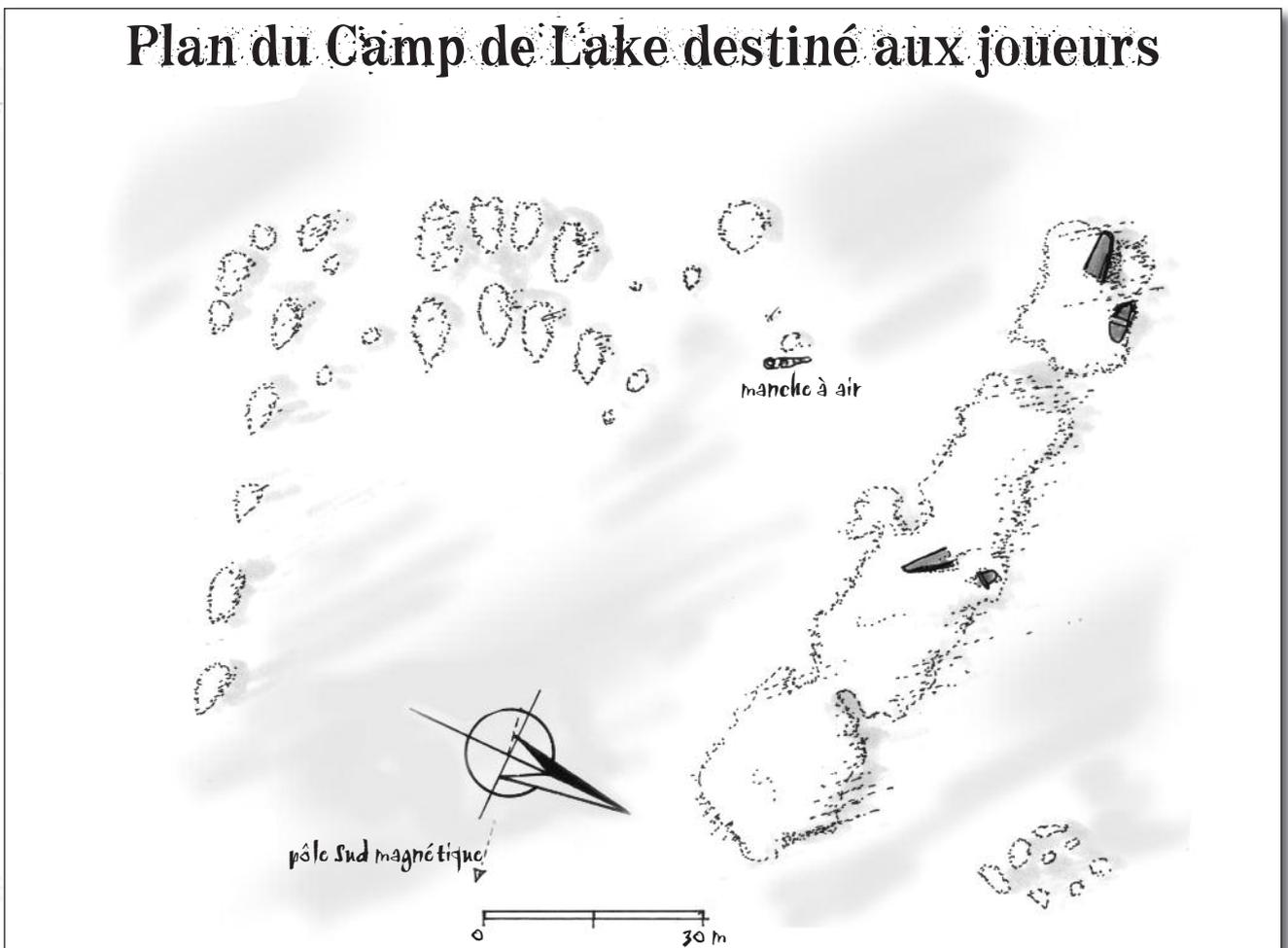
Plan du camp de base de l'E.A.L. (banquise de Ross)

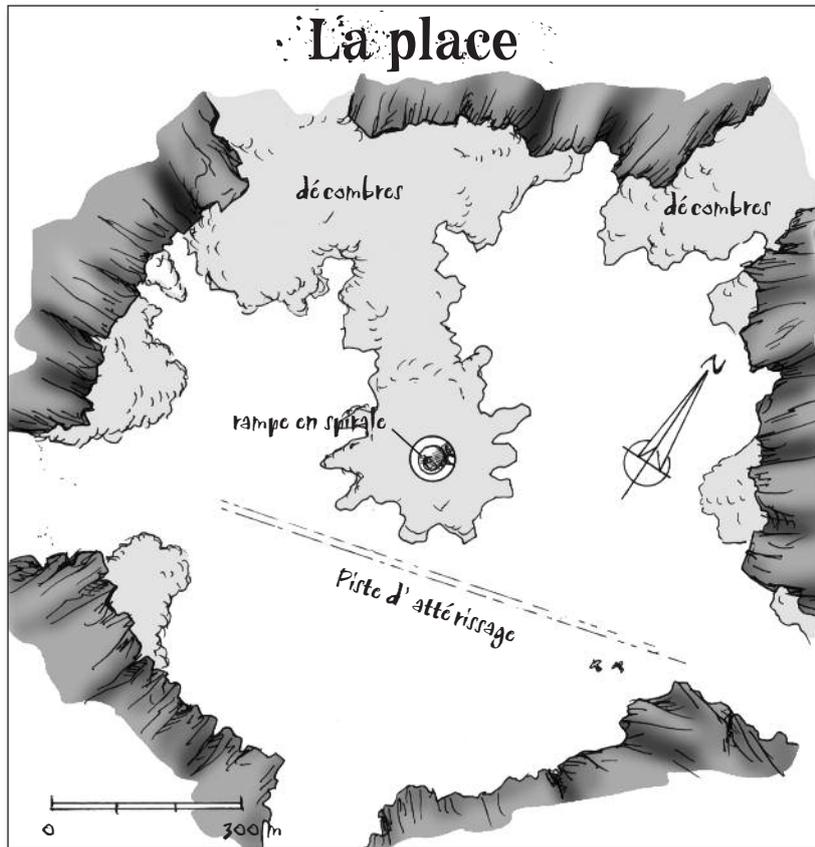
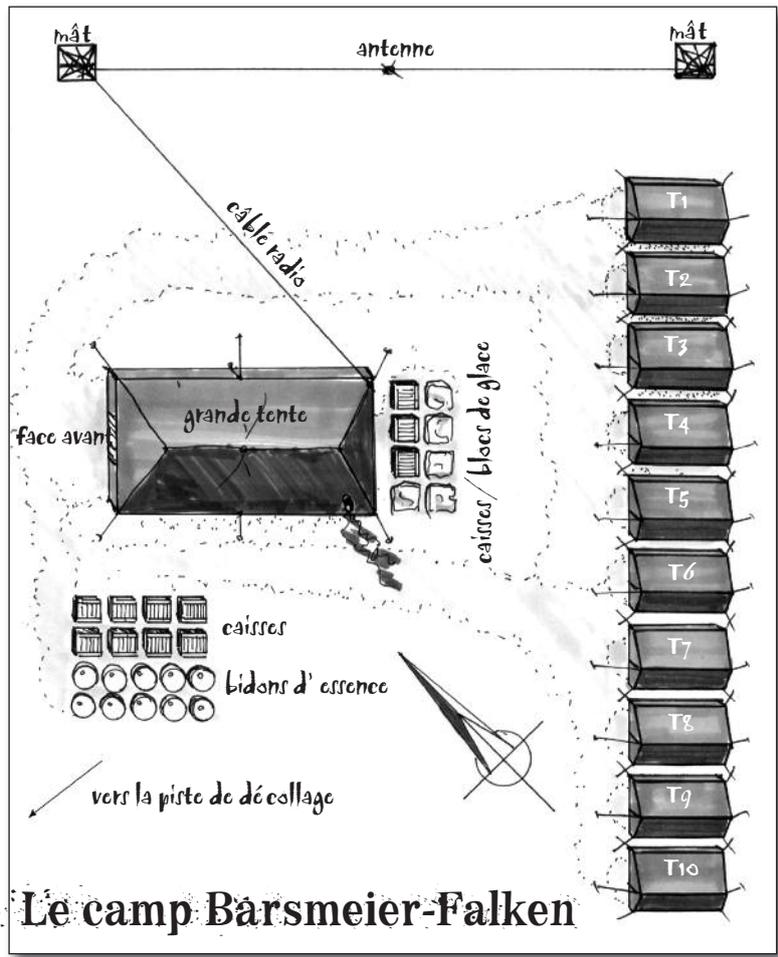


Les camps Starkweather-Moore et Lexington

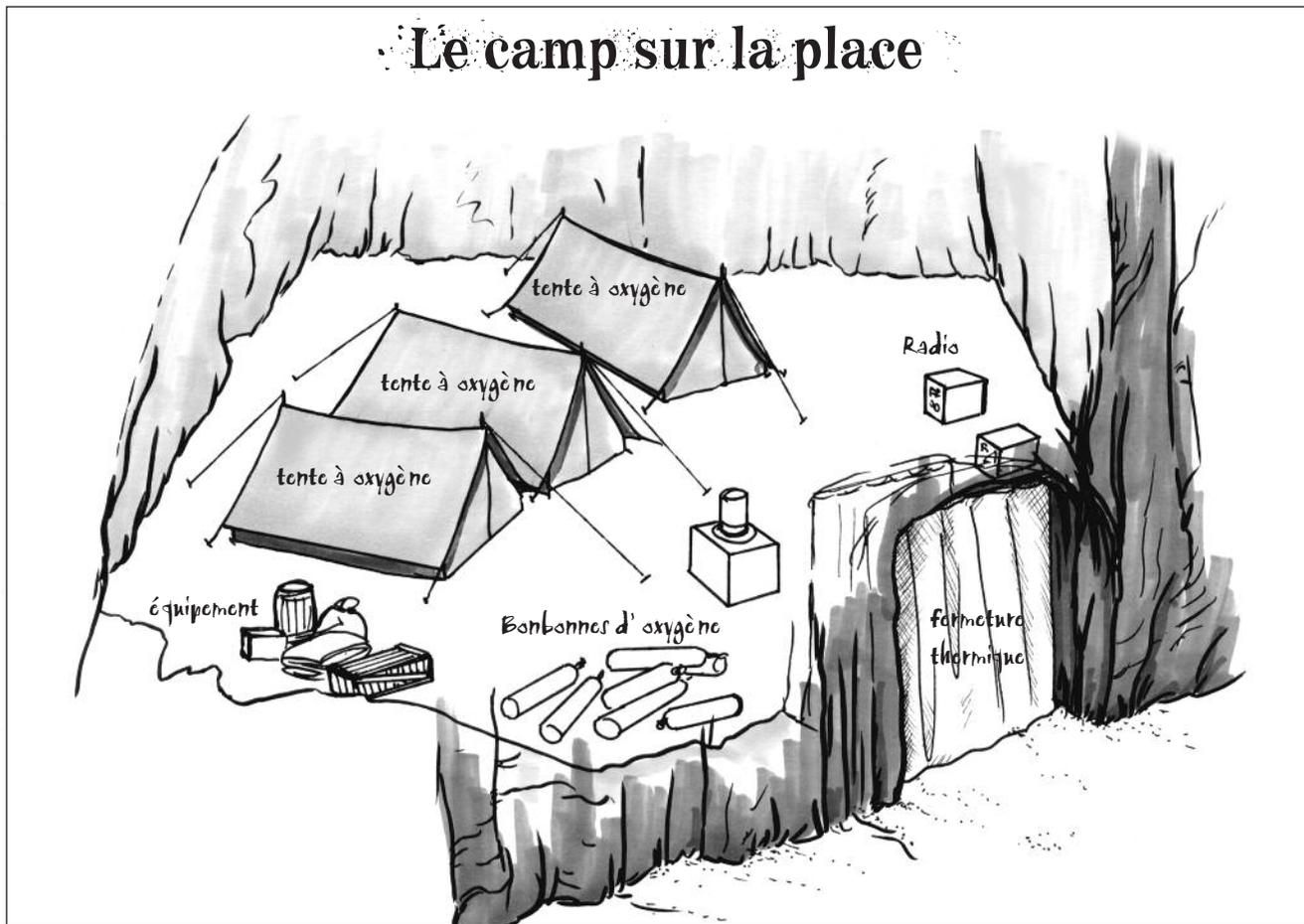


Plan du Camp de Lake destiné aux joueurs

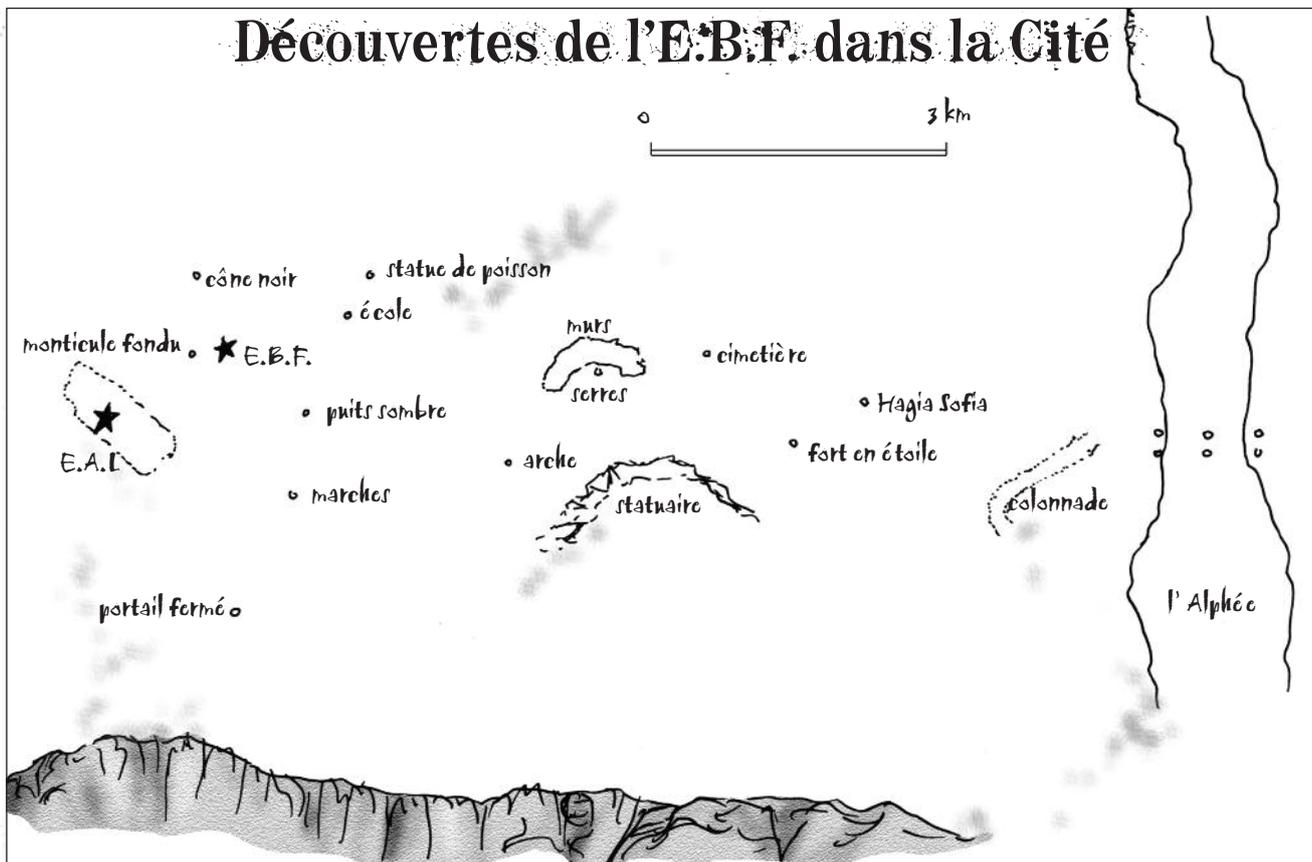




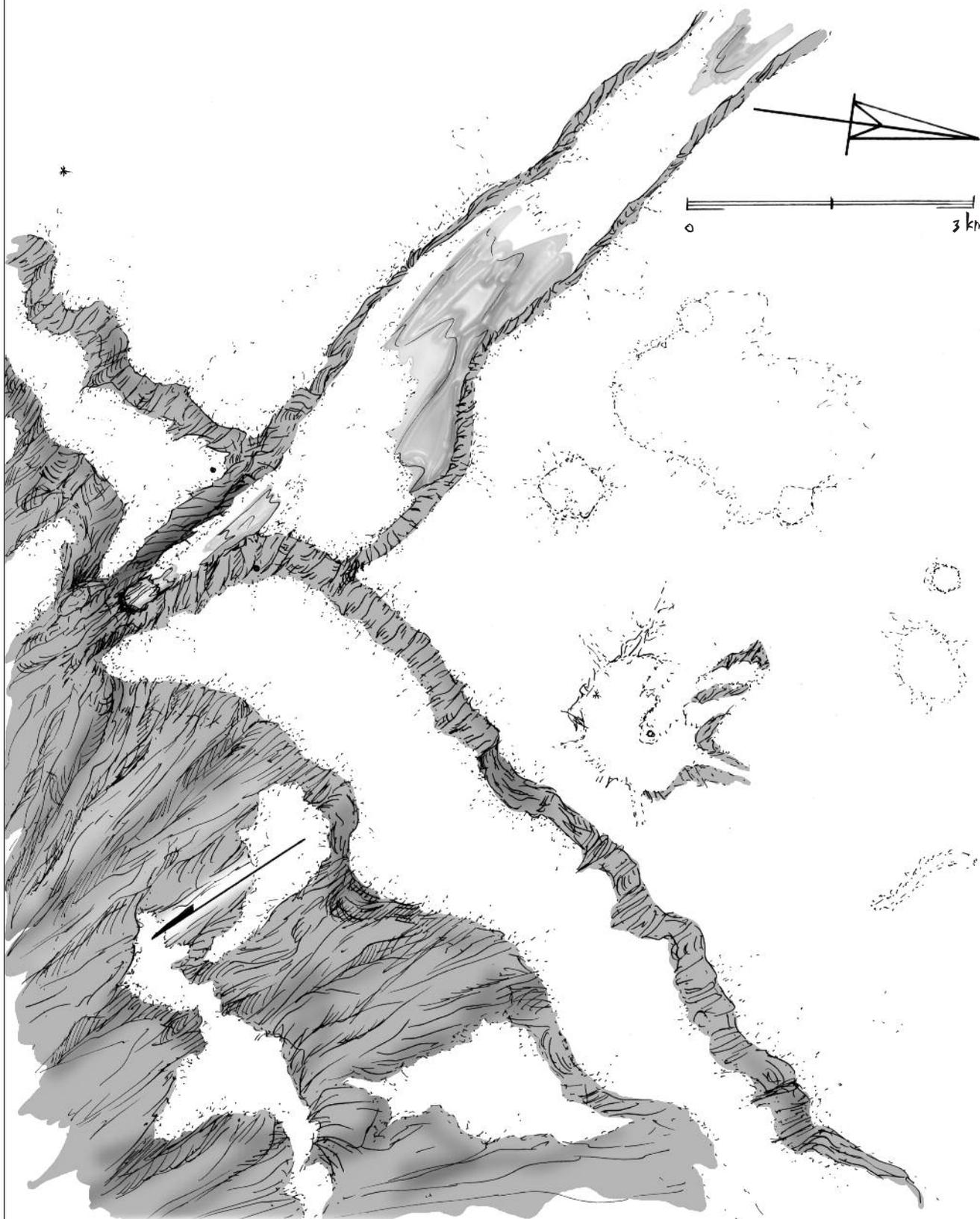
Le camp sur la place



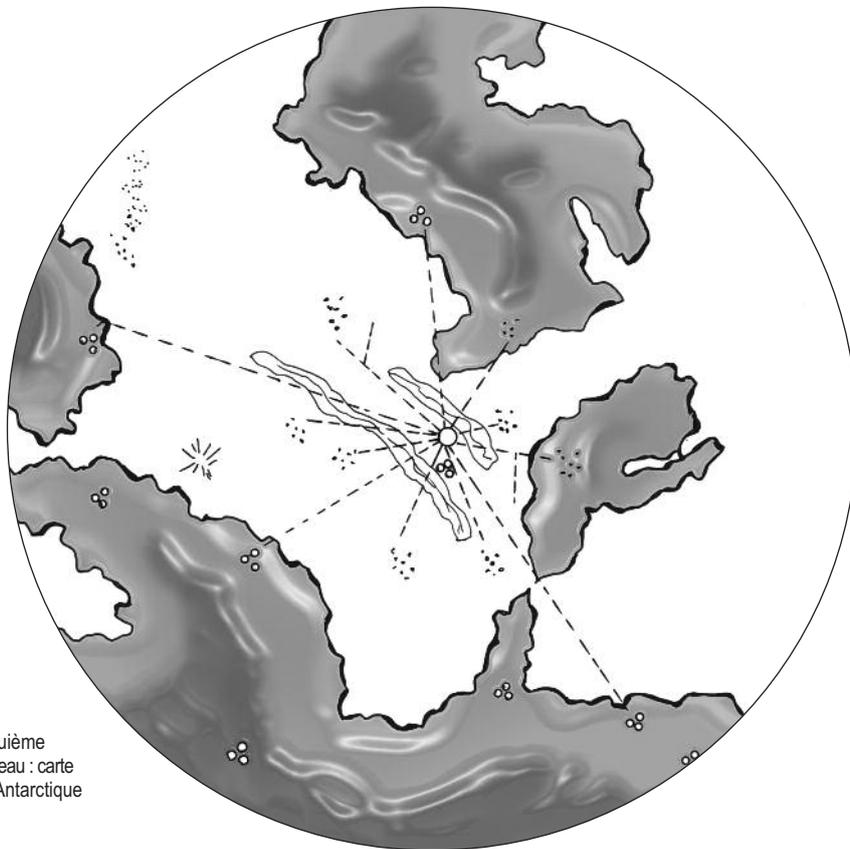
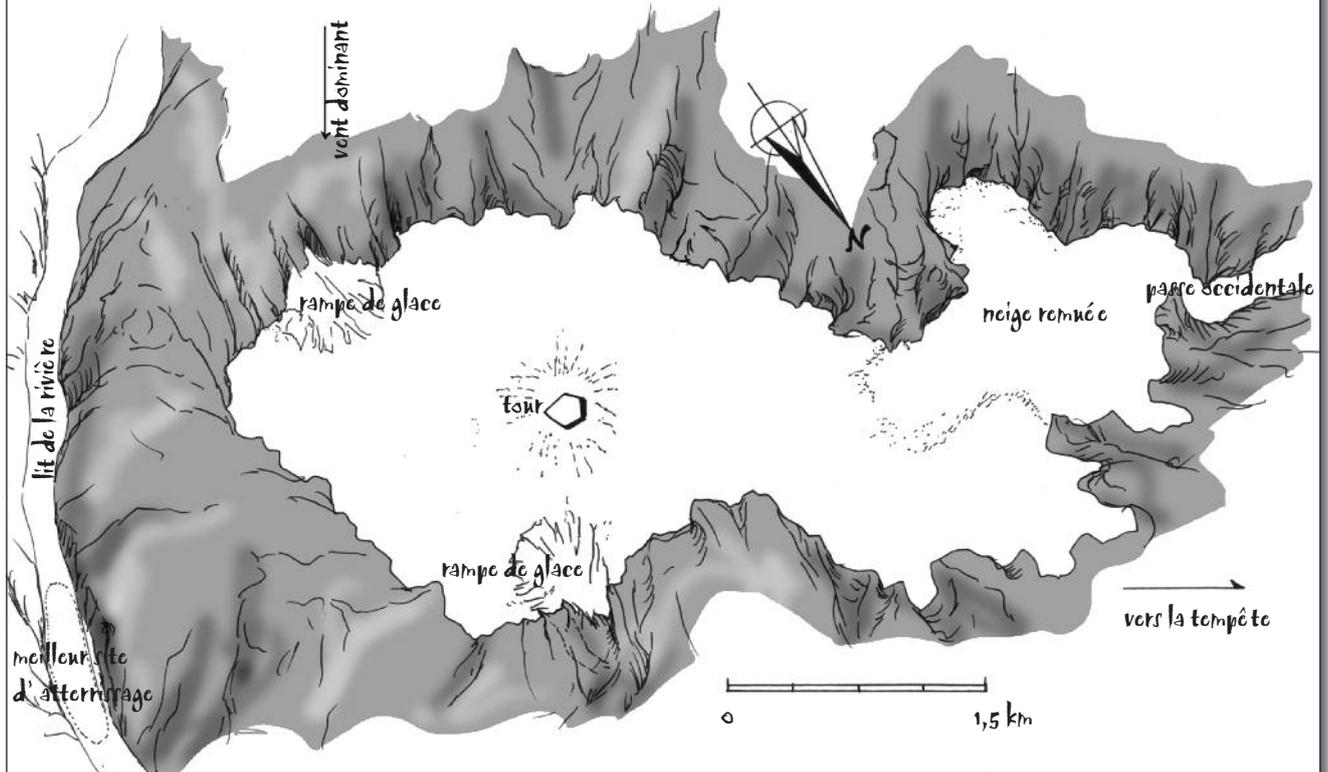
Découvertes de l'E.B.F. dans la Cité



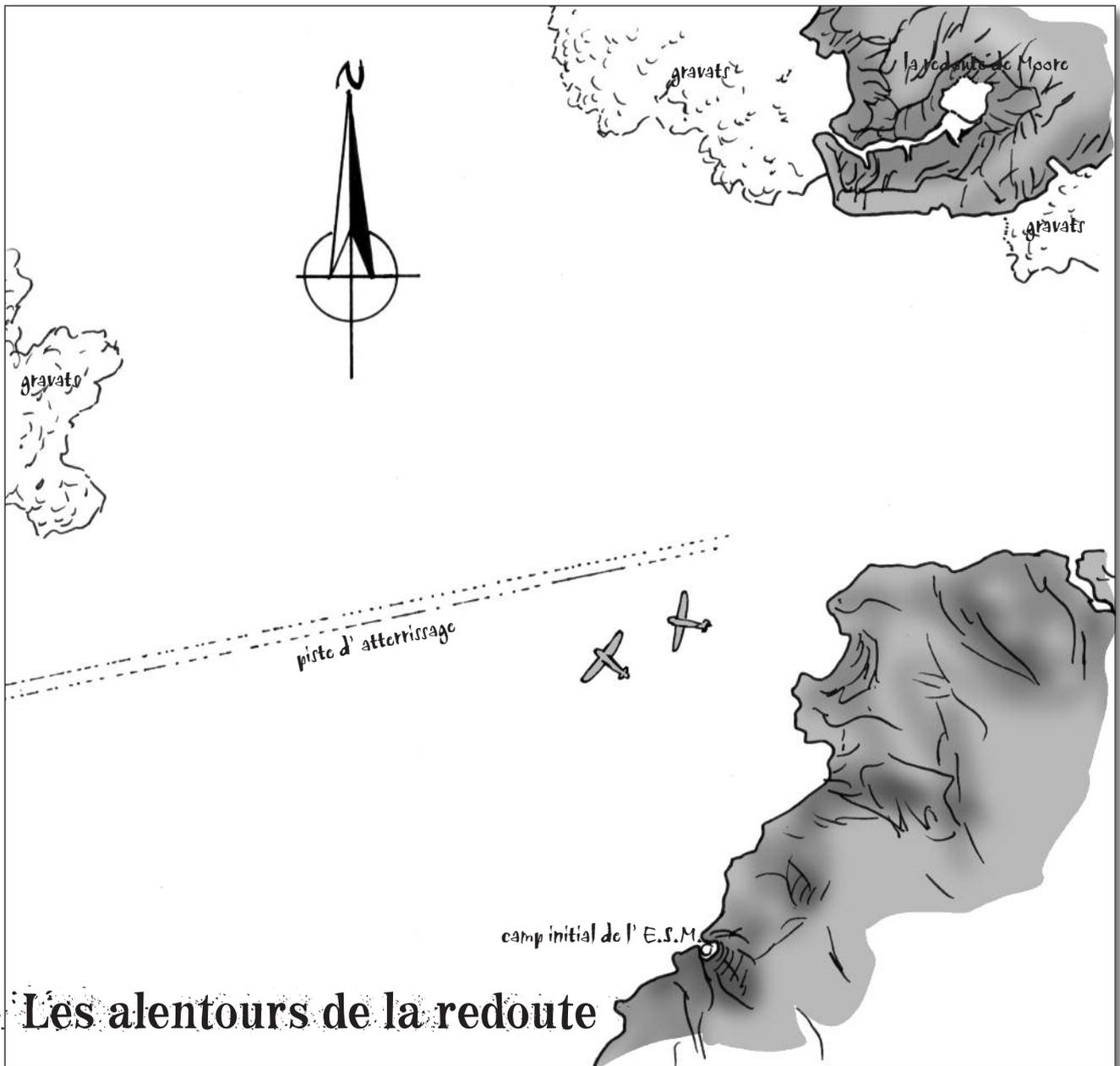
Plan de la Cité destiné aux joueurs



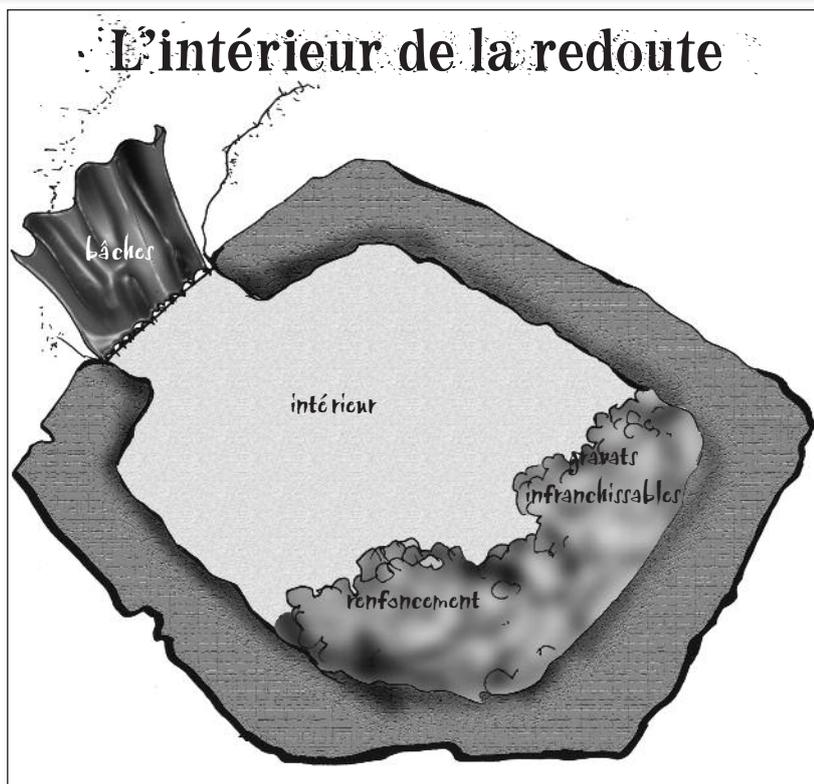
Plan de la Vallée destiné aux joueurs



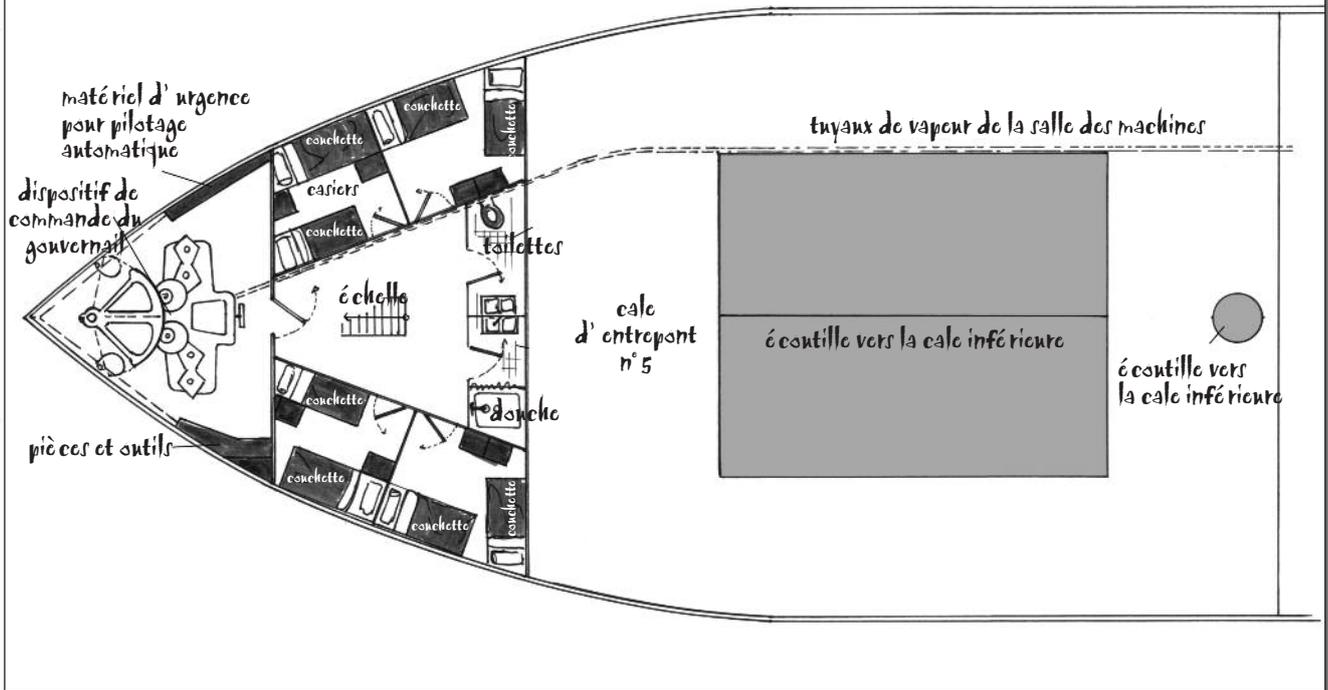
Cinquième
panneau : carte
de l'Antarctique



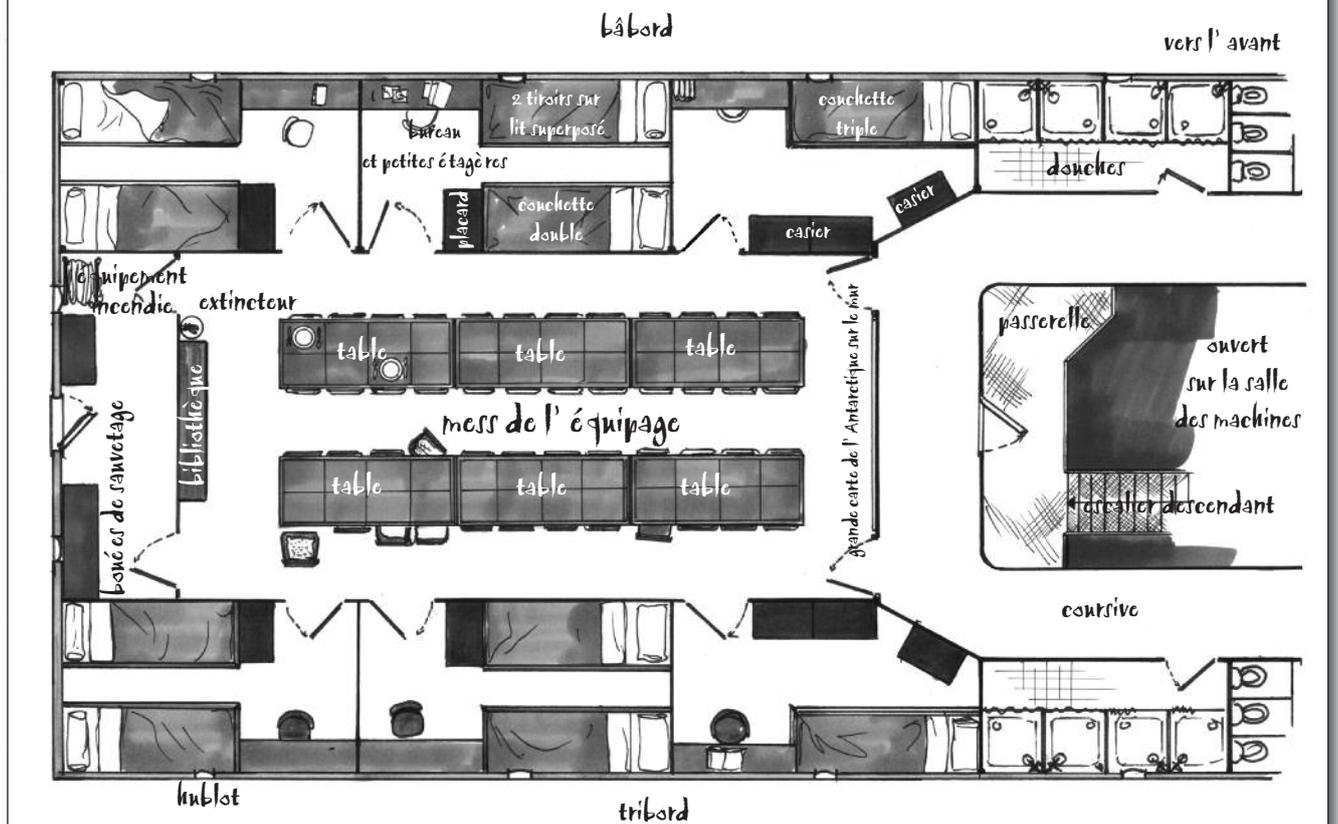
Les alentours de la redoute



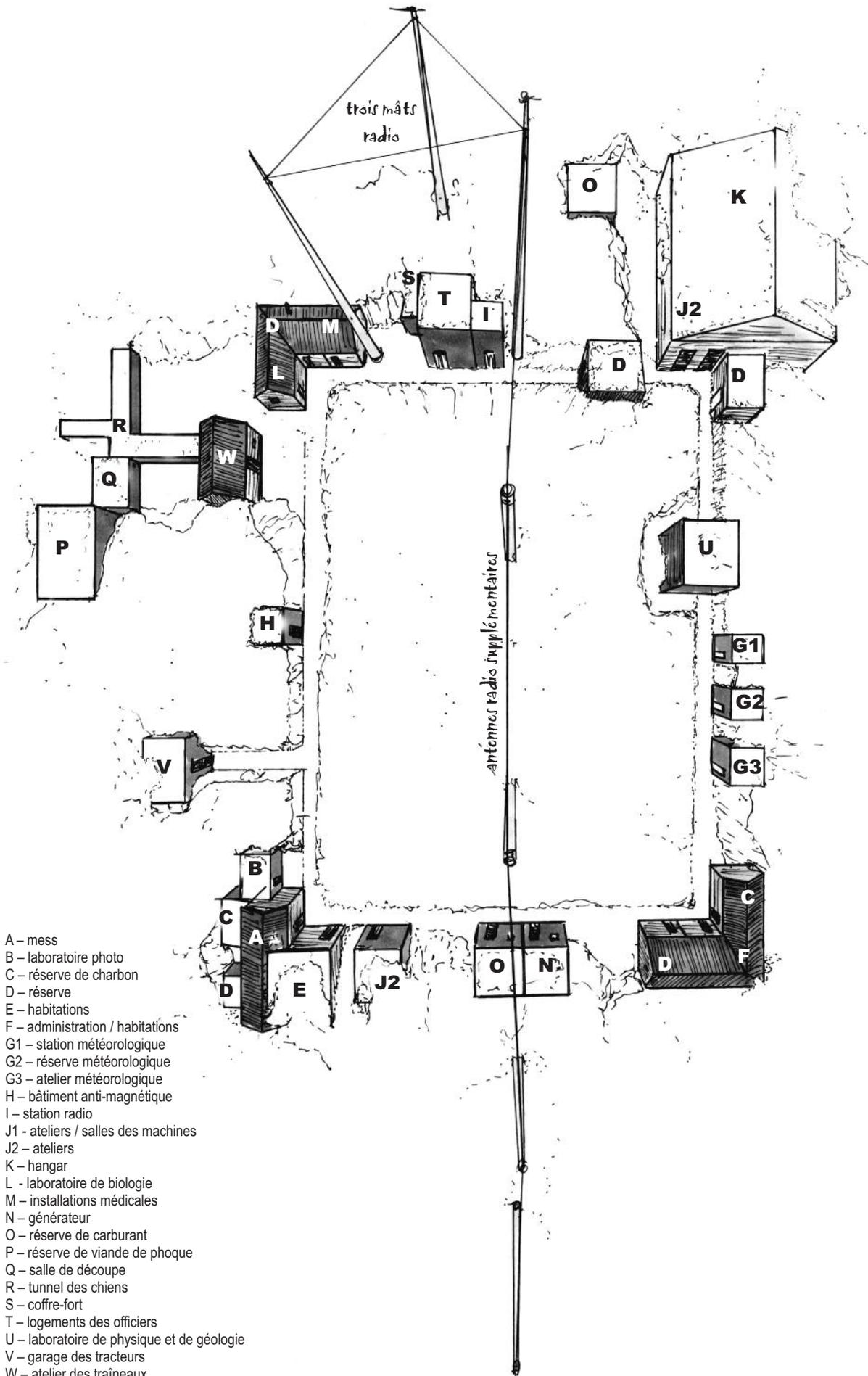
Entrepont : le gaillard d'arrière et la salle de commande du gouvernail



Parties communes du pont arrière



Plan de la base de l'E.B.F.



- A – mess
- B – laboratoire photo
- C – réserve de charbon
- D – réserve
- E – habitations
- F – administration / habitations
- G1 – station météorologique
- G2 – réserve météorologique
- G3 – atelier météorologique
- H – bâtiment anti-magnétique
- I – station radio
- J1 - ateliers / salles des machines
- J2 – ateliers
- K – hangar
- L - laboratoire de biologie
- M – installations médicales
- N – générateur
- O – réserve de carburant
- P – réserve de viande de phoque
- Q – salle de découpe
- R – tunnel des chiens
- S – coffre-fort
- T – logements des officiers
- U – laboratoire de physique et de géologie
- V – garage des tracteurs
- W – atelier des traîneaux

Extrait des manifestes de matériel de l'expédition Starkweather-Moore

Photocopiez les pages suivantes cette annexe. Ce sont des extraits des manifestes d'embarquement du matériel de l'expédition Starkweather-Moore. Au sommet de chaque page, vous trouverez les objets qui doivent être vérifiés, leur quantité, l'endroit où ils devraient se trouver à bord du Gabrielle et leur poids supposé. Au bas de chaque page, vous trouverez les informations réservées au gardien sur ce qui ne va pas dans la liste.

Le gardien devra photocopier chaque page, puis les découper pour ne donner aux joueurs que la partie concernant le manifeste. Quand le gardien le juge bon, il peut donner aux joueurs des informations sur cette liste. Bien entendu, les descriptions très détaillées sont laissées à l'appréciation du gardien, mais l'idée ici est de mettre en lumière les choses qui peuvent aller mal, les efforts nécessaires pour les corriger et de prévenir que d'autres choses encore plus dangereuses pourront se dérouler dans les mois à venir.

Chaque vérification demande des heures ou des jours. Consultez la description des zones d'entrepôt de la Gabrielle dans le chapitre 4-B et assurez-vous de bien faire comprendre aux investigateurs qu'ils travaillent avec une mauvaise lumière, dans des conditions d'accès limités aux différents entrepôts. Ce travail de vérification sera utile plus tard, quand l'équipe tentera de cerner le saboteur au cours du voyage vers le sud, mais aussi quand elle devra affronter de plus grands dangers dans le terrifiant voyage de retour.

Il y aura sans aucun doute plus de sections du manifeste que de joueurs, aussi un seul investigateur devra-t-il certainement s'inquiéter de plusieurs de ces listes. Utilisez-les comme des punitions (puisque'il n'y aura sans doute aucun test de compétence ou de remerciement pour un tel travail), pour remplir les heures creuses ou pour divertir les joueurs tandis que le gardien prépare des événements improvisés.

Rien dans ces recherches mineures ne permettra de faire des tests d'expérience, à moins que ce ne soit clairement indiqué.

Extrait #1				
Qté.	Description	Stockage	kg/pc	Total (kg)
30	Caisses, cont. 2 cartons de 24 conserves de beurre (500 g/pc)	Entrepont 3	24	720
25	Caisses, cont. 32 boîtes de 560 g de lait en poudre	Entrepont 3	20	500
I	Coffre, cont. 4 boîtes de I6 paquets de thé, 340 g chacun	Entrepont 3	26	26
2	Caisses, cont. 6 boîtes, cont. I kg d'abricots secs	Entrepont 3	6	I2
8	Caisses, cont. 4 paquets, cont. 24 boîtes de conserve de 340 g de pruneaux	Entrepont 3	34	272
20	Caisses, cont. 24 boîtes de conserve de haricots blancs d'I kg	Entrepont 3	25	500
6	Bocaux, cont. 4 l de crème aigre	Chambre froide	5	30
8	Caisses, cont. 22 boîtes, cont. I2 œufs	Chambre froide	27	2I5
4	Pots, cont. 9 kg de saindoux	Chambre froide	I0	40
I92	Caisses, cont. 90 tablettes de 225 g de pemmican	Chambre froide	23	4 400
5	Flèches de lard	Chambre froide	23	II5

Notes au gardien

Les éléments suivants sont faux :

- les six bocaux de crème aigre ont été posés, par inadvertance, sur la palette qui contient le beurre en boîte et le lait en poudre – destiné à l'entrepont plutôt qu'à la chambre froide. Si on ne les retrouve pas et qu'on ne les refroidit pas, la crème va rapidement tourner avant que quiconque ne se décide à l'utiliser.

Extrait #2				
Qté.	Description	Stockage	kg/pc	Total (kg)
2	Tracteurs chenillés Ford, cap. 350 kg, avec remorque I 350 kg	Entrepont I	660	I 320
3	Générateurs à essence de 300 W montés sur ski	Entrepont I	36	I09
I	Conteneur, contenant derrick et structure de la foreuse	Entrepont I	455	455
I	Conteneur, cont. générateur, moteurs et tête de forage	Entrepont I	455	455
I	Châssis, avec tuyau de forage articulé de 4 m de long	Entrepont I	455	455
I	Conteneur, cont. fondeuses à glace électriques	Entrepont I	455	455
2	Générateurs à éolienne avec trépied de 4 m	Entrepont I	I36	272
2	Cuisinières à pétrole pour le camp principal	Entrepont 3	II	22
2	Tableaux noirs, surface de Im20 x Im20	Entrepont 3	I6	32
6	Chalumeaux	Entrepont 3	2	I2
4	Lampes à pétrole	Entrepont 3	I	4
3	Malles, cont. kit de cuisine (poêle et marmite)	Entrepont 3	9	27
2	Radios de camp fixe avec antenne	Entrepont 3	I00	200
4	Radios portatives avec antenne	Entrepont 3	45	I80
20	Batteries électriques pour radio mobile	Entrepont 3	9	I80
6	Téléphones de campagne avec clavier télégraphe	Entrepont 3	9	54
32	Batteries électriques pour téléphone	Entrepont 3	0.5	I6
I	Bobine de 2500 m de fil de téléphone	Entrepont 3	4	4

Notes au gardien

Les éléments suivants sont faux :

- les deux caisses contenant les générateurs à éolienne et leurs trépieds ne sont pas là. Elles furent commandées à la Willard and Ball Agricultural Supply Company, de Chicago dans l'Illinois. Si les investigateurs contactent la compagnie, ils découvrent que les générateurs n'ont jamais été envoyés car le paiement de 370 \$ n'est jamais arrivé. Une fois le chèque entre leurs mains, l'équipement arrive en moins de 48 heures.
- sur les trois malles contenant les kits de cuisines, une seule peut être retrouvée dans l'entrepont ; les deux autres furent envoyées sur les docks mais restent introuvables sur le bateau. Les investigateurs ne trouveront pas ces objets à moins qu'ils ne pensent à regarder à bord du navire ; les autres kits ont été déballés dans la cambuse de l'équipage, pour compléter le matériel de cuisine normal. Identifier les casseroles est très difficile, sinon impossible – il faudra plus simplement les remplacer. Un kit de cuisine coûte environ 50 \$.
- après une brève inspection, les quatre radios portatives semblent complètes ; néanmoins, elles ne fonctionnent pas. Il manque, pour chacune, la lampe d'amplification de puissance – elles doivent être commandées à part et aucune commande de ce type n'a été faite. Les lampes peuvent être obtenues auprès du fabricant – ici, la De Forrest Company de New York – et ce serait une bonne idée de commander plusieurs pièces supplémentaires. Les lampes manquantes coûtent 10 \$ pièce.

Extrait #3		Stockage	kg/po	Total (kg)
Qté.	Description			
5	Sacoche, outils de maintenance pour avion	Entrepont 3	23	115
I	Caisse, cont. outils (étou, limes, forets, etc.)	Entrepont 3	135	135
I	Caisse, cont. outils de menuiserie (scies, marteaux...)	Entrepont 3	25	25
I	Boîte, cont. clous et fournitures de menuiserie	Entrepont 3	23	23
4	stères de planches pour construction du camp de base	Entrepont 3	900	3 600
I	Palette, cont. 6 rouleaux de papier goudronné	Entrepont 3	173	173
I	Boîte, cont. matériel et ppts de développement photo	Entrepont 3	16	16
IO	Cuiseurs Nansen et réchauds Primus	Entrepont 3	11	110
2	Caisses, cont. 12 assiettes, tasses et couverts	Entrepont 3	7	14
I2	Baquets (pour faire fondre la glace)	Entrepont 3	1	12
I2	Tente 4 personnes, avec entrée en manche, mâts, etc.	Entrepont 3	25	300
20	Tentes à 5 mâts	Entrepont 3	5	100
40	Sacs de couchage en toile duvetés à la plume d'oie	Entrepont 3	7.5	300
8	Caisses, cont. 6 boîtes de 60 allumettes de sécurité	Entrepont 3	2.5	20
6	Drapeaux (2 US, 2 GB, 2 MU) sur de petits mâts	Entrepont 3	3	18
40	Paires de raquettes	Entrepont 3	2.7	108
IO	Paires de skis, bâtons et fixations	Entrepont 3	6	60
I2	Pelles	Entrepont 3	2	24
6	Haches	Entrepont 3	3	18
4	Scies à rubans	Entrepont 3	2	8

Notes au gardien

Les éléments suivants sont faux :

- ces cinq sacoche de 23 kg sont effectivement remplis d'outils de bonne qualité, en parfaites conditions, flambant neufs ; ce ne sont simplement pas les bons outils. Ces outils lourds sont destinés à des moteurs de bateau, et seuls les plus petits d'entre eux peuvent servir, plus ou moins, à l'entretien des avions, tandis qu'il manque de nombreuses clefs et leviers pour s'occuper des Boeings. Une enquête montre que les outils sont exactement ceux que Starkweather commanda ; c'est la commande elle-même qui était fautive. Les outils doivent être renvoyés à leur fabricant, Bertram Ironwork de Baltimore, et de nouveaux ensembles doivent être achetés à la compagnie Boeing. La livraison prend trois jours.
- les quatre stères de planches (deux tonnes) pour la construction du camp de base sont manquants. Elles n'ont jamais été commandées. Heureusement, on peut trouver ces matériaux auprès de n'importe quelle scierie. Du bois lourd correct coûte entre 9 et 15 cents le mètre, en fonction de la coupe et de la qualité ; il faut sans doute compter aux alentours de 100 \$ pour le lot, y compris la livraison à la *Gabrielle*.
- une grande boîte est absente, censée contenir d'après le manifeste, de l'équipement de développement photographique. Si on fouille tout l'entrepont (avec un test réussi d'*Intuition*), on finit par la dénicher sous d'autres boîtes de la même taille et de la même forme, étiquetées « chocolat ».
- manquent les quatre scies à rubans, utilisées pour travailler le bois. À la place, il n'y a qu'un petit colis contenant quatre lames de rechange pour les mêmes outils. Le numéro de la facture est le bon ; il semble que ce soit une erreur d'écriture.

Extrait #4		Stockage	kg/po	Total (kg)
Qté.	Description			
6	Rouleaux de 200 m de corde d'escalade	Entrepont 3	20	120
I2	sacoche de matériel d'escalade (2 piolets, pitons, mousquetons)	Entrepont 3	5.5	66
I2	Piolets	Entrepont 3	2	24
8	Traîneaux longs Nansen (3.5m x 0.6m, cap. 500 kg)	Entrepont 3	45	360
8	Traîneaux de secours	Entrepont 3	40	80
8	Odomètres pour traîneau	Entrepont 3	1	8
4	Boîtes, cont. pistolet d'alarme et IO fusées éclairantes	Entrepont 3	2	8
3	Caisses métal, cont. IO fusées au calcium (durée IO min)	Entrepont 3	9	27
6	Panneaux réfléchissants couleur cerise (pour signalisation des avions)	Entrepont 3	-	-
6	Lampes de signalisation (nécessitent un générateur)	Entrepont 3	1	6
3	Tentes à oxygène pour 2 personnes	Entrepont 3	23	69
I	Rampe de déchargement robuste	Cale inférieure 3	700	700
36	Chiens de traîneau Malamute (entre 9 et 11 par traîneau)	Entrepont 5	45	1 620
—	Couchettes, banquettes, etc. pour le camp de base	Cale inférieure 5		400
I50	Mâts de 2m50 en bambou	Cale inférieure 5	1	150
20	Madriers de 30cm x 30cm (6m de long) pour fabriquer les abris	Cale inférieure 5	600	12 000
IO	Pylônes de 7 m (lignes téléphoniques et passerelles)	Cale inférieure 5	230	2 300

Notes au gardien

Les éléments suivants sont faux :

- on ne trouve nulle part les douze sacs de pitons et de matériel d'escalade, ni sur le bateau ni dans les entrepôts. En contactant le fournisseur (Dalrymple's de Boston), on peut apprendre que les cartons furent adressés à l'Amherst Hotel et non aux entrepôts des quais. Les objets peuvent être retrouvés dans la salle des bagages, avec tout le reste du matériel d'alpinisme personnel de Starkweather.
- les six panneaux réfléchissants, utilisés pour marquer les avions, sont absents. Le fabricant, Crawford Manufacturing, de Brooklyn, peut montrer que la commande a été payée en entier et livrée à temps dans les entrepôts – bien qu'on n'en trouve aucun signe. Il faut les remplacer pour un coût total d'environ 20 \$.
- les six lampes de signalisation ne sont pas les bonnes. Au lieu des petits modèles indiqués dans la facture, l'entrepont contient deux grandes caisses avec de lourds projecteurs à lampe à arc, tels que ceux utilisés au théâtre. Ils pèsent environ 20 kg pièce et nécessitent un système de refroidissement et une grande source d'énergie ; ils sont éminemment inutilisables en Antarctique. Il faut les renvoyer au fournisseur (Abercrombie Stage and Studio, à Manhattan) pour un remboursement. On peut acheter les bonnes lampes dans n'importe quel magasin d'accastillage et de matériel pour bateau.
- les vingt madriers, les poteaux centraux des abris de la base, sont introuvables. Ils n'ont jamais été commandés. Heureusement, il est assez facile d'en trouver dans n'importe quelle scierie. Chaque madrier coûte entre 20 \$ et 30 \$, en fonction de la coupe et de la qualité du bois. Il faut compter environ 850 \$ pour le lot, y compris la livraison à bord de la *Gabrielle*.

Extrait #5				
Qté.	Description	Stockage	kg/pc	Total (kg)
I	Gouvernail de rechange et pièces d'assemblage	Pont arrière	I 000	I 000
I	Hélice de rechange	Pont arrière	I 250	I 250
I	Radeau en barils de pétrole (pour le débarquement)	Pont arrière	500	500
40	Sacs, cont. ciment à prise rapide	Entrepont 4	I8	720
2	Mallettes, cont. 48 bâtons de dynamite-gélatine ammoniacale	Entrepont 4	28	56
2	Kits de soudure	Réserve du Bosco	I00	200
8	Maillets	R. du Bosco	4	32
8	Masses	R. du Bosco	I	8
I	Caisse en bois, cont. I00 détonateurs non-électriques modèle n°6	R. du Bosco	5	5
6	Rouleaux (I5 m) de mèche	R. du Bosco	5	30
8	Grosses pinces à levier	R. du Bosco	2	I6
I2	Racloirs à glace	R. du Bosco	I	I2
I2	Pelles à neige	R. du Bosco	2	24
I2	Balais à poils durs (pour nettoyer la neige sur le navire)	R. du Bosco	I	I2
4	Ancre à glace (très gros grappin)	R. du Bosco	80	320

Notes au gardien

Les éléments suivants sont faux :

- les quarante sacs de ciment à prise rapide sont manquants. Ils n'ont jamais été commandés, mais il faut effectuer une fouille complète des entrepôts pour le confirmer. Le numéro de facture indiqué sur la liste de Moore correspond en fait aux pièces de rechange du gouvernail. Les sacs de ciment peuvent être achetés auprès de n'importe quelle firme de fourniture de matériaux de construction, pour environ 0.50 \$ pièce.
- les différentes mallettes de dynamite ne sont pas encore arrivées. Elles ont été commandées et payées à la Giordano's Construction Supply Firm de Newark. Si les investigateurs se renseignent, ils découvrent que les explosifs n'ont pas été livrés en raison d'une loi du New Jersey qui requiert que tous ceux qui en commandent de grandes quantités soient enregistrés. Giordano's a envoyé plusieurs lettres à Starkweather pour le prévenir, mais il n'a pas répondu (et n'est pas au courant du problème). Pour résoudre l'affaire, il faut se rendre à Newark, prendre un ou deux rendez-vous avec la police d'état du New Jersey et payer 5 \$ d'enregistrement.
- les boîtes de détonateurs, commandées elles aussi auprès de Giordano's, ont été retenues pour les mêmes raisons. Un examen des détonateurs, quand ils arrivent, montre qu'ils ne sont pas conformes à ce que Moore a commandé. Ce sont des détonateurs électriques – ils doivent être remplacés par des détonateurs non-électriques N°6 pour un coût d'environ 20 \$.
- ça ne devrait donc pas être une surprise, à ce moment-là, de constater que les rouleaux de mèche ne sont pas dans les entrepôts. Pourtant, ceux-ci ont bien été livrés par Giordano's, il y a un bon moment, et le bordereau a été signé par un des gardes. Maintenant, ils sont absents, disparus sans laisser de trace. Remplacer ces rouleaux coûte environ 30 \$. Ce qu'ils sont devenus reste un mystère (en fait, les mèches ont été volées par Henning, le saboteur payé par Danforth, qui les a cachés à bord du bateau).
- la caisse contenant les douze pelles à neige indiquées sur le manifeste de Moore est bien dans l'entrepôt. Cependant, un test réussi d'intuition permet de noter qu'elle est bien plus grande que ce qu'elle devrait être. Une inspection révèle qu'elle contient 72 pelles, et non 12, sans doute à cause d'une erreur d'écriture. Elles ont toutes été payées et livrées.

Extrait #6				
Qté.	Description	Stockage	kg/pc	Total (kg)
30	Caisses, cont. 30 boîtes de sardines (250 g/pc)	Entrepont 3	9	270
4	Cartons, cont. 8 boîtes de poivre (II5 g/pc)	Entrepont 3	I	4
2	Cartons, cont. 8 bocaux de moutarde (I70g/pc)	Entrepont 3	I.5	3
2	Cartons, cont. 8 bocaux de sauce tabasco (60 g/pc)	Entrepont 3	I	2
4	Caisses, cont. 40 bocaux de marmelade (230g/pc)	Entrepont 3	I0	40
I	Carton de 8 bouteilles de sauce worcestershire (I00 g/pc)	Entrepont 3	I	I
4	Cartons, cont. 80 boîtes de raisins secs (I20 g/pc)	Entrepont 3	II	44
3	Caisses, cont. I50 bocaux de sirop d'orange (230 g/pc)	Entrepont 3	35	I05
3	Caisses, cont. I50 bocaux de sirop de raisin (230 g/pc)	Entrepont 3	35	I05
I6	Cartons, cont. 9 boîtes de 4 plaques de chocolat (450 g/pc)	Entrepont 3	I8	288
48	Caisses, cont. I2 boîtes de 6 biscuits froment/avoine (350 g/pc)	Entrepont 3	25	I 200
4	Cartons, cont. 20 boîtes de sucre en morceau (250 g/bt)	Entrepont 3	6	24
4	Cartons, cont. 27 boîtes de bouillons-cubes (I20 g/boîte)	Entrepont 3	4	I6
I0	Sacs, cont. 5 kg de sucre en poudre	Entrepont 3	5	50
8	Sacs, cont. 6 kg de farine de cuisine	Entrepont 3	6	48
4	Boîtes de conserve, cont. I kg de levure chimique	Entrepont 3	I	4
4	Cartons, cont. 500 g de bicarbonate de soude alim.	Entrepont 3	0.5	2
I	Carton, cont. I2 boîtes de sel (I kg/boîte)	Entrepont 3	I2	I2
5	Caisses, cont. I2 boîtes de farine d'avoine (2 kg/pc)	Entrepont 3	25	I25

Notes au gardien

Plusieurs éléments de cette liste ont été mal commandés et doivent être achetés de nouveau si on veut bien les emporter :

- les trente caisses de sardines indiquées sur le manifeste contiennent en fait plusieurs grandes boîtes d'huile de sardine.
- les quatre cartons de poivre contiennent chacune quatre boîtes d'1 kg de piment rouge séché.
- les quatre caisses contenant les bocaux de marmelade contiennent bien des bocaux, mais vides, prêts à l'emploi avec couvercles étanches et cire.

D'autres objets n'ont jamais été commandés :

- les huit sacs de 6 kg de farine
- les quatre cartons de bouillons-cubes

Les objets suivants ont été commandés mais sont manquants ; il faut les rechercher :

- une boîte contenant huit bouteilles de worcestershire sauce (elles ont été montées à bord de la *Gabrielle* pour l'équipage, mais les investigateurs ne les retrouveront probablement jamais).
- quatre cartons de sucre en morceau. Ils ont été livrés par une épicerie locale, mais impossible de mettre la main dessus (ils ont été accidentellement embarqués à bord d'un autre navire et sont loin en mer à l'heure qu'il est).

Extrait #7		Stockage	kg/pc	Total (kg)
Qté.	Description			
4	Bâches de toile pour avions, 12 m de côté	Sur les avions	70	280
6	Capuches textiles de réchauffage des moteurs	Sur les avions	5	30
2	Mallettes, cont. caméra, tripode et pellicule	Cabines	60	I2
2	Guitares	Cabines	n.d.	n.d.
2	Harmonicas	Cabines	n.d.	n.d.
3	Ensembles de prise de vue : appareil photographique, lentilles, trépied, pellicule, 50 ampoules à flash, filtre infrarouge, étui	Cabines	I2	36
I	Mallette, cont. instruments de biologie, zoologie et botanique (microscopes, lames etc.)	Cabines	I2	I2
I	Camisole	Cabine médecin	3	3
3	Paires de menottes	Cabine médecin	n.d.	n.d.
I	Valise, cont. 24 flacons de liqueurs médicinales diverses	Cabine médecin	I4	I4
I	Pharmacie, cont. outils chirurgicaux et drogues	Cabine médecin	I3	I3
I	Sacoche de médecin, utilisable en déplacement (cont. morphine injectable)	Cabine médecin	6	6
I	Carton, cont. tabac et cigarettes	Bureau E.S.M.	4	4
I	Mallette, cont. machine à écrire, papier, carbone	Bureau E.S.M.	I6	I6
I	Caisse, cont. divers instruments de repérage et cartes	Bureau E.S.M.	23	23
I2	Paires de jumelles, 7x50mm	Bureau E.S.M.	I	I2
I	Mallette, cont. instruments astronomiques et carnets de note			
	Compteur Geiger-Muller pour étude du rayonnement cosmique			
	Spectrographes à quartz pour étude des spectres solaires et célestes	Bureau E.S.M.	I2	I2
4	Mallette, cont. instruments météorologiques et textes	Bureau E.S.M.	6	24
2	Coffres, cont. équipement paléontologique (Travaux de référence, brosses métalliques, outils dentaires de précision, équipement de cartographie)	Bureau E.S.M.	5	I0
6	Coffres, cont. outils de géographie/cartographie (Jalons, théodolite de relevé sur tripode en aluminium, marteaux de géologues, sachets à échantillons, matériel à dessin)	Bureau E.S.M.	I9	II4
2	Coffres, cont. kit de géophysicien (compas de précision, magnétomètre)	Bureau E.S.M.	6	I2
2	Coffres, cont. matériel d'échantillonnage et d'expérimentation chimique (tubes à essai, vases à bec et autres verreries, becs Bunsen, consommables d'analyse, pinces, bouchons, thermomètres, tables de réf.)	Bureau E.S.M.	5	I0
4	Caisses, cont. 6 boîtes (fer-blanc) de soude caustique	R. du Bosco	69	276

Notes au gardien

Les éléments suivants sont faux :

- la caisse contenant les harmonicas a été cassée et les deux instruments sont perdus. C'est visiblement du vandalisme ; les deux harmonicas peuvent être remplacés au coût d'environ 8 \$.
- la caisse contenant les instruments d'astronomie et le compteur Geiger est manquante. Elle est actuellement dans la salle des bagages de l'hôtel Amherst ; les investigateurs ne peuvent pas trouver l'information à moins qu'ils n'en parlent à Moore, qui est au courant de sa localisation.
- la caisse contenant la soude caustique a été livrée à l'entrepôt mais est portée manquante. On n'en trouve nulle trace ; on peut en racheter auprès d'un fournisseur pour laboratoire, pour environ 9 \$. La première caisse a été volée par le saboteur, Henning, et montée à bord du navire.





22 mars — Les ténèbres s'étaient sensiblement épaissies et n'étaient plus tempérées que par la clarté des eaux, réfléchissant le rideau blanc tendu devant nous. Une foule d'oiseaux gigantesques, d'un blanc livide, s'envolaient incessamment de derrière le singulier voile, et leur cri était le sempiternel *Teke-li-li* ! qu'ils poussaient en s'enfuyant devant nous. Sur ces entrefaites, Nu-Nu remua un peu dans le fond du bateau ; mais, comme nous le touchions, nous nous aperçûmes que son âme s'était envolée. Et alors nous nous précipitâmes dans les étrointes de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit, comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était de la blancheur parfaite de la neige.....

XXVI

Ainsi tirés de notre état de transe passive, Peters et moi-même saisîmes les avirons au fond du canot et ramâmes puissamment, tentant de nous diriger vers l'imposante silhouette. Nous ne pouvions déterminer précisément ce qui se tenait au pied de la statue, mais c'était, quoi qu'il arrive, plus attrayant que le trépas par noyade ou écrasement promis par la cataracte. Le grondement désormais audible de la cascade s'approchait à un rythme effrayant, mais nous nous accrochâmes avec acharnement à notre seul espoir de salut, y jetant nos dernières forces. Nous ne pouvions voir la silhouette que par intermittence, de grandes quantités de vapeur et de substance cendreuse nous la cachant la plupart du temps. Néanmoins, nous luttâmes vaillamment, saisissant ce qui se présentait comme notre unique chance de survie. Nous nous maudissions d'avoir succombé à l'étrange apathie hallucinée au cours des jours précédents, dont seule nous avaient tiré l'horrible proximité de la cataracte déchaînée et l'imminence d'une issue fatale.

Ballottés par les flots déchaînés, nous rapprochant dangereusement du gouffre, nous parvînmes tant bien que mal à atteindre l'énorme silhouette. Elle n'avait fait aucun mouvement, et tandis que Peters l'effleurait, nous nous rendîmes compte qu'il s'agissait de quelque immense statue intégralement taillée dans une pierre brillante semblable à du marbre blanc. La brume et les cendres étaient à présent d'une telle densité que nous pouvions à peine nous voir l'un l'autre. Peters s'accrocha fermement de ses bras robustes à une jambe de la silhouette imprécise et, par-dessus le tonnerre de la cascade, me cria de me hisser jusqu'à lui à l'avant du canot.

Grimpant à ses côtés, je vis au travers de la tempête aveuglante et brûlante que l'immense statue avait été érigée à l'extrémité d'une île jouxtant le rebord de la monstrueuse cataracte. Nous n'avions pu discerner cette terre auparavant par faute de la vapeur ambiante et du fait qu'elle était d'un blanc quasi immaculé, sans aucun doute à cause des épais dépôts de substance cendreuse. Peters était solidement accroché à la jambe de l'idole, me permettant de monter sur l'énorme pied, puis je tins l'embarcation afin qu'il puisse s'élancer vers l'autre membre. Les embruns étaient extrêmement douloureux, car l'eau était si chaude que même de minuscules gouttes provoquaient des cloques. À peine mon compagnon fut-il hors du canot que le courant m'arracha celui-ci des mains. Nos maigres provisions ainsi que le corps de Nu-Nu basculèrent dans le gouffre grondant, vers je ne sais quels lieux terribles dans les abysses de la mer.

Depuis les jambes de la statue, il suffisait d'un saut pour rejoindre l'îlot pâle et sablonneux. Quelle que fût la nature des cendres en suspension, le sable d'une blancheur d'ivoire étalé sur les rives de l'île ne pouvait en être distingué, et il était d'une couleur quasiment identique à celle de la végétation pâle et étrangement charnue qui colonisait les lieux. L'air vrombissait en permanence du son de la cataracte, et c'était un miracle que nous puissions nous entendre en criant. Ayant perdu toutes nos provisions, notre première préoccupation fut de trouver quelque nourriture. Peters suggéra que nous tentions de goûter la chair curieusement fondante des plantes blanchâtres et frémissantes qui poussaient jusqu'à mi-jambe. Un grand nombre d'oiseaux blancs résidant sur l'île semblaient s'en rassasier pour leur propre subsistance, et nous essayâmes donc. Même si ces végétaux se contractaient et tressaillaient lorsque nous les coupions, et qu'un liquide pâle suintait alors le long des déchirures, ils ne se révélèrent pas être des mets totalement répugnants. Au contraire, ils s'avérèrent constituer notre seule alimentation durant de longues journées, offrant à la fois de la nourriture et une quantité désaltérante d'eau relativement fraîche. Et ce malgré leur saveur à cre, comme saumurée.

23 Mars — Le véritable inconvénient de nos plantes charnues était qu'il s'agissait des seules choses qui poussaient sur l'île. Bien que leurs capacités reconstituantes se montrassent évidentes au vu de l'évolution favorable des forces de Peters et moi-même, elles n'auraient pu en aucun cas nous être utiles à la fabrication d'un canot ou d'un radeau. Si nous ne trouvions pas quelque moyen de quitter cette île (un bosquet d'arbres ou peut-être même une épave rejetée sur les berges par la mer), nous étions condamnés à rester en ce lieu pour le reste de notre existence. Nous nous employâmes donc à explorer l'îlot, en restant toujours proches de la rive, et non loin l'un de l'autre en raison de l'extrême épaisseur de la brume tourbillonnante, surpassant même les brouillards de Nantucket que j'avais connus enfant ; nous ne voulions pas nous perdre de vue. Nous cherchâmes pendant de longues

heures, pour finalement nous rendre compte que la plage était d'une propreté immaculée, comme nettoyée par les mains d'albâtre de l'énorme statue qui montait la garde à l'extrémité de l'île.

24 Mars — Je m'éveillais lorsque Peters me secoua, indiquant des silhouettes s'approchant de notre île à bord de canots sinistrement familiers, formes sombres aisément discernables au travers de la blancheur vaporeuse de l'atmosphère. Tous les sens en alerte, nous nous cachâmes parmi les végétaux blanchâtres, qui suintaient en s'écrasant mollement sous notre poids. Nous ne leur accordâmes guère d'attention, occupés à observer au-delà du rivage les canots des sauvages qui s'approchaient de l'îlot. On dénombrait six embarcations, qui ne possédaient ni la longueur ni la largeur imposante de celles que nous avions vues chez les autres Tsalalis. Celles-ci atteignaient au mieux les sept mètres de long, et ne contenaient que trois silhouettes : deux rameurs et une troisième personne debout à l'avant.

Les créatures debout dans ces canots semblaient être des sortes de chamans ou de sorciers : ils émettaient un ululement presque continu et tout à fait différent des sons courts et discordants que nous avions entendu sur l'île de Tsalal, bien que régulièrement ponctué du familier *Tekeli-li*. Chaque fois que l'un de ces sorciers lançait ces épouvantables syllabes, tous les sauvages étaient parcourus d'un même frémissement. Leur terreur envers l'île et sa large étendue blanchâtre était évidente ; ce banc de terre était peut-être bien la source même de leur superstitieuse frayeur. Avec Peters, nous observions l'approche des canots depuis un bon moment, lorsque l'un d'eux vira de bord. Nous vîmes, reposant à l'intérieur, une forme humaine ligotée. Je l'indiquais à Peters, qui s'empressa d'observer les autres embarcations pour y déceler l'éventuelle présence d'autres captifs. Le temps que les sauvages parviennent au rivage, nous avons la certitude que chaque canot transportait un prisonnier.

Lorsqu'ils menèrent leurs embarcations hors de l'eau sur la plage blanchâtre, nous fûmes choqués de constater que les prisonniers étaient blancs — des Européens, comme nous n'en avions vu aucun depuis le massacre de notre équipage. Un tel spectacle aurait pu vous tirer des larmes : observer ces camarades et compatriotes si proches de nous, mais aux mains d'immondes sauvages. Nous décidâmes de les libérer sur le champ, mais immédiatement après que nous ayons pris cette résolution, les indigènes s'emparèrent chacun d'une lance ou d'un gourdin rangés dans leurs canots ; étant désarmés, nous renoncâmes. Peters et moi-même décidâmes alors à voix basse de rester dissimulés, et c'est seulement lorsque leurs armes furent convenablement réparties entre eux que les écarantes créatures sortirent les Européens hors des canots. Ces derniers avaient été ligotés comme du gibier : les pieds et les poings liés à une perche, afin d'être transportés à travers les broussailles cendreuse. La vision était quasi-insupportable, et j'entendis Peters jurer dans sa barbe que nous libérerions les captifs coûte que coûte. Ses yeux brillaient d'une lueur que je n'avais jamais connue auparavant, et j'eus un léger mouvement de recul en les voyant. Je me demandais avec crainte si ce n'était pas de la folie qui couvrait derrière ce regard.

Les Tsalalis, à la démarche d'ordinaire si bruyante, se déplaçaient cette fois sur l'îlot de façon tout à fait silencieuse. Nous les suivîmes, satisfaits que les plantes suintantes ne trahissent pas notre déplacement comme une véritable forêt aurait pu le faire. Nous nous mouvions en suivant une trajectoire parallèle à celle des créatures, le son de notre passage complètement masqué par le rugissement de la cataracte. Enfin, la procession stoppa devant un édifice de pierres.

Il était évident que ce monument n'avait pas été érigé par des habitants de Tsalal, ceux-ci vivant dans de sommaires huttes et cette construction étant faite de pierres ajustées. Elle paraissait très ancienne, crevassée et usée comme les ruines romaines semblaient l'être sur les gravures que j'avais vues suspendues aux murs de l'académie. Sa couleur était grise, quoiqu'il soit difficile de l'établir avec certitude sous les épaisses couches de cendre blanche tombée du ciel. D'où nous étions, nous ne pouvions déterminer sa forme générale. La forme qu'elle avait pu autrefois présenter était aujourd'hui effacée par de larges amoncellements de cendre et le passage d'innombrables années, peut-être bien des millénaires. Les sauvages pénétrèrent directement au sein de l'édifice par une porte voûtée massive qui aurait aisément permis l'accès de front à une troupe de chevaux ; ils disparurent de notre vue, suivant un chemin taillé directement dans les roches qui formaient le sol du bâtiment. Nous patientâmes un bref instant, hésitant quant à nos prochaines initiatives. Si nous suivions les sauvages de trop près, nous serions inévitablement massacrés par ces guerriers armés. Mais nous ne pouvions cependant pas rester là à attendre tandis que ces créatures maléfiques sacrifiaient nos frères humains à quelque divinité obscène.

Nous nous rapprochions furtivement de l'entrée de l'édifice lorsque nous entendîmes soudainement un *Tekeli-li* perçant, répété une douzaine de fois par un écho provenant de l'intérieur du monument, à ce qui ne pouvait être qu'une impressionnante distance. Nous perçûmes un bruit de course rapide se précipitant vers nous, et nous eûmes juste le temps de nous dissimuler parmi les plantes rabougries avant que les créatures ne surgissent hors de la porte voûtée à une vitesse infernale. Il n'y avait aucun signe de leurs prisonniers, mais

les guerriers, visiblement plus entraînés à la course que les chamans, se précipitaient en une folle débandade de formes sombres fuyant aveuglément vers les embarcations.

Peters et moi-même restâ mes quelques instants ahuris, avant de nous lever. « Les as-tu comptés ? » me demanda-t-il. Je répondis que non. « Ils sont sortis à seize », dit-il nonchalamment. Il grimaça de manière grotesque. Il ne restait donc que deux des sauvages à l'intérieur de la construction, et Peters était fort désireux de les retrouver. Il frotta ses mains rugueuses l'une contre l'autre avec impatience, et s'élança devant moi au travers de l'entrée massive. J'avais le sentiment que son esprit brûlait de venger les âmes de l'équipage de la *Jane Guy*, qui avait été massacré au cours de la terrible embuscade.

Lorsque nous entrâ mes, je remarquais que, à l'inverse de l'aspect sommaire et décrépît des surfaces extérieures de la construction, l'intérieur était lisse comme s'il avait été soigneusement poli. Les blocs de pierre qui formaient les parois se complétaient si parfaitement que je n'étais pas même capable de glisser un ongle entre eux. Je me remémorais les mythes propres aux grands monuments de l'antiquité, tandis qu'un sentiment vertigineux d'ancienneté nous enveloppait telle la poussière dégringolant de ruines. Une portion étroite du sol semblait particulièrement usée, probablement sous les pas des créatures de Tsalal, étant donné que nous n'avions observé aucune trace de vie animale ou humaine sur l'îlot. L'édifice s'inclinait brusquement, point assez pour nous déséquilibrer mais suffisamment pour que nous le ressentions. Nous descendîmes donc, au sein de ce qui se révéla être une galerie souterraine. Malheureusement la lumière qui provenait de l'issue derrière nous ne s'infiltrait guère loin dans la structure et nous ne disposions ni l'un ni l'autre du moindre moyen de produire une flamme, pas plus que d'un quelconque combustible pour l'entretenir. Nous avançâ mes avec une grande prudence, habituant nos yeux à l'obscurité grandissante. Nous fûmes bientôt sous le niveau de la mer, car l'air était aussi moite qu'on l'aurait imaginé. Les parois suintaient d'une telle humidité qu'il m'en venait des visions de Jonas dans l'estomac de la baleine. Lorsque toute lumière eût quasiment disparu, nous nous trouvâ mes obligés de nous orienter à l'aveuglette le long des parois lisses et glissantes. A ce point de la descente, nous n'entendions toujours aucun son provenant du groupe des captifs encore en avant de nous, seul résonnait le tonnerre permanent de la cataracte quelque part au-delà des murs de l'édifice.

Soudainement retentirent des cris atroces, comme ceux d'un groupe d'hommes en péril mortel. L'intensité des hurlements était insupportable. Pourtant un affreux crissement, perçant les tympanes comme rien de ce que je n'avais rencontré jusqu'alors, le surpassait très largement. Dirk Peters, qui l'instant d'avant se tenait à mes côtés, avait soudainement disparu, mais j'étais incapable de décider s'il s'était précipité en avant ou s'il avait fui vers la sortie. Je me dirigeai avec détermination vers l'insupportable cacophonie, mais je trébuchai et m'effondrai dans ces épaisses ténèbres.

XXVII

Lorsque je recouvrais mes sens, les ignobles hurlements avaient cessé. Une lueur rougeâtre épaisse, comme visqueuse, avait surgi dans le tunnel devant moi, me permettant à nouveau de distinguer les alentours. Peters était accroupi contre un angle de la galerie, le regard fixé en direction de la lueur pourpre et artificielle. Un bruit attira alors mon attention, similaire au raclement d'une cargaison qu'on charge à bord d'un navire. Profitant de cette couverture sonore, je me glissais jusqu'à Peters, toujours absorbé par la contemplation de l'activité en cours au-delà de l'angle. J'allais m'enquérir de ce qui se passait lorsque, détournant à peine les yeux vers moi, il colla sa main sur ma bouche. L'agitation s'atténua rapidement, et le silence fut brusquement total, avant qu'un déclic métallique suivi d'un curieux sifflement ne retentisse. Ce dernier s'estompa à son tour, tandis que l'intensité de la lumière déclinait, et nous fûmes bientôt à nouveau plongés dans les ténèbres.

« Il nous les faut ! » s'exclama Peters d'une terrible voix de baryton qui me donna la chair de poule. Il s'avança de quelques pas au-delà du coude, vers un point visible de lui seul. Il s'effaça dans l'obscurité, puis j'entendis un juron, ainsi que le bruit d'objets que l'on déplace. Je ne parvenais pas à distinguer quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'une pâle lueur vint apparaître. Peters se tenait sur un bloc de pierre, portant entre ses mains la lanterne à l'aspect le plus étonnant que j'ai jamais vue. Elle n'était composée d'aucune pièce de métal : juste un prisme de verre, dont la section, pentagonale, mesurait environ vingt centimètres, et qui se réduisait en un point au bas de l'objet, et était recouvert d'une pierre plate, surmontée d'un anneau de pierre par lequel Peters tenait l'ensemble. À l'intérieur du récipient de verre se trouvait un liquide tourbillonnant qui semblait presque en ébullition, et dont provenait ce très étrange éclairage. Bien que je sois satisfait de disposer enfin d'un peu de lumière, je n'en détournais pas moins le regard de cette chose bizarre.

Le bras de la galerie continuait devant nous, mais il présentait désormais un aspect totalement différent. On aurait dit quelque quai d'embarquement, mais sans eau en contrebas ; assurément l'un des endroits les plus étranges que j'ai pu visiter. Il s'y trouvait en effet une tranchée de près d'un mètre de profondeur, aux parois remarquablement lisses, qui se

prolongeait en un boyau plongeant dans les ténèbres. Mais avant que j'aie eu l'opportunité d'observer plus longuement autour de moi, Peters m'indiqua un amas de rochers. Il était évident que cette masse était auparavant constituée de pierres taillées en des formes oblongues ou ovales et percées chacune d'un orifice dans lequel s'insérait probablement l'extrémité d'une tige. Un grand nombre de barres métalliques était justement visible aux alentours, coincées parmi les débris rocheux. En un clin d'œil, Peters se saisit de l'une d'entre elles. Je regardais l'étrange objet qu'il tenait dans ses larges mains : la chose faisait plus d'un mètre cinquante de long, était de section pentagonale et était équipée d'une pointe aplatie à un de ses sommets. Cette dernière, à peu près la taille d'une main, se terminait par une sorte de faux, au tranchant coupant comme un rasoir. Toutefois, elle était plus courte et bien plus étrange que toutes les faux que j'avais pu observer auparavant. De plus, la matière dont l'objet était constitué ne m'évoquait rien de familier : vert-de-gris comme du bronze et pourtant semblant légèrement huileux au toucher, bien que cela puisse être dû à l'humidité de l'air dans le tunnel.

Nous employâmes l'objet pour fouiller les décombres jusqu'à ce que nous trouvions une pierre ovale qui semble intacte. Dégager tous les morceaux de roche qui l'encombraient nous occupa durant deux bonnes heures, mais la barre métallique de Peters se révéla extraordinairement efficace pour déblayer les blocs les plus massifs. Peters semblait apprécier cet objet si utile, à tel point que par la suite je le vis rarement sans cette barre en métal mystérieux à portée de main. Nos efforts nous offrirent la récompense d'un spécimen intact. Il mesurait quelque chose comme quinze centimètres d'épaisseur et était taillé dans une pierre sombre différente de celle qui formait les parois de la galerie ; l'objet reposait de façon parfaitement stable sur un support de pierre large et carré. Nous fûmes dans un premier temps incapables de soulever cette plateforme, pour accéder à la demande pressante de Peters, le pesant objet mesurant approximativement quatre mètres de long et plus de deux mètres de large. Cependant, avec l'aide de plusieurs barreaux du métal verdâtre employés tantôt comme leviers et tantôt comme rondins grossiers, nous fûmes finalement en mesure de déplacer la plateforme jusqu'au rebord du quai.

En ce lieu, Peters m'indiqua que nous devions faire basculer la pierre dans la tranchée. Je m'enquis auprès de lui de l'intérêt d'avoir consacré tant de temps à dégager l'objet si c'était dans la simple intention de le briser. Face à cette interrogation, le visage de Peters devint rouge de colère, et il émit une série de grognements à mon intention, comparables à ceux d'un chien enragé. Il alla même jusqu'à me menacer en agitant son pieu métallique. Retrouvant ensuite ses esprits, il m'enjoignit à aller récolter au dehors une moisson de ces plantes blanchâtres et visqueuses qui peuplaient l'île, en quantité aussi importante que possible. Soulagé de pouvoir échapper quelque temps à son épouvantable compagnie, je m'exécutais. Ceci fait, et alors que je redescendais vers la tranchée avec mon fardeau, j'entendis un puissant martèlement. Alarmé, je ralentis le pas, jusqu'à retrouver Peters, frappant à ses pieds avec l'un des pieux métalliques. Bien que le sol montrât les marques de dégâts considérables dus à coups répétés, l'objet, quant à lui, ne semblait pas être endommagé le moins du monde. Lorsqu'il m'aperçut, Peters lança le pieu vers moi, affirmant qu'il était parfaitement adapté. « Adapté à quoi ? » ne manquais-je pas de questionner. « À Eux ! » hurla-t-il, indiquant le boyau, ce qui sembla déclencher chez lui une crise de rage, au cours de laquelle il se déchaîna sur le bord du quai, criant d'étranges vociférations comprises de lui seul. Je n'osais pas l'interrompre, de crainte que son ire ne se retourne entièrement contre moi.

Je constatais que Peters était parvenu, d'une manière ou d'une autre, à placer la plateforme horizontalement dans la tranchée sans la briser. Je ne compris pas au prix de quelles manipulations il avait accompli cette prouesse, mais ce n'était pas mon affaire. Je déposais mon fardeau de végétation visqueuse sur le bloc de pierre, et nous montâmes dessus. Nous emportions chacun trois des étranges lanternes, au cas où le combustible alimentant celle qui nous fournissait actuellement notre éclairage viendrait à manquer. Peters chargea également plusieurs barres métalliques supplémentaires, apparemment destinées à être employés contre les ravisseurs. Une fois que nous nous fûmes installés sur la plateforme, celle-ci se mit à se déplacer dans la tranchée sans qu'aucun système de conduite ni de propulsion ne fût visible. Pourtant nous avançons effectivement, et même à une vitesse désagréablement croissante. La vitesse de notre véhicule cessa bientôt d'augmenter, mais alors que nous sentions déjà l'air nous fouetter le visage avec une force étonnante. Bien que je ne dispose d'aucun moyen de l'assurer, je serais tenté d'affirmer que nous nous mouvions plus rapidement qu'aucun navire de ma connaissance.

Bientôt, je remarquais des disques encastrés à intervalles irréguliers dans les parois, juste au-dessus de la tranchée au sein de laquelle nous nous déplaçons. Notre célérité m'empêchait toutefois de déterminer de quoi il s'agissait. Nous voyageâmes ainsi dans ce boyau durant des heures, aucun de nous ne s'adressant à l'autre, avec le sifflement de l'air pour seule compagnie. Jamais je ne connus un désespoir aussi aigu et profond que lors de ces premières heures de descente inexorable au sein de l'immonde et interminable boyau. Les parois défilaient sans relâche et la lumière verdâtre émise par notre lanterne me rendait nauséux. Par prudence, nous décidâmes de rationner nos provisions de feuilles à la saveur aigre, de sorte que les collations étaient peu fréquentes. Seules nos présences

mutuelles atténuaient la monotonie de cette véritable descente du Styx, et pourtant je craignais de m'adresser à Peters. Il semblait ressasser les événements ayant précédé notre périple dans ce boyau. J'aurais été bien en peine de deviner ce qui traversait son esprit à ce moment-là, et il faisait une telle démonstration de regards diaboliques et de gestes colériques que je retournais bien vite à ma fastidieuse contemplation des parois du boyau.

Celui-ci était creusé à même la roche qui formait la base de l'île. L'absence de marques de pioche dans le roc, ainsi que l'aspect lisse et fini des parois et du sol, rendait impossible que ce boyau ait été construit par les répugnants Tsalalis. Bien qu'on ne puisse déceler aucune indication quant aux techniques de forage employées, on pouvait néanmoins constater que le tracé du boyau n'était pas totalement rectiligne. Si la plus grande partie du trajet fut aussi calme que si nous avions reposé sur une flaque d'huile glissant sur l'eau, il se produisait parfois un léger écart de côté, ou un saut, qui ébranlait notre embarcation et la ralentissait faiblement, avant qu'elle reprenne sa vitesse de croisière en quelques secondes.

Nous ne constatâmes aucun signe de vie. La lueur rougeâtre aperçue resta invisible durant ce trajet ; le seul éclairage provenait de notre lanterne glauque. Qui que ce soit qui ait emmené les prisonniers, il avait complètement disparu. Mais Peters était fermement résolu à les rattraper, bien plus que je ne l'étais moi-même. Nous découvrîmes bientôt que nous étions en mesure de modifier la vitesse de notre véhicule selon l'endroit où nous étions assis. Si nous restions tous deux à l'arrière de l'ovale, notre vitesse s'en trouvait rapidement diminuée de presque un tiers. A contrario, elle augmentait considérablement si nous nous placions tous deux à l'avant. Mais Peters lui-même était effrayé par de telles accélérations et, en conséquence, lorsque nous eûmes identifié cette particularité de l'engin, l'un de nous s'installa à l'avant et l'autre à l'arrière. À dire vrai, j'ignorais complètement par quelle manipulation notre plateforme se mouvait à une telle vitesse ; c'est Peters qui était parvenu à déclencher le mystérieux mécanisme qui nous propulsait. Quelle que soit la cause du mouvement de notre engin, sa mise en branle ne requérait aucun effort de notre part et les parois défilaient trop rapidement pour que leur examen pût nous fournir le moindre indice. L'obscurité nous entourait de tous côtés, à peine rompue par la lumière blafarde et spectrale de notre lanterne. Peters était tapi, forme sombre et inquiétante, à l'autre extrémité de la plateforme. La lassitude triompha de moi et je m'allongeais, la tête soutenue par un tas de ces végétaux huileux qui formaient notre médiocre réserve nutritive. bercé par la caresse monotone de l'air, je somnais bientôt dans les bras accueillants de Morphée.

Je m'éveillais dans l'obscurité complète. Je n'entendis rien d'autre que le sifflement régulier de l'air puis, au terme d'une angoissante minute, la respiration lente et difficile de Peters. Il n'avait donc pas quitté ce monde. J'explorais à tâtons la plateforme, espérant parvenir à rallumer notre étrange lanterne. La clarté qu'elle produisait avait beau être des plus écorçantes, elle me semblait moins difficile à supporter que l'obscurité écrasante qui nous entourait alors. Limité au seul sens du toucher, je parvins à atteindre la proue de notre vaisseau et trouvais le pieu sur lequel pendait la lanterne. Je palpais prudemment le haut de la perche graisseuse, attentif à ne pas me blesser sur son extrémité dangereusement effilée, et parvins au contact de la surface rugueuse de la lampe. Immédiatement, une vive sensation de déchirure parcourut ma main, et l'objet s'illumina en un instant.

Je n'avais pas eu l'heur d'observer le fonctionnement de la lanterne auparavant, mais s'en offrit alors à moi une horrible opportunité. Une vague lueur apparut d'abord dans les profondeurs du verre, provenant du fluide tourbillonnant qui commençait à diffuser depuis un petit renflement situé en haut du prisme. Cette luminosité augmenta en quelques instants, tant en volume qu'en intensité. Rapidement, la masse du liquide trouble et luminescent s'étendit jusqu'à emplir tout le récipient, adoptant l'aspect tourbillonnant que j'avais observé plus tôt. Je regardai ma main, m'attendant à la trouver pleine de sang, mais je n'y décelai absolument aucune blessure. J'espérais ne plus jamais avoir à répéter cette expérience terriblement désagréable. Notre véhicule continuait à progresser sans montrer le moindre signe de défaillance, les parois du boyau défilant toujours à une vitesse infernale.

Le vocabulaire me manque pour décrire l'ennui de notre voyage, le désespoir de se trouver dans un espace de moins de vingt-cinq pieds carrés, seul en compagnie d'un énergumène n'ayant plus toute sa raison, et précipité au travers des ténèbres vers une destination inconnue.

Notre étrange moyen de transport ralentit enfin, alors que l'air ambiant devenait notablement plus frais. L'atmosphère était restée moite durant toute la descente du boyau, mais elle atteignit subitement une température glaciale. De l'eau ruisselait des parois, formant sur le sol des flaques à la surface desquelles la glace se formait. Cette observation était particulièrement inquiétante, car ni Peters ni moi-même ne disposions de vêtements aptes à nous protéger du froid, ni d'aucun moyen de nous en procurer. La plateforme franchit un virage, le premier de notre trajet infernal, et s'approcha d'un curieux quai, identique à celui sur lequel nous avions embarqué. Il fut rapidement évident que notre singulier véhicule n'avait pas l'intention de s'y arrêter, malgré son ralentissement marqué. Le quai

était au niveau de notre plateforme, aussi fut-ce une chose des plus naturelles de simplement y prendre pied, ce qui stoppa immédiatement la progression de l'embarcation. Nous nous trouvions sur le seuil d'un labyrinthe de tunnels rayonnant dans toutes les directions. De l'un d'entre eux s'échappait une très faible lueur, annonçant la présence d'une source de lumière saine et naturelle. Alors que nous désespérions de trouver le moindre signe de passage récent sur le sol de pierre brute, un vacarme retentissant et confus nous parvint soudainement du tunnel d'où provenait la lumière, nous mettant sur nos gardes. Devant nous, quelque chose se déplaçait ; un bruit de battements et de frottements résonnait tout autour de nous, accompagné d'étranges hululements rauques. Peters s'empara de son pieu graisseux d'une main et de la lanterne verdâtre de l'autre. Je pris une seconde perche et m'engageais sur ses talons au sein du tunnel.

Le tunnel débouchait dans une caverne grouillant de manchots au pelage blanc, plus gros qu'aucun autre oiseau que je n'aie jamais observé. Derrière eux, la lumière qui nous parvenait en provenance de l'extérieur apparaissait insupportablement vive, surpassant en éclat la répugnante lueur de notre lanterne. À la violence de cet éclairage répondait une brutale chute des températures. Une brise glacée s'engouffrait dans notre tunnel et Peters, tremblant, s'élança en brandissant son pieu et en un clin d'œil, rompit le cou de l'un des volatiles. « Prends-en un toi aussi », ordonna-t-il, son haleine se condensant en brouillard tandis qu'il commençait promptement à écorcher le misérable animal avec l'extrémité tranchante de son outil. « Nous porterons leur peau pour nous protéger du froid. » L'idée me sembla raisonnable et il ne s'en fallut que d'un court moment avant que je n'aie occis à mon tour l'un des manchots. Curieusement, les bêtes ne prient pas la fuite malgré le sacrifice de deux de leurs congénères ; elles persistaient au contraire à grouiller autour de nous dans la confusion la plus totale. Je compris pourquoi alors je m'employais à la tâche écorçante de dépecer l'animal : ses yeux étaient d'un blanc uni et vitreux, complètement inutiles.

Imitant Peters, j'écorchais la créature et retournais sa peau, de sorte que les minuscules plumes se trouvent contre ma peau et la tiennent au chaud. Nous devinions que le froid à l'extérieur de la caverne serait encore plus intense qu'à l'intérieur et, bien que j'aie imité mon compagnon d'infortune aussi vite que possible, je tremblais déjà violemment lorsque j'en eus fini. Le froid polaire était incroyablement mordant ; je ressentais ses mâchoires pénétrantes jusqu'au fond de mes os même après avoir endossé la pelure de l'animal. Peters, de son côté, était déjà en train de faire festin de la chair crue du manchot qu'il avait capturé : à l'exception des plantes au goût aigre, il s'agissait de la première source de nourriture dont nous ayons pu nous rassasier depuis des jours. Nous ne nous encombrâmes pas de provisions : sans possibilité matérielle de réaliser un feu, tout ce que nous emporterions avec nous aurait probablement gelé immédiatement, alors que nous n'aurions pas parcouru plus de quelques dizaines de pieds à l'extérieur. Cependant, juste avant que nous ne quittions le lieu de notre massacre, Peters arracha les foies de nos deux animaux avec les pieux. Il me tendit le mien en commençant à mâcher son festin. J'ingurgitai également l'organe cru et sanguinolent, le sang de l'animal se jetant, me sembla-il, directement dans mes veines. Fortifiés et rassérénés, nous nous élançâmes vers l'entrée de la caverne, et la saine lumière du jour.

Une scène de complète désolation nous y attendait. La température chutait vertigineusement au fur et à mesure de notre progression, puis nous débouchâmes à l'extérieur. La lumière était douloureusement perçante, se reflétant non seulement sur le ciel couvert mais également sur les milliers de reliefs enneigés qui nous entouraient à perte de vue. À l'œil du commun, cette luminosité était certainement diffuse et modeste, mais pour ceux qui ont été enfermés dans les profondeurs de la Terre, plus obscures que toute nuit, cette blême lumière était quasiment insupportable. La lueur verdâtre de la lanterne n'avait pas préparé nos yeux à l'éclat généreux du soleil, en dépit de la position basse de l'astre et du ciel couvert. Nulle part nous ne pouvions détourner le regard ; les blancheurs aveuglantes du ciel et de la neige, brûlant nos yeux de leurs rayons aiguisés comme des lames, ne nous laissaient aucun répit.

Nous restâmes immobiles, clignant des yeux et les protégeant des réflexions lumineuses, jusqu'à ce que, lentement, nous découvrions que ces étendues polaires n'étaient pas uniquement constituées de neige aveuglante. Au fur et à mesure que nos yeux s'habituèrent à la luminosité, nous commençâmes à discerner les contours de formations rocheuses sombres et massives, contrastant de façon saisissante avec la blancheur immuable du lieu, et contre lesquelles la neige s'était amassée. Plus nous les observions, plus nous nous rendions compte que leurs formes étaient trop géométriques pour être l'œuvre de la nature. Quelle qu'ait été l'origine de ces constructions, les blocs de pierre et les corridors ostensiblement réguliers qui les reliaient ne pouvaient témoigner que d'une chose. Il s'agissait d'une cité en ruines, une cité indiciblement ancienne, construite puis abandonnée en ces terres antarctiques désertes et gelées.

Immense et sans âge, parsemée de voûtes à ciel ouvert et de chaussées effondrées, nombre de ses principaux ouvrages écroulés suite à quelque unimaginable cataclysme : telle était cette ville. Un air d'étrangeté intimidant nimbait l'atmosphère, alimenté par la vertigi-

neuse ancienneté de la cité, les mystérieux gouffres béants emplis de neige qu'on y trouvait, et l'altérité indéfinissable mais parfaitement répugnante du lieu. Les seuls bruits qu'on y entendait étaient ceux du vent frémissant et grondant dans les rues antédiluviennes, ayant parfois balayé toute neige sur des places pavées d'où rayonnaient des avenues cernées de hauts murs de pierres blanches. Nous ne remarquâmes aucun signe de vie : seulement la terrible désolation et la solitude des millénaires écoulés, la marche implacable du temps réduisant cette étrange métropole en poussière, emportée vers l'oubli. Je restais immobile, ébahi par ce tableau incroyable et hors d'âge, mais Peters me sortit de ma passivité, me secouant et m'indiquant d'un geste l'aspect de la neige à l'entrée de la caverne.

La neige y était fraîche et profonde, aussi blanche que la page vierge en attente du premier griffonnage de la plume. Grondant de colère tel un animal en chasse, Peters retourna dans les ténèbres du tunnel: nous n'étions pas sur la bonne piste. Nous bondîmes sur notre embarcation de pierre qui replongea immédiatement dans son interminable boyau. Mais notre trajet dans l'obscurité fut cette fois bien plus bref. Après trois ou quatre heures au plus, le voyage cessa et la plateforme se rangea le long d'un autre quai d'embarquement. Cependant ne s'offrait à nous à présent qu'un unique tunnel, qui nous conduisit directement à la surface.

Aussi douloureuse qu'ait été la vision qui nous avait été offerte à l'issue du précédent tunnel, la vue depuis celui-ci était encore plus terrifiante. À moins d'un mille de là, visible au travers des rafales de vent et de neige, se tenait une tour titanesque — un repaire de géants, de dragons, ou de quelque fabuleuse mais répugnante créature, car sa taille était bien trop élevée pour que l'on puisse envisager qu'elle ait pu être l'œuvre de mains humaines. Elle s'élevait devant nous, enveloppée d'un voile de glace et de neige, gelée et tourbillonnant, plus haute que n'importe quelle tour ou citadelle médiévale. Et lorsque nous vîmes la lueur bleutée qui lévissait à son faite comme un feu de Saint-Elme au sommet d'un mâ t, je sus, je sus au plus profond de moi, que la chose en face de laquelle je me trouvais ne pouvait être qu'un phare, un gigantesque fanal d'origine primordiale. Je ne peux concevoir aucune autre fonction à cette chose, tant sa lumière attirait le regard, même si elle s'avérait impossible à fixer. Cette ignoble illumination projetée du haut de la tour colossale exhalait une telle malveillance que je sais ne jamais pouvoir effacer sa vue de ma mémoire ; monumentale comme une armada de navires sur la mer et aussi terrifiante que le tonnerre sur l'océan. Il émanait de cet édifice païen une affreuse sensation de monstruosité, comme s'il ne s'agissait pas d'une construction terrestre, mais d'une énorme et blasphématoire Tour de Babel, érigée pour railler Dieu et toutes Ses saintes créations. Je tentais de m'enfuir, mais je découvris que cela m'était impossible : j'étais captivé, involontairement fasciné par cette construction antédiluvienne qui m'attirait et m'appelait à elle. Je restais immobile, gelé de la tête aux pieds, et ce n'est que lorsque Peters me poussa du coude que je fus capable de détourner le regard de cette horreur titanesque. Je parvins à maîtriser l'instinct qui me poussait à fuir pour échapper à son emprise. Mais s'échapper en état de panique dans cette immensité de neige signifiait se précipiter au-devant d'une mort certaine.

Peters me montra du doigt une série de traces laissées dans la neige, d'un geste qui brisa sans ménagement mon faible espoir de m'éloigner enfin de ce lieu démoniaque. Bien que ces marques ne fussent pas fraîches — la neige glacée qui tombait lentement avait commencé à les recouvrir — il s'agissait de la preuve indiscutable d'un passage récent. Absolument brisé de désespoir, n'osant pas même croire que nous puissions encore nous en tirer vivants, j'emboîtai le pas à Peters qui suivait résolument la piste des captifs. Les traces s'élançaient directement vers la base de l'ignoble ruine antique.

XXVIII

Par ce froid terrifiant, nous suivîmes les traces laissées dans la neige, durant ce qui me parut être une éternité. Je ne peux évaluer le temps qu'il nous fallut pour parcourir la distance nous séparant de la tour. Le froid qui régnait était si engourdissant pour le corps et l'esprit que nous n'étions pas même en mesure de lever les yeux pour évaluer la distance nous séparant de la Tour. La neige partiellement fondue nous fouettait de toute part, et tout ce dont nous étions capables était de contempler poser nos pieds couverts de glace se poser l'un devant l'autre le long de cette piste à demi-enfouie dans la neige. La glace se cristallisait sur nos cils, tandis que notre haleine gelait avant même d'avoir été expirée, formant une sorte de barbe glacée pendue à nos lèvres. Nous poursuivions péniblement notre chemin, tandis que la tempête empirait, nous balayant avec une violence sans merci. Nos souffrances passées n'étaient que peu de chose comparées à ce que nous endurions désormais : les tenues d'hommes des cavernes gelant sur notre peau et incapables de nous réchauffer, les coups de masse du vent nous précipitant hors de la piste, et la certitude que celui-ci nous conduisait vers une abominable agonie. Deux fois je tombais dans la neige glacée, avant d'être relevé par Peters et encouragé sans ménagement à repartir.

Je perdis mon équilibre à nouveau, abandonné cette fois par toute volonté de reprendre mon avancée. J'étais étendu dans la neige, appelant de mes vœux le soulagement apporté par un

trépas imminent, le sombre tomber de rideau, lorsque Peters me frappa avec force. Je levai un bras pour me protéger de ses coups, incapable de crier car mes lèvres étaient scellées par la glace. « Debout ! » m'ordonna-t-il. « Debout, pauvre gueux ! » Et sur ces mots, il me saisit à bras-le-corps et m'arracha de la neige en me secouant comme si je n'étais qu'un enfant. Cela me fit recouvrer mes sens, faisant circuler le sang dans mes membres. Je retrouvai mes esprits, craignant plus la violence de Peters que le baiser de la mort, et me traînai à nouveau péniblement sur la piste. Bientôt, nous fûmes parvenus au pied du phare terrifiant et nous y découvrîmes, creusée dans la neige, une rampe d'accès qui menait directement au sein de la tour environnée de vapeur. Je me serais plus volontiers précipité dans la cage d'un fauve, mais il était évident que nous ne pourrions pas survivre beaucoup plus longtemps au climat glacial régnant à l'extérieur.

Nous dégringolâmes le long de la rampe d'accès, à moitié aveuglés, et totalement déments, jusqu'à ce que mon pied heurte quelque obstacle déposé sur le trajet et que je ne m'écroule à nouveau de tout mon long. Peters me gratifia d'un vigoureux coup de pied dans les côtes, avant s'interrompre brusquement, le visage soudain tordu de rage et de terreur. Je suivis la direction de son regard, et constatais que l'obstacle sur lequel j'avais buté était un corps humain. Quelle qu'ait été son identité, le cadavre était désormais totalement méconnaissable. La tête avait été écrasée par un choc violent ; les longs cheveux blonds étaient pris dans une flaque de sang gelé. Bien qu'il s'agisse d'une vision épouvantable, elle était aussi, à sa macabre manière, porteuse d'un semblant d'espoir. Elle nous confirmait que les mystérieux ravisseurs étaient passés en ce lieu avec leurs prisonniers, même si ces derniers n'y avaient pas tous survécu. À quelques mètres seulement du malheureux cadavre, la piste pénétrait dans l'effroyable construction. Pleins d'une terreur irraisonnée mais également d'une pitié irrépressible pour les prisonniers..et poussés par notre propre et peu glorieuse condition, nous franchîmes le seuil de la tour.

La première chose que nous remarquâmes, Peters et moi-même, fut que la température était ici significativement plus élevée qu'au dehors. Bien que l'entrée fût dépourvue de véritable porte, il était évident qu'un système de chauffage était à l'œuvre, entretenant une chaleur plus que bienvenue pour nos entrailles glacées. Quelle qu'ait été sa source, quand bien même il se fut agi du brasier de l'Enfer lui-même, nous nous y réchauffâmes avec délectation. Nos grelottements mirent pourtant bien du temps à s'atténuer. Nos doigts gelés nous firent souffrir en retrouvant une température raisonnable et nous marchâmes à grandes enjambées afin de réveiller nos membres.

Mais il n'était pas question de lambiner et d'abandonner la poursuite. Tandis que nous retrouvions nos esprits, nous constatâmes que nous étions dans un couloir se dirigeant vers le centre de la tour. Les murs étaient constitués de la même pierre lisse et gris foncé que l'édifice rituel des Tsalalis et présentaient la même netteté de finition. Tandis que j'examinais les parois, Peters s'était agenouillé sur le sol couvert de givre. En quelques minutes, il y découvrit des petits débris de gel parsemant la surface lisse de la glace. Considérant cette découverte comme un signe du passage des ravisseurs, Peters brandit sa tige de métal et déclara qu'il fallait poursuivre plus avant. Je le suivis.

Nous atteignîmes bientôt une pièce de forme ovale desservie par une seule autre issue : une rampe circulaire constituée d'une matière brillante, usée en son centre, qui s'élevait dans les ténèbres. N'ayant guère d'autre choix, nous empruntâmes cet étrange passage. À l'exception de notre lanterne, l'obscurité y était totale, et aucun point de repère sur la surface grise et uniforme des parois ne nous offrait la possibilité de mesurer le temps écoulé ou la distance parcourue sur cette rampe. Seul un accroissement régulier de la température ambiante marquait notre progression, et bientôt nous commençâmes à transpirer dans nos manteaux improvisés en peau de manchot. Nous n'osions pourtant pas abandonner ces derniers, de crainte de devoir entreprendre une retraite subite vers les étendues glacées environnant la tour.

Interrompant une longue et monotone ascension, une arche s'ouvrit sur le côté de notre rampe. Nous pénétrâmes dans ce passage, ne sachant si les captifs avaient été emmenés plus haut dans le tunnel ou conduits ici. La taille des lieux était impressionnante et le temps que nous avions passé enfermés dans l'étroit tunnel grimpa nous la rendait d'autant plus intimidante. La lueur verdâtre de notre lanterne ne parvenait pas à éclairer l'ensemble de la pièce, mais celle-ci disposait de sa propre source de lumière. En son centre s'ouvrait un puits infernal émettant un vif éclat rougeâtre. Incapables d'y résister, nous nous approchâmes, et ce faisant, l'agréable tiédeur régnant dans le reste de cette tour se transforma en une insupportable chaleur, jaillissant, telle l'eau d'un geyser, de l'insondable orifice. Scrutant précautionneusement à l'intérieur du trou (son pourtour était dépourvu de balustrade ou de quelque protection contre notre maladresse), nous vîmes un colimaçon s'enroulant interminablement sous nos pieds, et se perdant dans un rougeoiement démoniaque qui devait se situer à bien plus d'un millier de mètres en profondeur. C'était le cœur infernal de l'infâme Tour. Du fond du puits, pourtant invisible, nous parvenaient un rougeoiement et des vagues de chaleur dignes des forges de Vulcain. Frémissements, nous nous éloignâmes du bord.

Une exploration rapide des lieux ne nous permit de trouver aucune trace de nos compagnons. Nous observâ mes soigneusement le sol, mais les motifs complexes et dérangeants gravés sur celui-ci, additionnés à la chaleur rayonnante de l'endroit, nous empêchèrent d'y détecter des traces de glace de la nature de celles que nous avons suivies jusqu'à ce lieu. Cependant, nous parvîmes à contenir le désespoir qui nous envahissait : sous le dôme majestueux qui tenait lieu de plafond à la pièce, six issues s'ouvraient à nous dans les murs de la pièce. Cinq d'entre elles étaient réparties à intervalle régulier sur le périmètre de la pièce, tandis que la sixième avait la forme d'une arche irrégulière. Nous empruntâ mes cette dernière, nous engageant dans une ascension en spirale similaire à celle qui nous avait menés quelques moments plus tôt dans la grande salle surmontée d'un dôme. Je ne pus m'empêcher de songer que chaque pas nous rapprochait un peu plus de la répugnante luminescence bleuâtre qui lévissait au sommet de la tour.

Cette pensée trouva confirmation, car bientôt il apparut que la paroi extérieure de la rampe s'était partiellement effondrée en plusieurs endroits. Les éboulements nous révélaient une chambre envahie de structures cristallines longilignes, constituées d'une matière qui aurait pu évoquer le sel. Mais contrairement à celui-ci, ces excroissances se présentaient sous des formes et tailles variées. La fameuse lumière bleuâtre se propageait à l'intérieur des cristaux par vives pulsations, cependant trop rapides pour être réellement perçues par l'œil humain. Curieusement, en vision latérale, il était plus aisé de déceler ces sortes d'éclairs, qui devenaient parfaitement invisibles dès que l'esprit leur accordait sa pleine attention. Mais à la différence de l'ignoble luminosité provenant du faite de la tour, ces pulsations étaient accompagnées d'un son perçant bien que lointain, murmure chanté évoquant quelques sirènes antiques, qui d'un même élan, nous attirait et nous repoussait. Je sentis mon cœur se soulever au chant terrifiant de ces horreurs. Se fût-il agi des plus purs diamants de l'Afrique, ni Peters ni moi-même n'aurions accepté de les toucher. Nous accélérâ mes notre pas vers le sommet de la rampe, jusqu'aux limites de nos capacités corporelles mais non sans subir l'attraction perfide de ces cristaux à chaque tournant.

Il sembla s'écouler des heures avant que nous ne parvinssions à laisser derrière nous le chant vénéneux des pulsations bleutées, laissant place à un silence béni. Nous poursuivîmes notre ascension, heureux pour la première fois d'être éclairés seulement par la lueur verdâtre de notre lanterne. Ce temps de répit fut bref. Subitement, alors que nous n'avions parcouru pas plus de deux circonvolutions de la rampe, nous débouchâ mes dans une nouvelle pièce, moins large et plus tempérée que celle que nous venions de quitter. L'air y était humide, étrangement chargé d'une buée que nous n'avions pas revue depuis notre descente dans le tunnel sur l'île blanche. Et à la différence de la précédente, cette chambre n'était pas tout à fait vide.

On y avait sculpté d'improbables concrétions de pierre, estrades et cylindres surgis du sol et des parois, dont l'usage nous échappait totalement ; s'agissait-il de mobilier ? Autour de l'un de ces piédestaux s'étalait un amoncellement des étranges cristaux palpitants que nous avions observé plus bas. Mais contrairement à ces derniers, ceux-ci n'émettaient ni son ni lumière et reposaient, inertes, dans un parfait silence. Au-dessus de l'amas, avait été tracée sur le mur une sorte de fresque, peinte de couleurs criardes. Bien que nous ne parvenions à comprendre le sujet qu'elle évoquait, elle semblait ostensiblement liée à cet enchevêtrement de cristaux, peut-être pour obtenir le même effet que celui produit par les vitraux dans les cathédrales. Je réalisai alors que le moment de la confrontation avec notre ennemi était peut-être imminent et, au sein du monceau de cristaux qui s'offrait à moi, j'en choisis un particulièrement long. Je fus soulagé de ne ressentir aucune douleur en empoignant l'objet, qui avait le contact fort rassurant d'une simple pierre, froide et lisse au toucher, et légèrement plus lourd que son aspect ne le suggérait. Bien que les arêtes du cristal ne fussent point tranchantes par elles-mêmes, l'objet s'achevait en une pointe dentelée aussi coupante que du verre. Ainsi équipés, nous entreprîmes d'explorer les cinq entrées voûtées qui s'ouvraient dans cette pièce, moi-même portant la lanterne verdâtre d'une main et le long tesson de cristal de l'autre, tandis que Peters se contentait de tenir fermement son curieux pieu métallique. C'est en ce lieu que nous vîmes, pour la première fois depuis que nous avons franchi le seuil de cette tour antédiluvienne, un signe de vie, sous la forme de petites racines grimpantes. Elles s'insinuaient le long de deux des issues voûtées pour rejoindre, au travers du plafond, l'interminable rampe en spirale. Les trois autres ouvertures, quant à elles, étaient aussi silencieuses et sombres qu'un tombeau.

Nous avions à peine remarqué cette particularité que résonna un bruit traînant et cliquant au-dessus de nos têtes. Quelqu'un descendait les escaliers, et il était impératif que nous nous dissimulions rapidement avant d'être vus. D'un mouvement silencieux, je me précipitai en même temps que Peters à travers l'une des issues voûtées dépourvues de plantes, dans l'une des trois chambres plongées dans la pénombre. Nous espérions qu'une telle pièce nécessiterait moins d'attention. Remarquant un grand nombre de concrétions de pierre brisées et éparpillées en ce lieu, Dirk Peters y dissimula immédiatement notre lanterne, nous plongeant en un clin d'œil dans l'obscurité. Puis nous nous faulâ mes, aussi prestement que possible sans briser le silence, vers l'embrasement voûté, avec l'intention d'assister à l'arrivée de l'intrus. Le volume de l'étrange son traînant augmentait graduellement, et

soudain, l'épaisse lumière rouge, déjà croisée près de l'étrange quai situé sous l'île, inonda brutalement la pièce. À cette lueur nous discernâmes, dévalant la rampe en spirale, une...Chose.

Il y a bien des facettes de la Terre qui restent ignorées de l'Homme, et celle-ci est sans aucun doute l'une des plus épouvantables. C'est pure vanité de la part de l'homme que de croire qu'il n'existe aucune autre forme d'intelligence en ce monde que la sienne, et que le Seigneur lui a confié le pouvoir sur toutes les bêtes ou poissons qui peuplent sa Création. C'est faux, et il existe d'autres choses, des Choses étranges qui occupent les étendues polaires, des Choses dont l'apparence rappelle ces barils employés par les baleiniers, en moins volumineux, pourvues de cinq épais tentacules visqueux en contact avec le sol, ainsi que d'un nombre équivalent d'appendices extrêmement ramifiés partant du centre de l'abdomen, et enfin, couronnant le tout, d'une troublante tête en forme d'étoile. L'intrus était de couleur gris verdâtre, marbré en certains endroits, et il se déplaçait. Mon Dieu ! Je ne peux affirmer s'il s'agissait d'un animal ou d'une plante, mais la Chose marchait ; gauchement, comme si elle ne maîtrisait pas l'ambulation, mais elle marchait, se traînant avec les cinq puissants tentacules rattachés à sa base telles les racines d'un arbre majestueux. Je jure ici, devant Dieu, que cette Chose était non seulement animée, mais également intelligente, douée d'un esprit au moins aussi développé que le cerveau humain, mais malveillant, aussi vicieux que le Diable et tous ses démons. Sans l'ombre d'un doute, cette créature et ses congénères étaient responsables de l'érection de cet immense phare infernal s'élevant au-dessus de nos têtes avec l'arrogance d'un Lucifer, car seul un esprit d'une telle malice aurait pu être en mesure de construire une horreur si étrangère aux lois naturelles de Notre Seigneur.

D'une façon ou d'une autre, Dirk Peters et moi-même parvîmes à nous retenir de hurler à la vue de cette abomination, qui, ainsi, ne nous vit et ne nous entendit point, et poursuivit son chemin. La Chose se déplaça jusqu'à l'une des issues voûtées, dépourvues de pousses végétales, et de celle où nous nous trouvions. Nous attendîmes pour sortir qu'elle y ait complètement disparu puis nous la suivîmes le plus furtivement possible : il était clair que la créature pouvait nous voir arriver de n'importe quelle direction de sa tête étoilée. Pour cette raison, nous prîmes grand soin de ne nous trahir d'aucune manière, progressant le long des parois de la pièce principale, puis observant la chambre dans laquelle s'était engagée la créature depuis le seuil.

Bien nous en prit, car nous découvrîmes, révélé par la lueur rougeâtre de la lanterne appartenant à la Chose, un tableau tiré des plus profonds abîmes de la perdition : en ce lieu gisaient les quatre Européens ayant survécu, immobilisés dans les liens grossiers noués par les Tsalalis. Un couple de sauvages était également couché ici, toutefois sans entrave. Tous les corps étaient allongés sur une large dalle de pierre inclinée ; peut-être quelque autel sacrilège des Choses Polaires, d'une conception si épouvantable qu'elle ne pouvait convenir qu'à ces créatures. Tout comme de nombreux sols et parois de cette tour abandonnée de Dieu, l'autel était gravé d'étranges schémas et dessins que ni Peters ni moi-même ne parvenions à comprendre. Tous les captifs semblaient étourdis ou inconscients, car ils ne réagirent pas lorsque la créature pénétra dans les lieux. Bien que n'étant pas en mesure d'embrasser du regard la totalité de la pièce, je pus observer qu'elle était plus large que celle dans laquelle nous nous trouvions précédemment, mais moins imposante que celle où se trouvait le puits. L'air qui en provenait était tropical, moite et humide, presque chargé d'une brume de chaleur, et affreusement nauséabond. Cette ignoble puanteur réveilla immédiatement en moi le souvenir des derniers instants de mon pauvre ami Auguste. J'engageais Peters, par signes, à m'accompagner immédiatement dans une tentative de sauvetage mais il secoua la tête avec détermination, son visage de marbre laissant deviner de lugubres conséquences si je ne retenais pas mon impulsion. Nous étions toujours absorbés par l'étude de la pièce depuis notre point d'observation dissimulé, lorsque la terrible créature s'approcha de l'un des captifs sans défense et l'agrippa de ses membres abdominaux. J'étais, tout comme Peters, paralysé d'horreur devant notre impuissance tandis que le pauvre malheureux était poussé lentement, le long de la plateforme inclinée, la tête la première, vers une fosse s'ouvrant au pied de l'épouvantable autel.

Subitement, d'horribles hurlements retentirent ; d'atroces cris qu'un homme ne profère que sous les tortures les plus douloureuses qui se puissent concevoir. Nous entendions également, sous ces glapissements, le bruit déconcertant d'un battement frénétique, comme si le pauvre hère tentait d'échapper à des sables mouvants. La Chose se tenait immobile, aussi impassible que les parois de pierre, devant ces lamentations. Puis elle se mit soudainement à tituber et agiter plusieurs de ses membres de façon grotesque, émettant un puissant sifflement flûté dans lequel nous reconnûmes une imitation du *Tekeli-li* ! des Tsalalis, qu'elle répéta à plusieurs reprises avant de cesser brusquement. Cette scène déroutante achevée, la Chose reprit son chemin, qui la menait à l'endroit où nous étions cachés. Immédiatement, nous nous repliâmes en courant à toutes jambes, dévalant la rampe comme des flèches et priant pour que la créature ne nous ait pas aperçus. Suivie uniquement par les hurlements atroces et s'affaiblissant, la Chose progressait avec une lente décontraction, portant sa lanterne rougeâtre à pas traînants vers la rampe, en direction des étages supérieurs.

C'est alors que Peters, remuant maladroitement sa large carrure, posa le pied sur quelque chose qui céda dans un craquement sourd. Instantanément, la Chose interrompit son ascension et se tint immobile, écoutant les bruits alentours avec une évidente concentration. Elle inclina la tête d'un mouvement curieusement humain, attendant peut-être la répétition du son. Nous retînmes notre respiration, n'osant ni bouger ni faire le moindre bruit tandis que les râles de l'agonisant résonnaient à travers la tour. Apparemment rassurée, la créature reprit son ascension, et disparut bientôt avec sa lanterne dans les hauteurs de la rampe en spirale. Cet épisode achevé, Peters s'empressa d'aller récupérer notre lanterne et empoigna le pieu métallique qu'il transportait depuis l'édifice impie des Tsalalis. Je brandis quant à moi mon tesson de cristal, préparé si nécessaire à combattre jusqu'à la mort. Ainsi emplis d'une témérité retrouvée, nous retournâmes vers l'autel.

À peine avais-je rejoint les captifs au pas de course que je fus totalement paralysé. Absolument terrifié, dans la crainte innommable que la Chose diabolique ne revienne sur ses pas et ne m'inflige le même sort que mon compatriote, je tentais de toute la force de mon âme de reprendre le contrôle de mes membres. Je puisais dans toutes les ressources de ma concentration afin d'ordonner à ceux-ci de recouvrer leur fonctionnement, mais sans résultat. J'étais littéralement figé sur place, incapable de bouger ne serait-ce que mes globes oculaires. Un étrange rayonnement émanait de certains des bas-reliefs qui m'environnaient, comme si ces symboles s'étaient introduits dans mon cerveau, immobilisant tous mes organes.

À nouveau ce fut Dirk Peters qui me sauva. Remarquant mon immobilité subite, il me frappa d'un coup violent avec son pieu métallique, m'envoyant à terre. Dès que je heurtai le sol, je fus à nouveau en mesure de bouger. Comprenant que cette paralysie provenait de quelque corruption provoquée par l'autel païen sur lequel les prisonniers étaient étendus, nous déplaçâmes avec précaution les trois hommes blancs hors de ce support. Aussitôt les avions-nous éloignés de ce maléfice qu'ils se mirent à se débattre. Nous les calmâmes, leur exposâmes rapidement que nous leur offrions une chance de s'échapper puis, à l'aide de la lame du pieu providentiel, coupâmes leurs liens. En quelques minutes notre tâche fut accomplie et nous nous enfûmes tous les cinq de cet épouvantable lieu.

Nous abandonnâmes les Tsalalis à leurs dieux.

Nous descendîmes la rampe en spirale avec une vitesse désespérante. Nos camarades étant restés pieds et poings liés depuis près d'une semaine, le sang ne revenait dans leurs membres qu'avec peine et lenteur. Mais quand nous parvînmes enfin à accélérer, aucun de nous ne ralentit jamais l'allure, résolu comme nous l'étions à courir sans nous arrêter jusqu'au tunnel, abandonnant ce phare maudit à jamais derrière nous. Peters menait la course, sa stature trapue et sa résistance exceptionnelle lui ayant permis de lutter mieux que nous contre les horreurs et les privations que nous avions endurées récemment. Mais tandis que nous traversions le dôme où se trouvait le puits, nous aperçûmes une créature se précipitant dans notre direction depuis les plus profonds abîmes de la tour, gravissant l'escalier en colimaçon ! D'une seule voix nous laissâmes échapper un cri d'horreur désespéré et nous prîmes la fuite, pris d'une intense panique, vers l'issue voûtée que Peters nous indiquait par de larges gestes affolés. Mais la Chose avait pour nous d'autres plans, et malgré sa déambulation maladroite, elle se révéla affreusement rapide dans sa traque. Nous dévalâmes la rampe à foulées éperdues, vers les étendues glaciales qui nous attendaient à l'extérieur ; nous étions cependant épuisés et affamés ; pitoyable communauté. La Chose gagnait peu à peu du terrain sur nous, émettant un troublant sifflement, presque musical, qui décuplait notre terreur. Perdant tout espoir, nous comprîmes alors que, même à cinq, épuisés comme nous l'étions, nous n'avions aucune chance de nous défendre contre cette créature.

Finalement, Peters, se tenant à présent à l'arrière du groupe, lança notre lanterne vers la créature, en un ultime geste de défi plus que dans l'espoir réel de causer des dégâts. À notre grand étonnement, aucune explosion ne survint. Le verre se brisa, libérant le liquide verdâtre et bouillonnant qui se répandit largement. Quoique la lanterne se soit écrasée bien avant d'atteindre la Chose, cette dernière se révéla incapable de s'arrêter ou de dévier sa trajectoire afin d'éviter le danger. À son contact, le fluide passa de son vert nauséux usuel à l'écorante texture rougeâtre et épaisse que nous avions déjà aperçue. Le liquide se déforma de façon insensée, émettant simultanément une luminosité décuplée. Elle remonta promptement le long des tentacules de la Chose qui perdit alors l'équilibre et s'effondra au sol tel un arbre abattu. Totalement enveloppée de liquide, la Chose se débattit pendant quelques secondes puis se figea, tandis que la substance continuait à rougeoier comme un feu de joie à son apogée. Avec horreur, nous contemplâmes la créature prisonnière dont les contours se ramollissaient tandis que la masse bouillonnante et aveuglante du fluide semblait littéralement les dissoudre. Puis, apparemment doté d'une volonté propre, le liquide abandonna sa victime, comme s'il avait fini de se repaître de sa chair et qu'il partait à la recherche d'autres sources de nourriture, lançant vers nous des langues de fluide ardent et affamé. Terrifiés par le spectacle auquel nous venions d'assister, nous prîmes la fuite comme des dératés. Nous fûmes bientôt hors de la tour maudite, immédiatement accablés par le froid mortel des étendues polaires. Les mots sont impuissants à décrire les

souffrances pathétiques que nous endurâmes sur le chemin du retour. Nos nouveaux compagnons étaient bien trop légèrement vêtus pour supporter ce climat, et semblaient tous sans cesse à la limite de la rupture. Nous maintînmes coûte que coûte une course en demi-foulées, espérant que l'effort suffirait à nous fournir assez de chaleur pour atteindre l'entrée du tunnel. À mi-chemin, l'un des inconnus s'effondra et Peters dut porter l'infortuné sur ses épaules. Bien que le vent se fût calmé, la neige tombait toujours plus drue et nous permit d'échapper aux signaux tentateurs du phare gigantesque et infernal. Lorsque nous parvînmes enfin au tunnel, nous nous traînions de façon désespérée plus que nous ne courions, pauvres hères gelés et épuisés. Peters portant toujours l'un des hommes sur son dos, j'aidais les deux autres à se tenir debout. Aussi immense que fut ma fatigue, elle était probablement infime en comparaison de la leur.

Après avoir franchi l'entrée du tunnel, nous traînâmes nos compagnons, nous enfonçant dans la tiédeur de la galerie. La consommation des végétaux charnus que nous avions laissés sur la plateforme permit à nos nouveaux compagnons de recouvrer une partie de leur énergie. Peters et moi-même retirâmes alors nos épouvantables costumes. La chaleur ambiante allait non seulement les rendre inutiles, mais en plus les transformer en haillons putrides et nau-séabonds. Nous fûmes éminemment soulagés de constater que l'endroit était tel que nous l'avions laissé ; aucun manchot géant n'était venu entamer notre réserve de feuilles molles et blanchâtres, et nos cinq lanternes étaient toujours en place. Nous tressaillâmes en apercevant ces dernières, nous remémorant l'appétit inextinguible de destruction dont s'était montrée capable celle que nous avions utilisée contre la Chose qui nous poursuivait. Nous manipulâmes ces lanternes avec grande prudence, inquiets à l'idée de libérer la substance lumineuse qu'elles contenaient. Lorsque nous nous fûmes tous quelque peu restaurés, Peters nous donna des instructions pour retourner la lourde plateforme dans le sens opposé. Nous la déposâmes avec précaution dans son étrange logement et, après que nous nous soyons installés dessus, elle prit rapidement de la vitesse. Curieusement, il me sembla que notre vélocité était plus importante que lors de notre voyage aller. Quelle que fut la raison de cette célérité, nous nous éloignions désormais à grand train de cette horrible construction polaire, l'air chaud fouettant généreusement nos cheveux.

XXIX

Lorsque nous fûmes certains qu'aucun poursuivant ne se trouvait immédiatement sur nos talons, Peters effleura du doigt l'une des lanternes. Une sinistre flamme verdâtre s'éveilla brusquement au cœur de l'objet, et c'est à cette lueur mouvante que nous pûmes détailler pour la première fois l'état de nos compagnons. Ces hommes étaient de robustes gaillards, car malgré toutes les épreuves qui avaient affaibli leur constitution et blêmi leur teint, leur farouche volonté de vivre n'avait pas été affectée. Hantés comme nous l'étions par la crainte d'être malgré tout l'objet d'une traque, nous laissâmes le silence s'installer durant quelque temps. Finalement l'un des inconnus le rompit pour se présenter, lui et ses compagnons. Ils se nommaient Vredenburg, DeLance et Marburg, et avaient servi comme hommes d'équipage sur un trois-mâts baptisé le Discovery, parti d'Oslo et dont ils nous dirent espérer qu'il fut encore à l'ancre à l'endroit où ils l'avaient laissé, désarmé suite à avaries. Ils formaient initialement un groupe de chasse de huit hommes, mais eurent maille à partir avec les répugnants Tsalalis. Trois d'entre eux succombèrent lors d'une affreuse embuscade, les cinq survivants étant fait prisonniers. L'homme que nous avions découvert à l'entrée de la Tour se nommait Gunnarson, un courageux marin qui avait patienté jusqu'à ce que le froid glaçant devienne presque insupportable avant de tenter de libérer ses compagnons. L'une des Choses l'avait tué d'un simple coup, incroyablement puissant, qui avait littéralement défoncé son crâne comme une citrouille. Leur dernier camarade, disparu dans des circonstances tout aussi horribles, se nommait Johanneson, mais ils ne purent supporter de s'attarder sur ce souvenir. Ces hommes versèrent de chaudes larmes sur leurs compagnons tandis que Peters et moi-même tentions du mieux que nous pouvions de les reconforter.

Des heures passèrent, puis des jours. Au rugissement du vent répondait uniquement le défillement d'interminables étendues rocheuses. Aucun de nous n'aurait été en mesure d'estimer le temps écoulé depuis notre départ. Soudain, Vredenburg aperçut quelque mouvement à la lisière de son champ de vision. Peters effleura une deuxième lanterne, activant la lueur nauséuse. Nous pûmes alors discerner pas moins de trois horribles Choses Polaires, lancées à notre poursuite sur une autre plateforme, qu'ils parvenaient mystérieusement à mener à une vitesse bien supérieure à la nôtre, gagnant rapidement du terrain. Vredenburg et Marburg hurlèrent de terreur et s'agrippèrent l'un à l'autre, paralysés à la pensée de l'issue inéluctable de la traque. Peters jura et, ne trouvant rien de plus approprié à notre défense, lança une des lanternes vers nos poursuivants. La lampe s'écrasa sur le sol du tunnel, ne laissant qu'une tache incandescente qui disparut immédiatement au loin, ne provoquant aucun dégât sur les créatures qui nous pourchassaient.

La peur nous pétrifiait. Le premier, DeLance recouvrit ses esprits et nous hurla que nous devons lancer deux ou trois lanternes d'un même élan, dans l'espoir d'augmenter nos chances d'atteindre les créatures. Nous fûmes tous immédiatement convaincus par la justesse de cette stratégie. J'aidais alors Peters à activer les lampes, conscient que

l'affreuse sensation de succion qu'elles provoquaient n'était rien comparée aux horreurs qui nous guettaient si nous étions capturés et ramenés à la cité polaire. Au signal donné par DeLance, nous projetâmes les lanternes le long du tunnel en direction de nos poursuivants. Par bonheur, deux des trois projectiles atteignirent la plateforme des Choses Polaires. Comme auparavant, le liquide qui s'échappa des débris de verre se précipita sur les créatures, sa teinte verte putride se muant à leur contact en un rouge non moins écœurant. Les Choses s'agitèrent frénétiquement, essayant de se soustraire au fluide mais ne parvenant qu'à le répandre tout autour d'elles, décuplant ainsi les effets corrosifs de la substance délétère. Alors que le liquide vorace avait pris possession de la majeure partie de la plateforme, une des Choses tenta de sauter dans le vide malgré la vitesse vertigineuse à laquelle le véhicule se déplaçait. Mais, devant nos yeux ébahis, la substance sanguinaire, ayant maintenant l'apparence des flammes d'un violent incendie, projeta un tentacule rougeâtre qui s'empara de la créature et la ramena sur la plateforme, avant de la dévorer. Il n'y avait désormais plus aucun doute que ce fluide était vivant, et le véhicule de nos poursuivants se rapprochant implacablement du nôtre, la panique s'empara de nous. D'ici quelques minutes, les deux plateformes allaient sans aucun doute entrer en collision et nous serions à notre tour dévorés par l'horreur flamboyante. Nous sanglotâmes, maudissant DeLance pour son initiative irréfléchie, et Marburg commença même à prier.

Contre toute attente, c'est au plus profond du désespoir que surgit notre salut. Alors même que nous contemplions, terrifiés, le fluide bouillonnant se précipiter vers nous, elle dévia brutalement sa course et alla s'écraser directement sur la paroi du boyau. En quelques secondes, elle disparut complètement de notre champ de vision. Nous restâmes cois, incapables de croire en cette délivrance providentielle. Notre plateforme avançait toujours à grande vitesse, laissant derrière nous cette horreur que nous avions nous-mêmes créés. Mais soudain, le mouvement de notre plateforme fut interrompu, et nous fûmes projetés vers l'avant, tête la première, comme une poignée de dés lancés par un joueur maladroit. Notre vitesse était telle que le choc avec le sol du tunnel fut d'une extrême violence, mais je ne souffrais apparemment d'aucune fracture. Me relevant péniblement, je perçus une sorte de grondement propagé au plus profond de la roche. Je m'efforçais alors de rassembler mes compagnons, craignant qu'une portion du tunnel ne s'effondrât, lorsque la substance rougeoyante que nous avions perdue de vue quelques instants plus tôt explosa soudain. Le liquide vorace formait à présent une monstruosité, enflée de façon incommensurable, dont l'embrassement nous plongea dans une lumière plus brillante que l'astre solaire, projetant d'étranges serpentins et flammèches, comme autant de rameaux incandescents. Nous ressentîmes, plus que nous ne vîmes, ce raz-de-marée infernal dévaler le tunnel et nous rattraper, si rapide et si puissant que nous eûmes à peine le temps d'esquisser un mouvement de recul effrayé.

Alors que nous nous imaginions déjà purement et simplement pulvérisés, la masse incandescente ralentit soudainement, s'arrêtant à quelques mètres de nous. Si proche, son éclat nous brûlait sauvagement les yeux, nous contraignant à détourner le regard et fermer les paupières. La lumière continuait à mordre cruellement nos rétines, tandis que nous nous rassemblions à tâtons, collectant les quelques pièces d'équipement que nous fûmes capables de retrouver.

Nous battîmes retraite le plus rapidement possible, faisant le point sur les dégâts occasionnés par les récents événements: nous avions tous subi quelques contusions et meurtrissures, mais Peters était le plus sévèrement blessé. Dès que la luminosité fut redevenue un tant soit peu supportable, DeLance examina mon compagnon métis et réalisa que, bien qu'il ne se plaignît pas de la douleur, il avait le bras cassé. DeLance déchira quelques lambeaux de sa chemise, à partir desquels il confectionna une attelle de fortune, afin de réduire la fracture de Dirk. Pendant ce temps, Vredenburg, Marburg et moi-même faisons le bilan de notre situation. Nous ne disposions plus que de deux pieux métalliques, une lanterne (que nous manipulions avec grande précaution) et deux maigres poignées de végétaux charnus en fort mauvais état. Nous décidâmes de rationner la nourriture, puis reprîmes la route à un rythme atrocement lent. J'avais la sensation de m'affaiblir à chaque pas. Vredenburg menait la marche dans le tunnel qui replongeait dans une semi-obscurité au fur et à mesure que nous nous éloignions de l'effrayante source de lumière.

Nous marchâmes pendant une journée avant d'atteindre la fin du tunnel et la surface de l'île, près de la mer bouillante. Nous n'avions pas eu besoin d'allumer notre dernière lanterne. Le cœur soulagé, nous surgîmes à l'air libre, découvrant alors d'importants changements: quelle qu'en ait été la source, la brume tourbillonnante avait disparu, de même que le grondement incessant de la cataracte. Marburg et Vredenburg se précipitèrent vers la rive et découvrirent que la mer, bien que d'une température toujours extrêmement élevée, n'était plus parcourue par le puissant courant qui nous avait conduits à cet îlot. Ce phénomène était sans nul doute lié à l'étrange disparition de la cascade, de l'autre côté de l'île.

Vredenburg, Marburg et DeLance s'exclamaient de joie et se félicitaient, dévorant les feuillages pâles qui nous avaient gardés en vie pendant si longtemps, tandis que Peters et moi-même nous asseyions, les jambes rompues de fatigue. Mon crâne bourdonnait comme si un coup de canon venait d'être tiré aux environs. Peters s'effondra sur le sol alors que nos

compagnons gambadaient joyeusement sur la plage en célébrant leur liberté retrouvée. Dans un état proche de la transe, je tentais de me rapprocher de lui. Mais j'avais épuisé mes dernières ressources : mes articulations se figèrent douloureusement et comme Peters, je m'effondrai à terre.

Je peux seulement tenter d'expliquer que je fus alors la victime de cauchemars tels que jamais je n'en avais connus auparavant, emplis d'une affreuse neige blanche, d'intelligences pernicieuses et menaçantes, et baignée de l'ignoble et attirante lumière bleutée. Je ne m'étendrai pas plus sur ces chimères, qui ne sont que fantasmes de l'esprit, que sur la description des troubles dus à la fièvre. Cependant, mes camarades m'affirmèrent par la suite que j'avais, tout comme Dirk, divagué et déliré durant plusieurs semaines, sans que je ne puisse déterminer la cause de cette affliction. Je crois que notre trépas aurait été certain sans les soins prodigués par nos trois compagnons, car nous n'émergeâmes de cette léthargie que bien plus tard. Notre première vision fut alors celle des robustes solives d'un navire au-dessus de nos têtes, et nos corps étaient bercés par le roulis si familier de l'océan. Vredenburgh descendit nous rendre visite quelques minutes plus tard. Il nous révéla que nous nous trouvions sur le Nancy, un navire d'exploration, et que Peters et moi-même étions souffrants depuis plusieurs semaines déjà. Alors que je lui demandai par quels moyens nous étions parvenus ici, il me décrit brièvement les événements des semaines passées. En l'absence de courant, il avait été aisé aux trois marins rescapés de mettre à l'eau le canoë des Tsalalis et de pagayer jusqu'à la mer tandis que nous gémissions, inertes, au fond de l'embarcation. En s'éloignant de l'îlot, un froid de plus en plus intense s'était installé. Quelques jours plus tard, nous avions débarqué sur un amas de banquise à la dérive. Les trois marins avaient chassé et découpé plusieurs phoques, enroulant dans leurs peaux et nourrissant quotidiennement les deux invalides que nous étions devenus, sans jamais nous laisser dépourvus de protection, de peur que les Tsalalis ne nous retrouvent. Les mots me font défaut pour exprimer la gratitude que j'éprouve envers ces trois gaillards courageux qui nous ont maintenus en vie tandis que nous attendions un secours. Enfin, après deux semaines de survie sur la banquise, nous croisâmes la route de la goélette d'exploration le Nancy et nous fûmes hissés à son bord. Une fois son récit terminé, Vredenburgh me fit comprendre que nous ne devions révéler à personne le moindre détail de nos aventures, ni quoi que ce soit sur la cité polaire, car en tant qu'explorateurs, les officiers du navire prendraient alors certainement l'initiative de mettre le cap sur cette destination maudite. J'en convins, et fus présenté à l'équipage le jour suivant.

Une distance infranchissable s'installa entre les hommes d'équipage et nous-mêmes. Bien qu'ils n'aient pas de doutes sur notre récit de naufrage, il leur était impossible d'ignorer l'étrangeté de nos comportements, sans compter que le peu d'équipement que nous avions conservé avec nous était d'une fabrication inhabituelle. Peters et Vredenburgh étaient particulièrement laconiques, craignant la curiosité de nos hôtes. Leur refus de répondre aux questions était si inflexible qu'à plusieurs reprises un pugilat fut évité de justesse avec certains membres de l'équipage trop indiscrets. Nous nous trouvâmes rapidement au centre de toutes les conversations, et notre fortune fut que le Nancy avait rempli sa mission initiale et retournait désormais à Liverpool, son port d'attache.

Nous débarquâmes à Liverpool, où je travaillai comme serveur durant plusieurs années afin de payer mon retour en Amérique. Je ne m'étendrai pas sur les mésaventures sans gravité dont nous souffrîmes durant notre voyage vers le nord, car elles furent insignifiantes comparées aux horreurs et aux épreuves qui les avaient précédées. Lorsqu'un homme a rencontré certains périls, la vie ordinaire lui semble sans relief et diverses péripéties qui l'auraient auparavant fait tressaillir de tout son être ne lui semblent plus dignes d'être rapportées. Je mets ici un terme à mon récit, car je ne suis plus le jeune garçon qui l'a entamé. J'ai été affamé, attaqué, perdu sur une île déserte et glacé jusqu'aux os ; j'ai été confronté à des mutins, des requins et des Choses dont la description est impossible. Tout cela a altéré ma nature-même. Lorsque nous serons en Amérique, je ne retournerai pas auprès de mon père, dans notre demeure de Nantucket, car j'ai trop changé et le souvenir de mon innocence puérile ne pourrait que m'y hanter sans répit. Je ne suis plus l'enfant que mes amis ont fréquenté, si jamais l'un d'entre eux parvenait à reconnaître en moi le jeune garçon qui, un jour, s'est échappé de chez lui pour naviguer de par le vaste monde. Je sais maintenant qu'il existe des choses que l'homme ne devrait pas connaître, et des lieux où il ne doit pas se rendre. Je conserve pourtant le tesson de cristal que j'ai arraché à cette épouvantable cité du bout du monde, comme un souvenir et un avertissement. Je vivrai désormais loin des rivages, loin de cet océan qui connaît trop de secrets. Je m'installerai dans les terres, et fais le serment de ne jamais repartir arpenter le globe.

FIN

4 septembre 1933

John.

Voici le complément du texte : lisez-le attentivement. Il n'est, je l'espère, pas nécessaire de vous rappeler que ce manuscrit, si ce qu'il contient est vrai, constitue la clé de ce qui sera la plus grande découverte de l'histoire. Bien que je ne possède pas suffisamment une âme d'aventurier pour accompagner votre expédition, je vous souhaite bonne chance dans vos recherches.

Poe a participé à la rédaction de ce texte : il est possible qu'il y ait glissé quelques erreurs : j'ai confiance en votre capacité à démêler le vrai du faux.

Loemmler